

SAINTE RÉMI DES LIVRES

— Dixie Foucher —



JEUNESSE

Dixie Foucher

SAINTE RÉMI DES LIVRES

 JETS ÉDITIONS
D'ENCRE

OceanofPDF.com

Sainte Rémi des Livres est une publication des Editions Jets d'Encre.

e-ISBN : 978-2-35523-747-8

Éditions Jets d'Encre
81 avenue du Bac
94210 Saint-Maur-des-Fossés

Si vous souhaitez être tenu informé sur nos publications, rendez-vous sur notre site internet :
www.jetsdencre.fr

OceanofPDF.com

*Pour Napoli, une meilleure personne que moi.
Même si c'est un chien.*

OceanofPDF.com

Prologue

Elle était tombée comme la nuit, à côté de son lit.

Par la fenêtre, les étoiles brillaient faiblement. Des nuées blanches s'insinuaient dans l'air vif. Rémi, petite boule d'énergie rentrée, faisait les cent pas dans sa chambre. Elle vivait mal ces soirs où les minutes se glissaient avec peine dans le sablier. Elle avait envie de dévorer le monde, mais ne savait pas par où commencer. Du coup, elle demeurait figée, la tête bouillonnante. Comment pouvait-on être si fatigué de ne rien faire ? Alors, comme quand elle était petite, elle tenta de se fondre dans le décor en fermant ses yeux très fort. Elle se concentra sur les battements de son cœur pour se calmer – boum-boum, boum-boum –, jusqu'à ce que l'angoisse s'éloigne – boum-boum, boum-boum –, pour qu'il ne reste que l'envie. Quand elle rouvrit les paupières, des traces d'ongles cinglaient ses paumes. Certaines choses ne changeaient jamais.

Cette nuit, pourtant, elle devait attendre patiemment. Facile à dire ! Elle était prête depuis tellement longtemps. La veille, méthodique – certains diraient maniaque –, elle planifiait le soir suivant afin de garder le contrôle. L'oreille attentive pour capter le moindre changement d'atmosphère, elle perçut un son familier et enfila son pull fétiche.

*

Encore une nuit dehors.

Concentrée, Bastille dévalait les rues désertes de la ville en tricotant avec ses grandes jambes. Le froid lui piquait le visage. Le vent la faisait pleurer. Elle avait encore oublié son écharpe chez sa tante. Et son téléphone ? Elle glissa les mains dans ses poches sans se rétamé... Non, c'était bon, il était là. Courir pour ne pas dormir, courir pour rattraper le temps, c'est un but comme un autre, finit-elle par se dire, en nage dans les rues éclairées par la

lune. Elle ne voulait plus réfléchir... Pour une fois, elle se sentait légère. Pas une âme dehors à part la sienne. Toute sa tête résonnait uniquement de ses pas cadencés sur les pavés. Deuxième à droite, le lampadaire tordu ; première à gauche, l'épicerie de la vieille peau... Elle était presque arrivée. Elle apercevait déjà la fenêtre illuminée. Ses pas ralentirent. Bastille souffla profondément sans bruit et essuya la sueur à son front. Une salive chaude remplissait sa gorge. Elle sourit quand même.

Au pied du mur, elle regarda autour d'elle. Un peu poète sur les bords, elle était toujours surprise de ce silence qui semblait l'étreindre physiquement. Elle leva finalement la tête, puis porta ses doigts à sa bouche et siffla. Une ombre apparut derrière la vitre. Il fallait y aller maintenant.

*

Pas un craquement, pas une lumière.

Tout était tranquille autour de Gilles, c'était même tranquille à faire peur. Tu parles d'une idée brillante de poireauter la nuit dans un parc ! Depuis combien de temps attendait-il ici, tout seul ? En haut de la butte, il dominait un petit monde. Lui, le pas très grand et pas très beau, il se sentait ici comme un loup à l'affût du moindre mouvement dans la nuit. Il arrivait toujours le premier au rendez-vous. Peu importait finalement, cela ne l'amusait plus autant. Il se sentait moins présent, moins impatient. À l'approche du « passage », comme l'appelaient les autres, Gilles était boudeur. Il regardait tout de loin tant il avait d'autres soucis en tête. Il n'avait pourtant pas envie de laisser tomber. Du moins, pas tout de suite... Il avait conscience que c'était là-bas qu'il était devenu grand.

Il faisait sacrément froid ce soir ; l'air lui brûlait la gorge. Il aurait bien cédé sa place pour se taper un chocolat chaud, mais c'était trop tard. Des voix montaient jusqu'à lui : il n'était plus seul.

*

Plus que quelques marches à grimper. Molly et Milo pouvaient déjà sentir une autre présence dans les parages.

Une petite silhouette replète courrait après la plus filiforme. Celle-ci se retournait de temps en temps pour s'assurer que l'autre était toujours derrière elle. Milo n'était jamais très rassuré, même avec sa moitié à ses côtés. Molly souriait pour l'encourager, mais n'était pas franchement plus vaillante.

Un grand coup de vent claqua. Il accéléra le pas pour prendre le bras de sa sœur. Elle serra fort sa main. À deux, ils ne craignaient pas grand-chose... sauf tout le reste. Elle respirait calmement comme pour éviter de réveiller le parc. Les ombres dormantes les entouraient, les effleuraient, se rapprochaient puis s'écartaient. Elle aurait pu y voir un ballet émouvant si le froid et la nuit ne l'avaient pas rendue terre à terre. Lui se sentait tout petit. Il ne la quittait pas d'un pas comme si le vide pouvait les séparer. Si elle avait osé évoquer ce « ballet émouvant » d'emplâtre, il aurait répondu que... « Ben... heu... elle pouvait se le... » Non, rien que de le penser, il s'en voulait déjà. Elle était tellement patiente avec lui.

Ces nuits de balade incertaine, ils n'étaient jamais aussi loin d'eux-mêmes, excités et froussards à la fois. En haut, une ombre attendait, battue par les vents.

A

Nous entrâmes dans l'humidité fraîche de l'appartement déserté. Je tirais les rideaux quand j'entendis un coup, un rire étouffé et Bastille ronchonner :

— Rémi, préviens, bon sang, avant de tout fermer !

Un autre coup, suivi d'un long soupir, puis elle reprit :

— Tu sais où j'ai laissé les allumettes ? Ah non, laisse tomber, je les ai !

Bastille alluma une bougie, puis deux, puis trois et l'ombre disparut des murs. Dans l'atmosphère blafarde, les visages redevinrent sérieux.

Pas un mot, pas un bruit de trop. Même Gilles, monsieur « science infuse », semblait loin. Son regard vide fixait la flamme orange. Quant à Molly et Milo, collés l'un à l'autre et encore pleins de sommeil, ils attendaient sagement le début. Puis le silence m'étouffa. Décidant que l'heure était venue, je me levai. Le plancher chanta sous mes pas. Doucement, les mains devant, je progressai vers la petite chambre au fond du couloir. Derrière le miroir, un livre – il n'y avait pas de magie, c'est moi qui le rangeais là. Quand je rejoignis le conseil indien du salon, mes amis n'avaient d'yeux que pour le vieux bouquin poussiéreux. Là, commençait la vraie magie pour un groupe de petits gamins aux grands rêves. Je m'assis auprès des autres et toussai comme les vieux avant un discours pompeux.

— Allez, Rémi, vas-y, s'te plaît ! souffla Gilles. On est tout ouïe !

J'articulai enfin pour remplir le silence :

— Le goût de la curiosité remonte à une haute antiquité ; les grands palais des pharaons avec leurs merveilles sans nombre étaient de véritables musées. Ce n'était pas seulement pour satisfaire au goût des collections, mais bien plutôt parce qu'ils aimaient à s'entourer de belles œuvres...

Aspirés entre les lettres, nous les vîmes d'un coup marcher rigides vers nous. Nos esquisses de blancs-becs ne faisaient pas le poids face à cette file de bâtons noirs. Le grand « I » et ces précieuses minuscules à sa suite avançaient, pressés, saccadés. Le « S » ondulait, vif et piquant. Le « L » se

pliait aux volontés du groupe. Une armée de marteaux nous aurait fait le même effet. Le sens des caractères nous traversait sans effort comme un reste d'éducation... Ces pages, qui semblaient lisses, renfermaient des monts et des vallées, des abîmes de connaissances. De près, c'était une mousse aérée, remplie de possibilités ; la mousse quantique dont parlaient certains savants ?

Puis, les espaces de papier pelucheux s'ouvrirent. Ce blanc cassé dérapait sous nos pieds jusqu'à se déchirer. Et derrière...

Le soleil était aveuglant. Il faisait presque chaud. Nous respirions l'air pur, pressés de tout prendre, de tout garder dans nos petits poumons étriés. Éblouis par la lumière, nous nous cherchions, regardions partout comme des enfants perdus. Nous étions là, à quelques pas les uns des autres, chacun à sa redécouverte de la nature ancienne et du sable doux que nous faisions couler entre nos doigts il y a longtemps.

A'

Ici, je ne suis pas meilleure que les autres ; j'aime me la raconter. Pruine est grande, forte, libre – c'est en tout cas comme ça que j'aurais aimé qu'on me décrive.

L'herbe rêche chatouillait mes doigts engourdis par le froid de l'autre côté, celui du vieil appartement d'où nous venions. Mes yeux s'ouvrirent alors doucement sur un paysage que je connaissais sur le bout des neurones. Je me remplissais d'images goulûment comme si c'était la dernière fois que je voyais ces amas de terre et d'eau, cette bulle d'air et d'idées en friche. Les sons aussi étaient particuliers. Tout était assourdi, agréable et mélodieux. Pas de paroles inutiles et encore moins de vrombissements mécaniques pour parasiter l'espace. Ici, l'éther était empli de fleurs et d'ondes. Ça sentait les lettres, les mots. Le « F » était mentholé et laissait un souffle frais sur les lèvres, quand le « R » puissant prenait à la gorge. Le goût du « M » me rappelait celui d'un gros fruit mûr. Un terme comme « aventure » respirait la vanille et le cuir des vieux pirates. « Peur » ressemblait au fer rouillé médiéval, « bataille » tintait comme deux épées qui se rencontrent, « chemin » traçait vers l'inconnu en soulevant de la poussière blanche. Chaque lettre, chaque mot contenait un monde sensoriel.

Des bruits de pas légers et le son chaud de voix connues me rattrapèrent dans mes songes en synesthésie.

*

Du haut du plus grand des arbres, L'Écarlate, volubile et brouillonne dans son autre vie, avait une vision parfaite de cette œuvre prête à l'impression : des lignes entrecroisées à l'infini, des taches de nature, des creux et des plaines sur un épiderme de sable. Construite en grande partie avec ces roches et ces feuilles, elle leur devait tout. Elle se sentait pierre, bois et

vent. Son regard de grande gamine effrontée allait et venait à travers ce tableau de saison. Elle se remplissait des particules qui flottaient lentement entre l'abstrait et le concret. Son esprit s'ouvrait et respirait indépendamment de son corps. Des plans et des calculs l'envahissaient sans effort. Des rayons de lumière perçaient les ronds et les carrés formés à ses pieds. Avidе de suivre ces lignes de fuite, elle préférait attendre, déguster, laisser monter le désir pour ne rien gâcher par de la précipitation. Le point d'équilibre à n'en pas douter.

*

Encore une fois, Cobalt était pris au piège. Le beau était partout. Le monde, baigné de lumière, l'étreignait. Le bruit de l'eau en pente douce près de lui le troublait, comme le vent frais dans ses cheveux courts. Le bois craquait et les branches dansaient. Tout puisait sa vie en lui, le mangeait patiemment de l'intérieur jusqu'à lui tirer des larmes. Il ne savait pas s'il détestait ce mal ou si celui-ci le rendait meilleur comme un traitement douloureux. De ce doute délicieux, d'une façon ou d'une autre, il se nourrissait sûrement. Aussi préférait-il être lâche et se laisser balloter par ce monde d'idées. Peut-être aimait-il voir ses sentiments s'accrocher aux arbres et s'écorcher aux épines ? Le végétal glissait et s'enroulait autour de son corps fatigué. Son esprit vacillait sous les coups de l'imaginaire. Il était battu. Et sa chair s'attendrirait certainement avec le temps. Du moins, voulait-il le croire.

*

Ils étaient différents, ils devaient l'admettre. Neige méditait dans un vaste détachement, pendant que Fauve ne pouvait contenir la fièvre de son corps chétif. Il courait d'arbre en arbre et riait pour rien, comme un môme, ce qu'il revendiquait avec insolence. Elle le regardait s'épuiser, l'écoutait distraitemеnt sans le juger. Juste une autre manière d'être une enfant

dépareillée. La sérénité et l'exubérance se défiaient et s'aimaient. L'éclat du jour et la musique de la nature la transcendaient alors qu'il ne vivait que pour goûter à la violence colorée et aux contours marqués. Elle lui tenait la main pour comprendre sa toile et laissait son oreille se remplir des mots de l'autre. Il lui donnait ses ombres et ses couleurs sans compter, cette eau bleu turquoise et cette terre ocre coulaient de lui à elle. Elle y ajoutait de la douceur et de la clarté pour essayer de le toucher au cœur. Le partage devenait vital.

*

L'Ideus, enfin. Caché entre les pages, notre monde n'avait pas changé, mais il paraissait chaque fois plus beau, un véritable travail d'orfèvre bâti de nos lectures.

Pour L'Écarlate, l'Ideus avait une forme idéale, tracée selon la règle du nombre d'or. Il s'étendait en pentagone étoilé calculé d'après un segment en « extrême et moyenne raison » tel qu'Euclide l'avait démontré aux mortels. Le côté mystique d'une telle forme était évident, mais connaissant L'Écarlate, c'était aussi l'esthétisme qui l'avait contraint. Les deux rivières qui traversaient ce monde partaient de la même source au nord. Elles coulaient régulièrement et successivement vers le sud-est et le sud-ouest de manière à former deux diagonales trop parfaites. Tout était sujet à des calculs précis : la hauteur des arbres selon la masse de feuilles, les rapports inversés des vallées et des collines, la symétrie des pleins et des vides, etc. C'était sa plus grande création, le rêve d'une vie au carré.

Ce petit monde, planté d'arbres, prenait de l'ampleur jour après jour, lune après lune. Au bord des esprits, il perdait en rigueur, mais pouvait courir des années-lumière encore. Je voulais qu'il ne s'achève jamais. Il pouvait changer si nous y tenions, mais il continuait aussi loin que la pensée l'emmenait. Il se transformait à la demande et se tordait ou devenait flou. Rien ne devait rester tel que nous l'avions vu avant. Je me battais contre

mes propres idées, afin d'être surprise. Les formes étaient libres et fuyantes, toutes en rondeur ou coupantes, mais pas où j'aurais dû m'y attendre. Je voulais éclater les points de vue et les perspectives pour que chacun s'y retrouve ou s'y perde à l'envi. L'image se reconstruirait dans les esprits ouverts. Il y en avait encore, je n'en doutais pas.

Cobalt voyait différemment encore. Il contrôlait le paysage, l'étirait à son gré. Il déformait constamment le minéral et le végétal, comme il l'aurait fait d'un corps vivant. Étrangement, les choses glissaient entre ses doigts, puis elles pouvaient se rompre l'instant d'après. Son cœur lui parlait certainement plus que le nôtre, à coups de tempêtes sporadiques. Sa forêt primordiale à lui se confondait avec une feuille blanche où tout restait à écrire. Chaque jour naissait un roman, une provocation, un poème d'amour d'un coup de griffe ou d'une caresse sur la toile de ses pensées ardentes. Taciturne, il se promenait souvent seul dans les bois, parce qu'il souhaitait entendre simplement ce que pouvait lui raconter ce monde. Il s'adaptait facilement et se laissait parfois submerger par le décor, à tel point qu'on ne savait pas qui de l'un faisait l'autre.

Dans l'Ideus plus qu'ailleurs, les jumeaux s'enfuyaient. Ils n'étaient que deux, même en notre présence. Neige devenait plus grande à chaque passage. Elle sentait croître les ramures des arbres entre ses os et forger son caractère. Elle luttait contre les branches, retenait les éclats pour ralentir la perte de matière, était habitée de ces éléments malléables. Insaisissable, transparente, liquide, sa force était son calme. De son corps filtrait la pureté. La lumière et le temps étaient ses armes, ses alliés. Son Ideus était clair et éternel. Fauve voyait le sien comme un terrain de jeux et d'expériences sensorielles. Ici, il était Dieu ou au moins un petit bouddha rigolard. Il commandait à l'univers de suivre ses envies ; il n'était pas à son service comme ailleurs. Du bleu dans l'eau pour la touche de conformisme, du vert scintillant pour la vie, du rouge pour ne pas oublier le danger, et des ombres pour la profondeur et l'âpreté. Ce monde serait tout ce qu'il n'était jamais : grand, surprenant, tenace.

Après quelques heures de respiration et de temps gagné sur l'enfance, nous nous assîmes dans l'herbe humide. Nous étions toujours ensemble, cinq d'un côté comme de l'autre. Telle une Ligue des bouquins¹ au grand complet. Le nez au ciel, nos balades se continuaient dans nos têtes. Puis, nous nous endormîmes les uns contre les autres, sous le souffle tiède d'un été qui s'éternise².

Un moment chouette, de ceux qui comptent vraiment : des éclats de rire, des parties de crapettes, des croûtes au genou, des taches vertes sur le pantalon qui ne partent pas même quand on crache dessus pour pas que maman les voie. On est dingues et l'on s'en moque. On se court après, en nage. Quand on s'attrape, on ne sait plus pourquoi on voulait tant en découdre, puis on se marre franchement, la bouche ouverte. Le genre de moment « normal » quand on a des copains et pas de responsabilités. Et puis un jour, on comprend que cela va nous manquer.

Ce jour était arrivé, à en croire le frisson désagréable dans ma nuque. Je n'avais plus envie de rire, mais de me cacher. L'air avait changé. Nous devions rentrer.

1. — Bastille L'Écarlate, Gilles en Cobalt, Molly et Milo alias Neige et Fauve, et moi en Rémi ou Pruine. Élémentaire, mon cher Arthur !

2. — C'est toujours l'été pour les bons souvenirs, nous répétait notre grand-mère.
— Merci Milo pour ce point météo !

B

Un lourd sommeil nous collait aux godasses tandis que nous marchions d'un pas traînant, le poids du monde réel sur les épaules.

J'avais eu du mal à faire revenir mes amis.

Le plus drôle, c'était que j'avais la sensation d'y être encore.

Tout mon corps était ankylosé. En fait, une fatigue insensée s'était abattue sur le groupe.

Le chemin de terre abrupt descendant vers la ville endormie freinait cependant à peine notre progression.

Bastille courait devant et Gilles fermait résolument la marche. Eux, qui faisaient tellement attention d'habitude à bien rentrer séparément, nous ramenaient en troupeau au petit trot.

Nous étions au summum de la discrétion. Par chance, aucune âme dehors par ce froid, à part les fêlés. Bienvenue au club !

À la porte de chez moi, je laissai les autres sans me retourner. Je me glissai furtivement à l'étage. Enfin, au creux de mon lit, la chaleur dénoua mes muscles, mais pas mes pensées. Rendez-vous à la prochaine lune—[3](#) dans l'Ideus.

Pas un jour ne s'écoulait sans que je ne songe douloureusement à ce que je... que nous pouvions perdre. Tous ces efforts constants pour dessiner un ailleurs pouvaient être réduits à néant. Et ici n'apportait aucun soutien tant l'avenir ne promettait rien de solide. Que pouvait-on espérer d'une vie moyenne, d'une société qui faisait et défaisait les destins d'un claquement de doigts insensible. Virtuel et réel se mélangeaient. Peut-être aurions-nous dû baisser la tête et accepter le vrai monde, celui où l'on voulait devenir riche au lieu d'être quelqu'un. Beaucoup de gens s'en contentaient sans se poser de questions ou chercher de sas de décompression.

Il faut croire que mes potes d'enfance et moi avions la chance d'être nés dans le noir, comme des chats. La lumière de la chambre d'hôpital puis celle des écrans n'avaient pas altéré nos facultés. Nous avions appris à voir la nuit et à voir l'envers des choses. Nous devions impérativement continuer de passer à travers cette foutue porte en ouvrant ce livre, de nous engouffrer avec gourmandise dans le monde léger de l'esprit. Ce n'était pas une vulgaire fuite : c'était un négatif positif, un salut.

Lumière, lumière... À la faveur de la nuit⁴, je me souvins soudain d'une phrase, une citation qui flottait depuis longtemps derrière mes yeux. Celle-ci m'avait paru énigmatique quand je l'avais entendue petite : « Heureux soient les fêlés, car ils laisseront passer la lumière. » Ces mots avaient pris de l'importance depuis que je les avais à peu près réentendus il y a un an...

*

À la sortie des cours, à la fin de la quatrième, avant le livre et l'Ideus, Gilles, l'idéaliste résigné au regard sombre, et moi, la sauvageonne aux cheveux aussi hirsutes que ses idées, marchions lentement. Mais ne marche-t-on pas toujours lentement quand devant rien ne nous attire ? Bref, le printemps était de retour et le soleil prenait du bon temps comme la patronne. Bastille nous rattrapa en deux enjambées, ses longs cheveux courant après elle. Nous discussions de la journée, des copains, de l'avenir. Ce dernier point chagrina Bastille.

— Franchement, j'vois pas ce que je dois attendre de demain. Je flippe de ne pas trouver un truc dans lequel je suis bonne, un truc utile, tu vois. Toi, Rémi, t'es balaise en histoire, t'as une mémoire de malade. Toi, Gilles, t'adores l'informatique et...

— Oh meuf, calme-toi, la coupa un peu trop sèchement Gilles, qui s'excusa de suite. Que j'aime tripoter un clavier, ça lui fait une belle jambe à l'avenir. En plus, tu n'es pas mauvaise en science quand tu t'en donnes la peine ! De toute façon, pour l'instant, on est tous dans le même bain, sans plan précis.

Elle, elle s'angoissait que son futur se teinte de jalousie. Je la connaissais trop bien. Elle ne savait pas ce qu'elle voulait et prétendait qu'elle ne savait rien faire. Elle n'avait pas de rêves, soi-disant, à part vivre tranquillement. Si elle avait posé la question à notre clique pourtant, nous lui aurions dit tellement de choses, à cette grande folle : déjà, qu'elle avait tort de s'en faire si tôt et que son sourire l'emmènerait où elle le souhaiterait, ses vieux potes collés à ses basques. La vie semblait pleine de promesses, point barre.

Devant les terrasses de café qui se remplissaient, les boutiques de fringues aux lignes raccourcies, le cœur de Bastille se tranquillisa un peu. Chaque chose en son temps. Gilles avait raison pour une fois.

Nos conversations nous avaient déposés près du banc où nous attendaient les petits derniers de la bande. Milo nous amusa en parlant de son gadin de la journée. Il ne s'était pas raté. Apparemment, il s'était ramassé méchamment à la cantine, son plateau dans les mains. Mais Milo était magique. Il en gardait moins de séquelles que le souvenir du dessert en rab donné par la cantinière au visage gentil. Molly ne disait rien, mais souriait en regardant le pantalon troué de son frère. D'humeur facétieuse, Bastille me glissa à l'oreille un truc du genre : « Lui, il est bien attaqué comme t'aimes. La lumière passe à mort. » Audiard *in da mix*.

Les heures se diluaient. Nous étions bien. Gilles, qui semblait avoir une idée en tête, nous entraîna avec insistance vers la ville haute. Nous l'aurions suivi en enfer. Là, il fallait juste couper par le parc, ce qui nous allait aussi.

Un rayon de soleil reflété par une fenêtre qui battait dans un courant d'air tapa dans l'œil de Molly. Elle leva les yeux et ceux-ci restèrent littéralement accrochés à l'immeuble en question. La céramique dans de jolis tons bleus en recouvrait entièrement la façade. Un morceau de Portugal échoué dans la ville triste.

Gilles s'élança alors pour traverser la rue. Il marchait d'un pas décidé, le reste de la bande dans son sillage. Sans hésitation, il passa le seuil de la porte d'entrée grande ouverte. La curiosité l'emportant, nous lui emboîtâmes le pas. Des miroirs aux cadres dorés renvoyaient des images d'ados émerveillés. Le tapis rouge du hall conduisit moelleusement à l'escalier monumental. Milo agrippa la rampe et s'élança vers le haut,

derrière Gilles. Interdite, j'hésitai un instant. Mais Molly, me prenant la main, m'entraîna à sa suite. Bastille ne resta pas longtemps seule au pied des marches et monta à son tour.

Au premier palier, de lourdes portes barrées de multiples verrous abîmaient les murs. Pas de répit : Gilles courait devant déjà, avec Milo qui tentait de le rattraper. Bastille, prise au jeu, nous dépassa, Molly et moi. Deuxième étage, troisième, quatrième... toujours ces portes sécurisées sans âme. Au cinquième, enfin, alors que Molly et moi montions la dernière marche, nous aperçûmes les trois autres, de dos, contemplant l'unique porte décorée de l'immeuble. Son vieux bois peint et craquelé avait quelque chose de séduisant. À peine Gilles avait-il posé la main sur la poignée, que, dans un léger grincement, elle s'ouvrit sans peine. Esquissant un sourire mystérieux⁵, il nous invita à entrer.

Derrière, nous découvrîmes une petite entrée sombre, puis un grand salon, tous deux entièrement vides. Sur les murs, une main avait longuement écrit, dessiné, colorié. Chaque parcelle était couverte, recouverte de signes entrelacés, de phrases en toutes langues, de couleurs vives et vivantes. Nos jeunes esprits n'étaient pas habitués à tant de liberté. Molly s'avança et s'assit sur le parquet, puis attira son frère à elle pour lui montrer les jolies arabesques, les grains de la gouache, etc. C'est fou tout ce qu'elle disait à son frère quand je soupçonnais que même sa mère ne connaissait pas le son de sa voix. Gilles se tenait devant la fenêtre, pas plus surpris que cela.

M'engageant dans le petit couloir attenant à la pièce principale, je pus lire, le long de celui-ci, des variations de style. Le mur emprisonnait des strates de couches rocheuses avec ces coups du sort et ces gestes changeants. Au bout, la main du créateur devait être moins mobile, à moins que ce ne soit une nouvelle esthétique. En tout cas, ses traits saccadés n'accordaient plus d'intérêt aux détails. Il devenait synthétique. Des chiffres s'y intercalaient sans raison apparente. Je poussai une porte vermoulue et atteignis ce qui ressemblait à la chambre de l'appartement déserté. Un miroir vénitien gigantesque reflétait le soleil filtrant des persiennes. Le rayon lumineux tombait sur le petit bureau accolé au mur du fond. Dessus était posé un beau rectangle rouge recouvert de cuir : un livre.

Je ne lisais pas. De toute façon, ce n'était pas conseillé. Perdre du temps à tourner des pages n'intéressait personne. Pour apprendre ou s'informer, l'Internet et la télé étaient plus sûrs d'après tout le monde. En effet, comment faire confiance à un texte figé ? Je disais, pour simplifier, ne pas aimer les livres, parce que j'avais appris à m'en méfier. Mais bon, je n'étais pas beaucoup plus douée avec les ordi ! Quoi qu'il en soit, on ne m'avait pas appris à aimer lire, pas plus qu'à mes amis. Si nous avions une question, Vicky Pédia pouvait répondre grâce aux mises à jour. Et puis, les mains des plus jeunes formaient maintenant un angle parfait pour le « contrôle C/contrôle V » avec deux doigts. Voilà pourquoi on les appelait la génération Y. La génétique avait raison, ce n'était pas pratique pour tourner des pages.

En fait, je n'aimais pas entendre les mots dans ma tête, surtout ceux qui voulaient faire jolis. J'avais l'impression de ne pas aller assez vite pour eux. Cette course de mots enchevêtrés m'essoufflait. Et puis ceux-ci ne semblaient jamais s'adresser à moi. Après tout, pour la majorité des œuvres, je n'étais pas née au moment de l'écriture, donc CQFD ce n'était vraiment pas pour moi qu'ils avaient été écrits. Tout le monde savait cela.

Ce livre-là, à la couverture douce, aux pages jaunies sentant la poussière, ne m'impressionnait pas. Entre mon pouce et mon index, à cet instant, se tenait le plus grand espace du monde. Ce livre était fait pour quelqu'un comme moi à qui il manquait des promesses de temps suspendu, de ceux qui font les gens apaisés. Il m'avait adoptée, me parlait, m'invitait à une sieste sur les genoux d'une maman, bercée de mots dits doucement.

Entendant des pas dans le couloir, je me retournai et croisai le regard de Gilles.

— Bienvenue chez mon grand-père.

— Je ne savais même pas que t'en avais un, répondis-je maladroitement. Enfin, si, je me doutais que t'en avais eu un, mais tu ne m'en as jamais parlé.

— J'ignorais beaucoup de choses de ma famille aussi jusqu'à récemment.

Gilles s'avança, s'assit sur le lit, puis reprit :

— En tout cas, voilà l'appartement qu'il a laissé. Quand j'ai découvert l'endroit et le livre, j'ai tout de suite su qu'il fallait que je les partage avec vous.

Ce soir de printemps, cinq jeunes gens couraient dans la rue. Nous étions tous certains de devoir nous expliquer dynamiquement avec nos parents. Tous, sauf Gilles, évidemment. Il vivait avec son père, qui tenait chaque soir à parfaire ses rendez-vous d'affaires au café du coin. Ça, c'est moi qui l'ajoute, parce que lui n'en parlait pas. Il aurait eu plus d'intérêt pour son père déguisé en bouteille, c'est tout ce dont on se doutait.

Donc, nous nous dîmes au revoir et je me retrouvai chez moi, perdue. Pas de chaussures dans l'entrée ni de bruits de télé : que le silence et moi. Je quittai mon blouson, grimpai l'escalier, posai mon sac sur une chaise et m'installai à mon bureau. Dans ma chambre, j'attendais, soucieuse, que quelque chose se produise. Au bout de quelques minutes d'inquiétude, une clé tourna dans la serrure en bas. Je dévalai les marches jusqu'à la porte d'entrée. Mon père passa le seuil, des plats chinois à la main. D'un mouvement de sourcil, il s'étonna de me trouver si tôt là. Pour lui, c'était le maximum de la communication père-fille. Après un coup d'œil à la pendule, je m'aperçus que j'aurais seulement dû sortir de cours. Le temps avait été mis entre parenthèses l'espace d'une fin d'après-midi riche en mystères.

Le dîner rapidement avalé sans mots de trop devant le journal télé, je matai un bout du film *Les Bronzés à Kaboul* avec mon père, pour finalement m'éclipser pendant la pub. Je préférais encore m'allonger dans le noir de ma chambre plutôt que de m'éterniser dans le vide de notre relation familiale. Tandis que je fixais le plafond, des images se télescopaient à une allure folle sous mes cheveux. Le temps s'était arrêté, ce n'était pas rien ! Une faille subsistait. Il ne fallait pas chercher à comprendre, mais agir.

Au cœur de la nuit, je quittai l'appartement à pas de loup et volai vers cet immeuble plein de possibles. Dans la rue zébrée des lumières de

lampadaires, quatre silhouettes se découpèrent. Tiens, tiens... Mes amis avaient dû revenir boire à la source, comme moi.

Le plancher craquait sous nos pas plus ou moins sûrs d'eux. Le vent s'engouffrait, faisant chanter les fantômes de cet endroit hors du monde.

— Bouhouhou !

— T'es con, Milo, tu m'as fait peur !

— Désolé !

Les formes aux murs dansaient au rythme des bougies, tel un rite que nous avions depuis établi. Nous entendions presque les mots écrits avec la musique des couleurs tourbillonnant autour de nous. Je reconnus l'idée du voyage à l'odeur d'ananas qui flottait dans l'air. L'humidité des lieux faisait naître la sensation d'une cachette sous terre que nous seuls connaissions. Dans le vieil appartement bariolé, le livre sur les genoux, je m'apprêtais à commettre un crime de « lise majesté⁶ ». J'allais emmener mon groupe de fidèles dans un pays que les plus grands s'empressaient d'oublier. Attentifs, Bastille, Gilles, Molly et Milo se sentaient nus, creux, au bord de l'implosion. Les yeux ronds, la langue lourde, ils n'avaient jamais ressenti un manque si cruel. Ils avaient goûté à la saveur du savoir et en voulaient plus. Ils avaient faim, littéralement, ils avaient faim de mots. Fiévreuse comme eux, moi, Rémi, petite fille du vide, je posai ma voix hésitante sur des mots orphelins :

— *AATTOUCH. — Sorte de palanquin des riches dames arabes ; il est formé au moyen de cercles mobiles, recouverts de belles couvertures de laine rouge, unies ou rayées de bandes de couleur variées. Les bois arrondis formant les deux cercles du milieu du palanquin se dressent en faisceau contourné en spirale au-dessus de la couverture...*

3. — Mais pourquoi les choses intéressantes doivent-elles se passer la nuit ? C'est plus romantique, tu crois ?

— Là, Bastille, j'ai trop sommeil pour répondre à tes considérations philosophiques. Sérieux, vous n'arrêtez jamais...

4. — Tu vois, Rémi ? Tu parles encore de la nuit et...

— Bastille, t'as rien à faire dans ma chambre quand même !

5. — Mec, j'te jure, quand tu fais ce petit sourire en coin, t'es plus agaçant que beau gosse. Voilà, c'est dit.

— Rémi, c'est pas bien d'être jalouse ! Pour une fois que je sais un truc qui t'échappes !

6. Hum... Spécialiste des jeux de mots dangereux depuis... Bah deux chapitres, quoi !

OceanofPDF.com

B'

Un an après, je me souviens encore si clairement de tout.

Au début, il n'y avait rien. Ni joie ni peine. Rien. Puis, une porte s'était entrouverte au fond de nos têtes à la base du cou, faisant craquer les vertèbres. D'abord lentement, à force de travail, cette porte avait enfin laissé entrer le jour en plein, irradiant les recoins endormis, jusqu'à frapper un prisme usé de n'avoir jamais servi. Un projecteur intérieur, un cinéma personnel prenait enfin vie. Celui-ci, réveillé par la claque du rayon, avait éclaté en milliers de possibilités. Les désirs prenaient une autre dimension : la 3D intime.

D'ici, on voyait plus loin, une ligne taillée au laser découpait le sol. Un chemin neuf chargé de pensées profondes se dessinait à nos pieds. Par les mots, nous irions où nous le voudrions. Cette vérité était bien cachée ; nous avions dû nous en rendre compte seuls. Grâce à un livre.

Une fois passée cette lourde porte de l'inconscient se trouvaient des rêves en jachère – les nôtres et ceux des hommes du passé –, de grandes idées qu'on aurait pu voir s'élever avec trois bouts de ficelle. Ils ne demandaient qu'à être cultivés. Et des petits jardiniers aventureux avaient pris leurs noms de « passeurs » : Pruine, Cobalt, L'Écarlate, Neige et Fauve.

Nous passions au travers des pages. Ou plutôt nous « translitions », comme l'avait décrété Bastille⁷. Nous voyagions sur le dos d'une idée, d'un sentiment, d'une bonne blague ou d'une chanson triste inspirés par les mots. Nous portions les espoirs de gamins délaissés, de petits vieux fatigués ou d'employés fonçant dans le mur. Nous transportions des rêves d'un point à un autre, entre un monde de béton et un autre de papier. Dans l'un, chaque chose était comptée ; dans l'autre, chaque chose était contée. Cela se jouait à quelques lettres et une grosse poignée de chiffres.

Les passeurs découvraient le bonheur de rendre leur vie peuplée de héros, de personnages farfelus ou de méchants vaincus pour une fois. Nous arrivions bien souvent le corps lourd, mais repartions toujours sur des semelles de vent.

Imaginez un espace rien qu'à vous. Une vaste plaine herbeuse bordée d'arbres sous le timide soleil de mai. Le souffle d'un vent du désert joue dans vos cheveux. Les doux chants d'oiseaux et les bruits discrets des vagues lointaines se couchent dans vos oreilles. L'angoisse quotidienne des choses à faire, à dire, à bien penser s'envole dans un souffle salé. Voilà le pays originel des passeurs. Voilà l'Ideus.

Nos parents étaient vieux jeu au pire, absents au mieux. Nous avions une chambre à nous, des téléphones ainsi qu'une bonne connexion s'il vous plaît. Nous apprenions toujours nos leçons, ce qui n'avait rien de surhumain. Nous avions des amis – au moins quatre, quoi. En gros, nous n'avions pas de problème particulier, mais nous étions chiants.

En revanche, je rêvassais souvent. Pour cela, je connaissais les angles morts afin de ne pas me faire repérer le nez en l'air par les caméras de vidéosurveillance de l'école. Gilles, lui, écrivait un journal en langage HTML pour éviter les fouineurs. Bastille se rêvait musicienne en déchiffrant les tableaux de son cours de compta où le chiffre 2 valait un *mi* et la virgule un bémol. Molly collectait patiemment chaque vieille étiquette ou carte postale telle une archéologue de signes cabalistiques du siècle dernier. Enfin, Milo observait la danse des fourmis en scrutant les caniveaux pour analyser les modes d'expression des animaux et ainsi aider sa sœur dans sa quête de sens. La marge était un terrain propice où chacun à sa manière ravivait un petit début de résistance.

Comme beaucoup de collégiens, bien que nous n'eussions souhaité pour rien au monde nous faire remarquer par les pions, là enfin, le « passage » nous offrait un truc vraiment grisant. Ce jardin secret suscitait certainement des papillons dans le ventre aux autres aussi. Quelle idée de vouloir lire ! Et des mensonges qui plus est ! Tout avait été fait pour préserver les enfants de

l'imaginaire qui n'apportait que de la désillusion et de la futilité. Qui a besoin de connaître des gens déjà morts ou qui n'ont jamais existé ? Qui aime s'attrister devant la description de pays qu'il ne verra jamais en vrai ? Moi, je ne me le demande plus.

Mélange de petites appréhensions piquantes, nous apprendrions certainement à être plus à l'aise avec cette différence. Cacher une double vie n'est jamais simple, surtout pour aller s'enfiler un shoot spirituel. Oui, les jeunes taillaient la route. Un livre à la main, nous aurions pu faire pire. Comme disait Milo, nous « faisons seulement du bizarre ».

« Faire du bizarre », si cela n'a jamais tué personne, ce n'était pas non plus un jeu de gamin. Il fallait déjà en avoir l'étoffe. Sortir des larges avenues bordées de devantures chics. Oser traverser et pénétrer une ruelle sombre qui pouvait mener à une voie sans issue ou à une place noyée de soleil. Quitte ou double.

Nous formions un drôle de groupe hétéroclite ; un ghetto culturel à l'intérieur de la société, synonyme d'échappée belle. Étrangement, nous parlions de voyages littéraires assez librement. En fait, nous planifions nos sorties nocturnes comme on prévoit un week-end au camping.

— Hé, Gilles, ça te dit de faire de la tyrolienne cette nuit ?

— Si tu veux, mais pas au-dessus du ravin, hein, Rémi. La dernière fois, Milo a fini pendu par son slip.

— Rho, relaxe, ça prouve au moins qu'il a arrêté le string !

Quelquefois, ces conversations frisaient l'hôpital psy pour les oreilles non averties :

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ton arbre centenaire ?

— Ben, je sais pas trop, je pensais le déplacer vers le couloir des ouragans pour vérifier la force du courant ascendant.

Normal quoi.

Au commencement, nous nous accordions une visite par mois, mais très vite, cela n'avait plus suffi à notre appétit, surtout dans ce supermarché du

rêve ouvert à tous les désirs. L'été venu, les drogués de culture s'injectaient des lignes.

*

— APOLLONION. — *Instrument à clavier surmonté d'un automate jouant de la flûte...*

Énième voyage. L'Ideus était en pleine expansion. Les passeurs avaient trouvé leur place entre conformisme et délire. Un paradis.

Énième retour. En sortant la tête du sac, nous nous aperçûmes qu'il faisait plus froid dans l'appartement.

Molly soufflait les bougies pendant que Gilles nous mettait à la porte. Nous rentrâmes d'un bon pas sans nous dire un mot, à part « Salut ! » Nous n'étions pas des barbares tout de même.

Je dormis d'une traite, sans rêve. C'est le bruit strident du téléphone qui me sortit du lit. Il sonnait si rarement chez nous. Ma grand-mère était morte. Je raccrochai, fébrile. On s'est tous demandé un jour ce que ça faisait d'avoir vraiment mal. Rien.

Les jours suivants, je réfléchis beaucoup. J'avais perdu ma mamie, celle qui trouvait que je n'étais jamais assez couverte ou que je mangeais comme un moineau ; celle qui m'envoyait des petits mots tracés de sa main et qui ne s'aimait pas en photo. Je n'étais pas triste, mais terriblement creuse. Le soir venu, je lisais. Je n'avais trouvé que cela comme ligne de vie ténue.

Le seul revendeur de lecture n'était pourtant pas simple à dénicher. Il vivait planqué sous l'ancienne médiathèque transformée en musée de cire. Ce rat de bibliothèque sauvait les livres avant qu'ils ne servent à faire du feu sous les grands bacs de paraffine. Les gens ne l'aimaient pas beaucoup. Il traînait souvent à la sortie des écoles ; c'est là d'ailleurs que je l'avais rencontré la première fois. Les parents le regardaient toujours comme un étranger, un voleur. Plutôt marrant quand on sait qu'il voulait surtout donner. Lui avouait facilement que les gamins restaient sa clientèle fétiche, parce qu'ils n'avaient pas peur de l'inconnu sans raison.

Sous ma couette avec une lampe de poche, je fuyais lâchement grâce à ces œuvres stupéfiantes. Je lisais, essoufflée, tendue vers l'avant, courant d'une phrase à l'autre. Les mots des auteurs écrasaient les miens de leur poids utile. Les nobles sentiments, les grandes histoires intemporelles valaient plus que mon petit manque égoïste. Je ne la reverrais plus.

Mon père s'étant transformé en espace insécable depuis longtemps, on ne peut pas dire qu'il avait particulièrement réagi face à la disparition de sa belle-mère. Les trous de mémoire ne s'émeuvent pas facilement. Quand je parlais à ma main, c'était plus efficace. J'étais seule ici, maintenant.

[Z.](#) Avoue, ça claque, non ?

OceanofPDF.com

C'

Je n'avais pas envie qu'il fasse beau aujourd'hui. Cobalt ne chercha pas à en savoir plus et me combla avec des nuages bas. D'un beau gris sombre et ponctué d'éclairs épileptiques, ce ciel, c'était moi en mieux, plus imagé que jamais. Neige ne put s'empêcher de faire tomber une pluie chaude. Des larmes. Pas pour sa pote, non, pour ses plantes chéries. Je vous jure !

Je m'assis au creux du grand arbre, au bord de la clairière. J'étais là sans y être. Je pouvais voir le plus beau des paysages d'automne à travers la porte taillée dans le tronc. Un frisson me parcourut. L'odeur de la terre mouillée, ce courant d'air tiède et les bruits étouffés des gouttes d'eau sur les feuilles mortes me ramenaient loin. Un dimanche plus doux que tous les autres, un matin où flottait l'odeur du café frais, où résonnaient des chants d'oiseaux lointains et les voix étouffées de ceux qui m'aimaient pensant que je dormais encore. Une pause avant le retour à la réalité grise.

J'avais connu en effet une maison sentant le thé au jasmin et la fraîcheur du linge propre. Un cocon de velours et de papier peint à fleur où j'avais plaisir à m'abriter pendant l'orage. Je pleurai comme le ciel.

Fauve passa timidement la tête dans ma cachette. Il s'assit à mes côtés et posa sa tête sur mon épaule. D'habitude, je fuyais plutôt les contacts, mais cette fois, vaincue, je me laissai faire. Je lui racontai sans savoir pourquoi... des souvenirs pas si marrants, des voyages rassurants et angoissants à la fois [8](#), puis des visages qui ne devraient jamais s'effacer. Et pourtant... Ça ne tient pas à grand-chose, une vie, quand on y pense. Elle est posée sur la tranche à attendre de savoir de quel côté tomber.

La pluie cessa. Les passeurs/translitteurs/amis voulaient se dégourdir les jambes. Épuisée de pleurer, je revins parmi les vivants. Je suivis Neige et

L'Écarlate dans les bois. Elles souhaitent voir comment se portaient les petits daims nés récemment. Neige, la naturaliste, appréciait moyennement les blagues de Fauve sur nos prochains repas. La balade était joyeuse. Les branches humides craquaient sous nos pieds à un bon rythme. Les sous-bois sentaient la mousse, la terre mouillée. Pour un peu, les passeurs auraient retrouvé la campagne de leur enfance fantasmée.

Sur un geste de L'Écarlate, nous nous arrê tâmes sans chercher à comprendre. À l'affût comme un fox-terrier, elle tendait l'oreille. Un doigt sur la bouche, elle nous fit enfin signe d'avancer sans bruit. En écartant les bras, la Moïse rouge sépara doucement les feuillages devant notre nez. Dans la clairière ainsi dégagée, nous vîmes une scène de bonheur simple : deux faons entourant leur mère. Neige avait caché ses talents de graphiste animalier. Ce petit bout de femme avait de l'or dans les doigts. Elle ne pouvait pas dissimuler son émotion devant sa propre œuvre frémissante de vie.

Louchant en biais sur la face brouillonne de L'Écarlate, je sus immédiatement qu'elle ne partageait pas franchement sa joie.

— Pruine, Neige, désolée : qui engendre la vie engendre sa face noire.

— Hugh. Pour l'instant, c'est toi qui me désoles Grand Sachem, lui répondis-je un peu abruptement. Tu ne peux pas être optimiste deux minutes ? On dirait Cobalt.

Mais elle avait raison, la mort ne nous lâchait pas ; elle nous suivait même dans les rêves. Nous ne pouvions échapper à cette dualité : le bonheur s'accompagne fatalement de malheur.

Dans mes profondes réflexions, je sursautai. Une ombre vive et brûlante comme un coup de fouet me frôla. Je regardai mon bras. Une marque violacée apparut, puis mes yeux se voilèrent un instant. Je marmonnai dans ma barbe et levai la tête vers mes amis, pensant les attendre d'une moue boudeuse dont j'avais le secret. Ou pas. Personne à côté de moi. J'entendis leurs voix assourdies et Neige qui pouffait de rire à deux buissons de là. Je les rejoignis encore vexée de leur manque d'intérêt. Je ne parvins qu'à faire fuir la famille de daims en trébuchant gracieusement.

De retour au camp, la discussion s'engagea sur ce que nous avions créé et ce que nous allions devoir gérer. La nature souveraine, les animaux rois n'avaient rien à craindre ici. L'Ideus était un temple. Or, malgré notre bonne volonté, la mort de chaque chose était inévitable jusqu'à preuve du contraire. Notre modèle majeur restait le monde d'où nous venions.

8. Autrement connus comme voyages « yo-yo », c'est-à-dire qui éloignent des problèmes... avant de vous les recoller comme il faut dans les dents dès le retour.

OceanofPDF.com

D

Occupé à creuser le bois de sa chaise avec ses fesses, mon père restait assis sans bouger. Il ne se sentait pas concerné. Pourtant, notre maison puait cruellement l'absence. Les fantômes non plus ne s'attardaient pas ici. Tout était vide. Au premier jour des vacances scolaires, je n'étais même pas heureuse. Il y avait quelque chose de cassé chez nous.

Gilles passa en fin de matinée. Il avait appris pour ma mamie. Nous étions déjà boiteux tous deux par le manque d'une mère, alors la disette de tendresse nous liait inconsciemment et nous nous soutenions pour marcher droit depuis toujours. Selon lui, il fallait que nous profitons de ce jour d'été plus encore. Dehors, le soleil me gifla. Le beau temps pouvait s'avérer surnois. Gilles m'entraînait dans les rues au rythme de ses paroles volatiles. Pour l'occasion, il avait mis son plus beau costume, modèle feu de plancher. Il avait de l'allure, mon chevalier servant. Oui, il avait de l'allure. J'avais même du mal à le suivre !

Me prenant par la main, Gilles me relatait l'histoire du quartier. Ici était née Bernadette Soubirous. Ne me demandez pas pourquoi ce nom le faisait rire. Là s'était installé Surcouf, pour profiter de sa retraite bien méritée. Il garait d'ailleurs son fameux trois-mâts *Le Triton* dans le grand hangar à côté et la mer venait à lui chaque nuit. Il l'appelait en chantant et parfois on pouvait entendre un chant marin dans l'air du vent. Dans cette ruelle, traînait parfois le chevalier d'Éon. Fuyant la lumière, il ou elle enquêtait en ce moment sur le trafic de tartans jacobites qui faisaient fureur dans les salons de la Rose de Versailles.

L'imagination de Gilles n'avait d'égal que la taille de ses pieds. C'est pour dire.

Assis autour d'une glace à la pistache, nous reprenions notre souffle à la verticale du soleil. Il n'y avait que nous à la terrasse de ce café, malgré tous les clients venus prendre des couleurs pour le prix d'un verre.

Gilles souriait, content de lui. Je le remerciai de ce bon moment en trouvant tout à coup fort intéressante la glace qui fondait dans ma coupe. Il ne répondit pas par des mots, mais par son doux sourire qui me faisait souvent croire que j'avais un frère. Il connaissait ma grand-mère. Ma petite mamie avait toujours pensé qu'il serait un fiancé idéal pour moi – pensée que je ne partageais pas tant j'étais proche de lui. Alors, Gilles pouvait comprendre, mais nous n'en parlerons plus. Jamais. C'est fini. La mort est égoïste.

En me raccompagnant, mon boiteux de toujours raconta une dernière histoire. Certaines personnes garderaient, au-delà de la mort, l'image de ceux qu'ils ont aimés dans leurs yeux. La persistance rétinienne n'avait pas de limites, sinon celles du cœur.

D'

— *BEC DE CORBIN.* — *Arme des gardes du corps du xv^e siècle ; sa forme rappelle celle d'une hallebarde courte...*

Le noir est-il une couleur ? Peut-être aurions-nous dû nous poser la question avant. Là, nous avions le nez dedans. Les « 5 fantastiques » se trouvaient plantés devant une masse noire mouvante.

À notre arrivée pourtant, tout semblait normal. Nous nous étions promenés chacun de notre côté, suivant nos aspirations. Moi, j'avais remonté le cours de la rivière de l'ouest à la recherche de galets. J'avoue, j'avais envie de déco kitch. Neige était retournée auprès de ses créatures, certainement en compagnie de Fauve. Cobalt voulait contempler la progression des montagnes, son nouveau grand projet. Et puis, va savoir pourquoi, L'Écarlate s'était aventurée sur les terres arides, que personne n'avait encore investies, une véritable idée d'aventurière. En revenant en courant au camp de base, elle avait la sueur au front pour d'autres raisons que la chaleur du désert.

— J'ai vu, j'ai vu...

— Tant mieux, parce que franchement, tu n'as pas une tête à lunettes, s'était marré Fauve.

— J'ai vu le passé ! avait fini par dire L'Écarlate dans un souffle. J'ai vu un décor en noir et blanc, les gars ! J'ai même eu peur de me retourner et de voir Guy Lux !

— J't'avais dit de ne pas fumer les pages du livre, avait grincé Cobalt.

— Dis-nous plutôt d'où tu viens qu'on voit par nous-mêmes l'étendue des dégâts. Avec un peu de bol, on aura le temps de te déposer à l'hosto en rentrant, avais-je tranché en riant de sa tête de folle.

Ce rire était resté coincé dans ma gorge sitôt sur place. La grande Écarlate n'avait pas menti. L'ORTF était de retour. En fait, au bord du monde connu s'étalait une masse noire. Posée, tranquille comme un touriste en plein bain de soleil, la tache informe phagocytait l'air ambiant. Autour d'elle, le paysage vibrail, comme le sable chauffé à blanc du désert. Puis, le décor s'affadissait petit à petit à mesure des respirations du monstre qui attirait tout à lui. Cobalt s'approcha, les mains devant, le courage en bandoulière. Très vite, il sentit une fatigue le gagner ; ses doigts le picotaient étrangement. Neige lui sauta dessus et l'attira en arrière : les mains de Cobalt commençaient à s'effacer. Il récupéra sa matière dès qu'il s'éloigna. Pour un peu, nous avions un cadeau de moins à faire à Noël.

À nouveau en sécurité et ensemble, nous fîmes le bilan, calmement :

— OK, c'est moche et ça squatte chez nous. Je suis super tolérante d'habitude, mais là, j'aimerais bien que ça dégage !

Ainsi parla L'Écarlate. Amen.

Le reste de la visite fut consacré à l'annotation assidue de la moindre anomalie. Nous revinrent alors en mémoire les manques et les ratés de nos créations passées. Neige avait été affectée d'avoir donné naissance à des arbustes sans fleurs. Cobalt avait constaté une faille inquiétante à la base de la montagne après que Fauve se fut pris les pieds dedans.

Ces quelques exemples pris à part ne représentaient que ce que nous estimions être la marge d'erreur. Toute création, même la plus parfaite – n'est-ce pas Jésus ? –, possède un contingent d'aléatoire. L'eugénisme est une triste bouffonnerie et triturer le patrimoine « génétique » des choses n'évite pas la boulette. Nous préférons les voir comme des lapsus plutôt que comme des non-sens. Sauf qu'au bout du compte, il commençait à y avoir trop de bugs dans le programme. Pour finir, le trou noir était une largesse que nous n'espérions pas vraiment, vous pouvez me croire.

Le plus bizarre allait arriver. En reprenant connaissance dans l'appartement *In Real Life*, nous ouvrîmes les yeux sur la nuit. Je sais bien que le climat se détraque, que la glace des pôles fond, qu'il neige en août, tout ça tout ça... mais en été, le soleil ne plie pas les gaules à dix-huit heures. Ça, non.

Nous avons toujours eu l'habitude de revenir à nous quasiment au moment où nous nous étions éclipsés. Je n'invente rien, c'est un principe des contes gaéliques que j'ai piqué dans un des livres du fou du musée de cire ! Bref, ce jour-là, le temps avait défilé plus vite qu'un syndicat d'ouvriers chinois.

Nos deux mondes ne communiquaient pas, c'était l'intérêt, bon sang ! Sinon, pourquoi rêver d'un ailleurs ? Et voilà que j'entendais presque le cliquetis du rouage du réel rattraper celui de l'imaginaire. Clang !

À peine avais-je compris cela, je m'aperçus que j'étais la dernière dans le salon. Les autres m'attendaient déjà à la porte, pressés certainement de rattraper le temps perdu⁹.

⁹. — Rémi, magne-toi au lieu de te la jouer. Genre la meuf s'écoute écrire !

E

Imaginez un cadran de montre mécanique au centre duquel se trouve un cadran plus petit. Cette montre possède un grand avantage : les aiguilles respectives de ses deux cadrans sont en décalage constant. C'est le temps du rêve. Pendant ce sursis, la réflexion, la fantaisie, le vague à l'âme emménagent en légèreté. Ces idées se nichent dans ce repli de la conscience sans peser sur notre vie tangible. Elles sont pourtant utiles à notre équilibre, ces petites sensations de liberté qui rendent le quotidien supportable.

Clang ! Je ne veux pas que les cadrans de mes deux vies s'affrontent. Clang ! Je ne veux pas que les rêves soient limités, circonscrits, amoindris. Et je ne veux pas continuer à enfiler les adjectifs comme des perles.

— Allô, Bastille ? C'est Rémi. Tu fais un truc ce soir ?

— Ben, en théorie, je dois garder ma petite sœur. Ceci dit, ça fait un bail qu'elle se garde toute seule. Alors ? On fait quoi ?

— En fait, on va rendre visite à quelqu'un...

Une heure plus tard – le temps de parlementer avec sa sœur pour qu'elle ferme sa grande bouche, j'imagine –, Bastille m'attendait en bas, comme souvent finalement. Sans explication, je l'entraînai vers le musée.

— Wooo, madame lit des livres, alors maintenant madame va au musée. Madame fréquente les vernissages aussi ?

— Bastille, vu que tu sembles beurrée, je te ferais remarquer qu'il fait nuit. Donc, ça peut paraître insolite, mais l'expo est fermée.

— Heureusement en même temps. La seule fois que j'y suis allée, c'était avec ma classe de sixième. On s'est fait tellement ch...

— Ta vie est formidable, ma poule. Mais on est là pour voir ce qui se passe dessous. Ça sera toujours mieux que dedans depuis qu'il sert aux représentations de scènes militaires en cire, le délire. Manquerait plus qu'on

fasse pareil avec des vedettes de cinéma... Franchement, ça intéresserait qui ?

Après avoir fait le tour de l'imposant bâtiment – fleuron du renouveau de l'architecture totalitaire, soit dit en passant ! –, nous tombâmes sur une petite porte rouillée à l'arrière. C'était tellement cliché, façon « entrée secrète », que je n'hésitai pas un instant. J'entrai suivie de mon amie, moins emballée, elle. Nous n'avions pas fait deux pas que la lumière s'alluma soudain. Puis, une voix monta :

— Si vous venez pour m'arrêter, je suis absent.

— En tout cas, il ne se cache pas pour excès d'humour, se risqua Bastille.

— Monsieur ? Je suis une élève de...

— C'est pour une réclamation ? Parce que je ne suis pas là non plus !

— Non, non, retentai-je, je suis avec une copine et on aurait besoin d'aide.

— Ah bon, on a besoin d'aide ? s'étonna la toujours vive Bastille.

— T'as déjà oublié que notre « aventure » disparaît petit à petit ! répondis-je sèchement.

— Chut, les filles, pas de ça chez moi ! Descendez l'escalier devant vous.

J'attrapai mon amie par la manche pour éviter plus de discussion inutile et nous descendîmes les marches en fer. Grincement et ampoule vacillante à l'appui, on se serait cru dans un roman d'épouvante. En bas, c'était davantage un roman d'espionnage avec cette cave aux murs de parpaings habillés d'étagères métalliques couvertes de documents en tout genre. Quand le maître des lieux apparut enfin, nous nous retrouvâmes carrément dans un roman fantastique. Ses lunettes étaient pourvues de plusieurs lentilles articulées qui lui faisaient une tête de cinglé. Sa barbe de trois jours n'arrangeait rien.

— Salut à vous, jeunes visiteuses, moi c'est Sven. Pour couper court à toute question gênante, c'est d'origine scandinave. On se connaît, non ? T'es à l'école David Guetta, hein ? embraya-t-il en me serrant la main.

— Oui, dis-je timidement, je suis une lectrice convertie depuis peu. Je vous remercie d'ailleurs pour les livres que vous distribuez. Grâce à vous,

j...

— Moi, c'est Bastille, et cette cruche qui raconte sa vie, c'est Rémi, me rattrapa ma copine en serrant la main à notre hôte sans plus de cérémonie. C'est génial ici ! C'est à vous tout ça ?

— Malheureusement non. Disons que je suis moi-même un visiteur qui n'a jamais réussi à partir. Donc, vous êtes des... lectrices ? Vous me faites plaisir. La plupart du temps, j'ai l'impression que je ne sers pas à grand-chose dans ma cave.

— Hum. Pour être tout à fait franche, LE livre qui a tout changé pour nous ne vient pas d'ici.

F

Gentleman ou sourd, Sven ne releva pas ma maladresse. Avant que j'aie le temps de m'excuser ou d'en dire plus, il nous entraînait, Bastille et moi, faire le tour du propriétaire. Tout ce qui me revient, c'est que c'était grand et poussiéreux, mais nous avions la sensation de nous trouver dans un lieu important pour l'histoire. Son antre était encombré de rayonnages vides pour la plupart, quand d'autres pliaient sous la charge de bouquins. Sven prenait son rôle au sérieux ; il ne faisait aucun doute que ses étagères verraient passer le plus grand nombre possible d'ouvrages.

Ce bibliothécaire futuriste nous apprit que, presque chaque soir, il remontait dans le musée par une trappe qui lui permettait d'y arriver discrètement. Là, il faisait son marché tranquillement, les gardiens de l'édifice préférant s'économiser. Les livres de l'ex-médiathèque – ancienne fonction du bâtiment avant qu'il ne devienne un musée de cire plus rentable – étaient entassés sans amour dans une salle du fond. Ils y attendaient de finir brûlés pour ramollir la cire.

La nuit, Sven n'avait qu'à se baisser et à fouiller pour sortir ses bébés de l'oubli. Bien sûr, il ne pouvait pas en prendre trop à la fois, alors il devait sélectionner les plus dignes d'intérêt. Et ça, c'était son drame :

— C'est comme demander à une mère de déterminer son enfant préféré. Les filles, je vous jure que c'est un véritable déchirement. Surtout que je ne sais jamais lesquels auront disparu définitivement à ma prochaine visite.

— Comment ça ? m'étonnai-je. Les gardiens du musée ne prennent pas simplement les bouquins du dessus de la pile ?

— Hélas, non ! La bêtise ne suit pas forcément le chemin le plus court, ce serait trop facile. En fait, pour les avoir déjà observés durant leur sale besogne, ces ignares se saisissent des livres selon un procédé, si cela en a encore le nom, bien à eux. Ils choisissent ceux dont le titre répond à leur thème du jour.

— Exemple ?

— Le dernier en date ? Trouver des titres qui pourraient très bien convenir à des pornos. Oui, ils ont osé. Alors je ne les ai plus tous en tête, mais ils ont pris *Ceci est une pipe, Coupe-toi les ongles et passe-moi le beurre*, et pire, *Tous sur ma mère*... Ils ont mal lu !

Bon, sans épiloguer sur le fait que Bastille, la pureté incarnée, cherche encore ce qu'il y avait d'affligeant dans ce jeu, je me rendis compte qu'il se faisait tard et que nous devions en venir au fait. J'expliquai donc à Sven nos visites à l'appartement vide, la découverte du livre, ainsi que les « translittations ». Il en resta comme deux ronds de flan.

— J'en reste comme deux r...

— Oui, on sait, je l'ai déjà dit.

— Ah ! Donc, vous me confirmez que vous parvenez sans encombre à « translitter », comme vous dites ? C'est formidable ! Et moi qui étais sceptique...

— Sceptique ? Comment ça ? Vous voulez dire que vous en avez déjà entendu parler ?

— C'est plus compliqué, ma chère Rémi. Disons que moi et les autres « bibliophiles », on espérait bien travailler pour une instance supérieure.

— J'ai loupé un épisode ou quoi ? Vous êtes plusieurs ? intervint Bastille, qui ne dormait pas malgré les apparences.

— Mes amies, vous avez devant vous un spécimen de bibliophile, c'est le nom dont on aime s'affubler. Et nous sommes quelques-uns, oui.

G

Une fois hors de la cave de Sven, Bastille et moi ressentîmes d'abord le besoin de dormir.

Il était très tard ; en plus, nous avions la tête farcie de révélations à digérer.

Sur la route du retour, nous longeâmes les murs en silence.

Le lendemain après-midi, je profitai d'un des derniers jours des vacances d'été pour proposer à mes amis de me rejoindre dans le parc. Il n'y avait pas grand monde autour de nous, la chaleur s'étant couchée sur la ville.

Rien que de venir jusqu'ici nous avait beaucoup coûté. Mais maintenant, assis dans l'herbe, à l'ombre des arbres et au bord du lac artificiel, ben... nous avons toujours trop chaud. Je me dépêchai donc de partager mes nouvelles infos.

— Tu me disais que, hier soir avec Bastille, t'as eu la bonne idée d'aller voir, toute seule, le mec qui refile des livres. C'est ça ?

— Gilles, t'es pénible. Je n'étais pas seule puisque Bastille était là [10](#). En vrai, j'avais l'intuition que ce type en savait forcément plus que nous sur le monde culturel.

— Et alors, c'est vrai ? Il vous a appris des choses ? demanda Milo.

— D'abord, je dois vous prévenir qu'il n'est pas tout seul... Et pas que dans sa tête, se reprit Bastille. Entre eux, ils s'appellent les « bibliophiles ». C'est un réseau d'activistes qui agit pour la sauvegarde des livres. C'est pas ouf ?

— Pour compléter cette description, je vous dis juste que Sven et ses collègues ont entendu parler de l'autre monde sans y aller eux-mêmes.

— L'info de malade ! ironisa Gilles. Il ne sait rien, quoi !

— Au contraire, les bibliophiles ont une sorte de fonds d'archives. Les générations précédentes ont patiemment noté la moindre rumeur sur le

sujet. Sven doutait de l'existence d'un ailleurs, mais comme les autres, il espérait vraiment que leur « trafic » servait quelque chose de plus grand.

Du mieux que je le pus ensuite, je leur résumai mes découvertes de la veille. Basiquement, les livres, en tant que tels, étaient devenus inutiles, c'était établi. Alors, d'un commun accord, les différents gouvernements avaient cherché à recycler ces tonnes de matière morte qui prenaient de la place et la poussière. Ici, on s'en servait comme combustibles pour glorifier l'histoire nationale. Mais ailleurs, les livres pouvaient être mis au pilon pour récupérer l'encre et resservir dans l'industrie du tatouage de prisonniers ou encore être broyés afin que les fibres de papier agglomérées soient transformées en briques pour la construction de HLM.

Chaque bibliophile avait sa mission, son lieu d'action, comme Sven sous notre musée. Celui-ci nous avait laissé une impression mitigée. Ce mec vivant dans une cave nous avait confié tous ces secrets sans presque qu'on les lui demande. Si en revanche tout était vrai, ça devenait intéressant.

— En fait, poursuivais-je, son groupe d'activistes milite pour que notre monde ne détruise pas les livres, qu'il ne les oublie pas. Ce ne sont pas que des objets inertes. Les histoires qu'ils contiennent feraient vivre des mondes parallèles. C'est en tout cas ce que se racontent les bibliophiles.

« Donc, Sven n'avait jamais constaté la présence de ces ailleurs potentiels par lui-même, mais il en connaissait l'existence, parce que ses collègues et lui avaient accès aux archives de leurs prédécesseurs.

« Pas de fantasmes de vieux grimoires les enfants, c'est juste un carnet gardé par le comptable du groupe. La tristesse même ! Et c'est dans ce carnet griffonné qu'ils ont trouvé mention d'un « voyage intérieur » pratiqué par quelques jeunes. À l'époque des faits, certains bibliophiles pensaient qu'il s'agissait seulement de drogués aux cheveux longs. Ouverture d'esprit à tous les étages, quoi !

Là, je surpris furtivement le regard de Molly vers la touffe artistique qui servait de coiffure à son frère. Je me retins de la moindre remarque.

« Il n'empêche que certains étaient persuadés que ces gamins étaient sincères et avaient vu une autre réalité. Depuis cette brouille, le groupe s'est scindé et a perdu de sa force d'action. Les purs et durs comme Sven

continuent tant bien que mal de garder le cap. Son groupe et lui distribuent les bouquins qu'ils trouvent à qui en veut. Malheureusement, la grande majorité des « bibli » leur a tourné le dos, considérant qu'ils fonçaient droit dans le mur. Faut dire qu'avec la montée en puissance d'autres systèmes d'information, le livre a de moins en moins d'adeptes. Alors, à quoi bon aller contre le progrès ?

— Et contre l'argent aussi, hein ?

— Tu m'ôtes les mots de la bouche, Gilou.

— Et sinon, tout ça nous mène où ?

— Justement, Gilles, j'ai besoin de votre avis à tous. Moi, je pense que ça serait bien qu'on commence par retrouver les jeunes à l'origine du clash des bibli.

— Ouais, c'est vrai que j'aimerais bien savoir ce qu'ils ont vu, eux ! intervint Milo.

— Le souci, c'est de mettre la main dessus en fait, renchérit Bastille.

— Pour ça, je crois qu'on doit avant tout choper le fameux carnet qui parle de leur expérience. On devrait envoyer un chat à l'archiviste, décidai-je.

— Heu, je ne veux pas me la jouer, Rémi, mais on dit « tchat » et pas « chat », se moqua Gilles.

— Non, non, je sais ce que je dis. Ce soir, je file voir Sven pour qu'il envoie son chat.

— ...

— Et encore, y'a pas si longtemps, ils communiquaient en morse. Imagine la taille du réseau !

Nous passâmes la fin de l'après-midi les fesses dans l'herbe et la sueur dans le dos. Nous ne nous fîmes pas prier pour rentrer chez nous. Après une douche, je négociai avec mon père pour sortir à nouveau. Si j'avais su qu'il serait là, je serais restée à me faire suer dehors. J'ai jamais compris l'énergie gâchée des parents à fixer des règles sorties de nulle part.

[10.](#) — Je veux pas enfoncer le couteau, mais ça ressemble fort à de la misogynie ordinaire, non ?
Rémi ?

— Ouais Bastille. Girl power !

OceanofPDF.com

H

Quelle surprise : il a refusé ! Du coup, j'ai pris les devants et je suis sortie par-derrière. Je savais quand même mieux que lui l'importance de mon escapade nocturne. Sur mon trajet, pas un chat dehors évidemment ; les matous devaient se méfier.

Sven m'ouvrit tout de suite la porte.

— Jeune fille, je sentais bien qu'on allait se revoir très vite.

— En même temps, vu qu'on s'est donné rendez-vous...

— Oui, oui, bon, ne jouons pas sur les mots. Que puis-je pour vous ?

— Vous le faites exprès, monsieur le bibliophile ? Je vais finir par croire que l'abus de livres détériore vraiment le cerveau. Comme on en a convenu hier soir après s'être raconté chacun ce qu'on savait, ça serait bien que l'on contacte l'archiviste en chef. Et là vous m'avez dit que vous deviez en parler à votre chat. Après, Bastille et moi, on a bien ri et vous vous êtes fâché...

— Ah oui, ça par contre, je m'en souviens très bien.

Puis il m'invita dans son antre et me pria de m'asseoir.

— Si, si j'insiste, ajouta-t-il. La communication par chat ne prête pas à rire Rémi, permettez-moi de le dire. C'est une invention du précédent archiviste en chef. Une femme charmante, mais avec un sacré tempérament. On s'est toujours dit qu'elle finirait seule. Peut-être la connaissiez-vous, on l'appelait la dame aux chats.

— Sans déconner ? J'avoue que j'ai l'impression de la connaître, oui. Ma grand-mère avait une amie un peu comme ça.

— Elle a fait des émules, c'est vrai. Tout le monde en a une dans son quartier ou presque. Ce sont des antennes-relais bien pratiques. Donc, cette dame aux chats aimait beaucoup ses petits compagnons, au point qu'elle adoptait tous ceux qu'elle voyait en difficulté. En confiance, l'un d'eux lui révéla un grand secret : les chats nous comprenaient fort bien ; et mieux, ils

parlaient notre langage. Et oui, ce n'est pas pour rien que les pharaons vénéraient ces animaux, chère amie, ils sont formidables.

— Moi, je préfère les chiens en fait.

— Oh non, quelle idée, ils ont une syntaxe déplorable ! En tout cas, le monde animal est fascinant. C'est drôle d'ailleurs de constater que ceux qui aiment les livres, les arts et tout ce que d'autres jugent futile sont liés à ces petites bêtes.

— C'est sans doute une histoire d'émotions. Quand je lis parfois, j'ai le cœur qui remplit ma poitrine comme quand je pense au chien de ma grand-mère. J'ai jamais pu en avoir un à moi, alors j'aimais trop celui-là. Il agrandissait mes sentiments ; la lecture le remplace. Mais pour en revenir aux chats...

— Notre archiviste a mis au point un système de communication avec ses chats, qui étaient contents de lui rendre ce service. Ils passent inaperçus et connaissent la ville sur le bout des pattes. Et puis, au pire, s'ils sont contrôlés, ils ne risquent rien puisqu'ils ne transportent pas de message : ils en apprennent le contenu par cœur, ça tient du génie ! Mais laissez-moi vous présenter mon messenger personnel : le comte Myahoo.

Un superbe sacré de Birmanie sortit de l'ombre avec une démarche chaloupée. Il vint se frotter à ma jambe en ronronnant et me tendit sa patte de velours.

— Myahoo, pourrr vous servirrr, mademoiselle.

Sa voix chaude me fit rougir. Ses beaux yeux bleus se plantèrent dans les miens. J'étais sous le charme. Sven reprit, tout fier :

— Le comte organise le réseau local, il a ses points d'accès partout en passant par les gouttières et les toits. In-tra-ça-ble.

— Mes amis et moi sommes la meilleurrre connexion sans fil qui existe, Rrrémi.

— Je veux bien vous croire tous les deux, surtout que personne ne sait que ce réseau existe.

De miaulement en remarque, il fut convenu que Myahoo et Sven essaieraient de convaincre le nouvel archiviste de me rencontrer. C'est ce

que l'on appelle un rendez-vous par chat interposé, je suppose.

OceanofPDF.com

I

Jour de rentrée, jour de galère. J'étais à la bourre, mais au moins, tellement préoccupée par ma deuxième vie, j'avais oublié de stresser pour le retour sur les bancs de l'école. Envers de la médaille : j'avais oublié par la même occasion de mettre un réveil.

Ce qui est bien avec un père qui n'a pas envie d'en être un, c'est de courir partout pour rattraper le temps sans que lui en soit dérangé. Du coup, j'ai préféré tenter le record du monde de sprint plutôt que d'attendre qu'il me propose de m'emmener. Vingt minutes plus tard et autant de retard, je passais le portail du lycée, « légèrement » essoufflée.

Dans la cour, les nouvelles classes finissaient d'être constituées. Au milieu d'un groupe, Bastille me faisait de grands gestes. Je la rejoignis bien vite.

— T'étais passée où ? Je m'inquiétais !

— Je suis rentrée super tard hier soir et ce matin, j'avoue que c'était un peu la panique. J'ai loupé des trucs ? Il est où Gilles au fait ?

— Bah justement, grosse info : Gilles n'est pas avec nous cette année. Apparemment, ce traître a changé de filière sans nous en parler et se retrouve en 3^eB avec les bricolos.

Elle soupira, agacée, et se reprit :

— Sinon dans son discours le dirlo a insisté un peu lourdement sur le bonheur qu'on aurait à travailler dorénavant sur des tablettes... Je crois qu'un généreux donateur a cru bon nous épargner l'achat de stylos et de cahiers. Chelou, non ?

— Tu sais, après avoir passé la soirée à discuter avec un chat, plus grand-chose ne m'étonne...

Le reste de la journée s'écoula assez vite, juste le temps de croiser Molly et Milo entre une quiche au thon et une salade de pâtes au self et de

retrouver le rythme de la sonnerie stridente qui marquait les heures. En fin d'après-midi, sacs sur le dos, nous rentrions tous les cinq aussi gais que l'été qui s'achevait.

— Mon père voulait que je fasse un bac technique, Rémi. J'y peux rien, moi ! Tu sais bien ce qu'il pense du reste. Je voulais juste qu'il me fiche la paix.

— Gilles, je ne veux pas être méchante, mais je sais surtout que ce qui ne se boit pas l'intéresse peu de manière générale. Je ne comprends même pas que tu l'écoutes encore.

— Hé, tu ne crois pas que t'y vas un peu fort là ! intervint Bastille.

— Oui, mais ça me gonfle. C'est quoi un monde où on ne peut plus étudier les langues ou la musique ? Gilles est doué pour transformer les codes en histoires, les pixels en sons. Il tord le morose en joli et il aime ça, ça gêne qui ?

— La question n'est pas qui, mais combien, Rémi. Ne fais pas comme si tu ne le savais pas. Combien sont-ils à ne plus vouloir que l'on perde son temps en choses futiles ? se défendit Gilles. Si je ne crée plus, je ne mourrai pas.

— Tu en es sûr ? Ce n'est pas justement de transformer le concret en émotions qui te fait te sentir vivant ? Pourras-tu tenir ? l'interrogea doucement Molly.

— Ça sera dur, je ne le nie pas. Mais ce qui est sûr, c'est qu'on a plus vraiment le choix. L'art meurt, les objets également. Ça ne vous choque pas qu'on vous distribue des tablettes en cours ?

— Heu, on écrit quand même sur des tablettes, marmonna Milo.

— Oui, mais où ? Allez, je vous laisse là, j'ai promis à mon père de ne pas traîner en rentrant.

En regardant le jour s'éteindre à la fenêtre de ma chambre, j'avais les idées floues. Gilles avait peut-être raison, nous écrivions dans les nuages.

Puis je m'endormis sous un drap léger, parfois soulevé d'un courant d'air qui s'invitait à travers les rideaux. Dans le rêve cotonneux qui suivit, mon oreille vibra de consonnes chaudes.

— Rrrémi, rrréveille-toi.

OceanofPDF.com

J

Deux billes bleues me fixaient. Le reste de l'animal vint se poser gracieusement sur mon ventre.

— Tu as rendez-vous avec Dieu.

— Déjà ? Mais je suis encore jeune et...

— Hein ? Non ? ! Parfois je ne suis pas certain qu'on parle bien la même langue... Tu as rendez-vous avec l'archiviste, voyons. Il s'appelle Dieudonné.

Pendant que le comte Myahoo peaufinait sa toilette à grands coups de langue râpeuse, je me jetai la tête la première dans une tenue plus décente. Jean, pull, blouson. La base. Un coup de peigne¹¹ ? Non, pas le temps voyons !

Je suivis ensuite le chat sans passer par les toits, histoire de ne pas mourir vraiment ce soir. Sa démarche féline me conduisit par des chemins de traverse à une petite maison à la lisière de la ville. Le genre de pavillon cubique beige rosé qu'habitent les divorcés et les retraités qui n'ont pas réussi à partir en bord de mer. Un cube qui sert de maison, un peu loin de tout, mais pas assez pour faire envie. Ni ville ni campagne, il manque toujours quelque chose. Et dans ce demi-paradis avec jardinet, vivait le Dieu que je cherchais.

Un petit homme tristounet en complet gris ouvrit la porte et m'accueillit aimablement. Après une dernière grattouille à Myahoo, je passai la porte. Dans ce salon aux murs couverts de livres, je regardais danser la poussière. Dieu revint de la cuisine avec deux tasses de thé et m'invita à m'asseoir dans un fauteuil sans âge. Décidément, tout était cliché. J'avais l'impression que Miss Marple allait se joindre à nous pour faire un bridge.

— Vous vous demandez où vous êtes tombée, n'est-ce pas ? La moquette marron, les meubles en bois usés et l'odeur de soupe : on s'imagine qu'on va mourir d'ennui sous les coups répétés d'une vieille horloge. C'est vrai que ce décor daté peut faire peur. J'ai mis le paquet, sourit-il.

— Un décor ?

— Un décor. Et un costume. Vous ne pensez tout de même pas que j'ai l'air aussi chiant naturellement ! Je voulais sembler aussi insignifiant que possible.

— C'est très réussi. En vous voyant, la dépression m'a fait coucou.

— Ça me fait plaisir, ce que vous me dites là. Les efforts payent. Je ne souhaite aucunement finir comme la dernière archiviste, oh que non ! Elle a trop souffert de la méfiance de ses voisins : les messes basses à son approche, les fausses excuses pour l'éviter, les petites mesquineries en tout genre. Pas un voisin ne lui a demandé du sucre, vous vous rendez compte ! Pourtant, Beryl était la gentillesse même, paraît-il.

— Alors c'était son nom, Beryl ? Sven me l'a simplement présentée comme la dame aux chats.

— Sven ne l'a pas connue aussi bien que moi. Cependant, il est vrai que l'amour qu'elle avait pour ses chats était notoire. Et comment cela aurait-il pu être autrement quand on voit la réaction de la nature humaine à son égard ?

Son regard se perdit loin dans le marron de la moquette. Puis, il refit le point sur moi.

« Oh, Beryl avait ses défauts, bien sûr. Elle ne pouvait pas s'empêcher d'expliquer les choses, de corriger les tournures de phrases ou les contre-vérités qui choquaient ses oreilles.

— Elle devait avoir du boulot dites donc !

— C'est peu de le dire. Bref, ce faisant, elle s'est créé de nombreux ennemis malheureusement. Elle n'a pas senti le vent tourner. Elle aimait trop le savoir et la justesse du propos pour se rendre compte que cela avait de moins en moins d'importance aux yeux des gens. Pire, elle n'a pas vu que cette rigueur intellectuelle devenait suspecte, comme s'il fallait prouver à chaque fois les évidences.

— Le fait que l’Homme soit allé sur la Lune par exemple, ou que la Terre est bien ronde ? Ou que « malgré que » n’est pas français ?

— Oui en effet. Même si le « malgré que » reste le complot le plus pervers... De nos jours, tout est remis en cause. Chacun a son avis, ou plutôt, tout le monde croit que son avis intéresse les autres, peu importe la vérité. C’était trop pour Béryl.

Il fit une pause, répétant pour lui-même « Malgré que, malgré que... Mais où va le monde ! » Puis, à nouveau plus fort :

— Là-dessus, d’autres maux gangrèment le monde. La « tyrannie de la bien-pensance », le retour des « réacs » justifiant l’injustifiable en *prime time*, les « bobos » face aux « boubours », etc. Les mots ne servent plus qu’à nous séparer.

— Pardon... Les « boubours » ?

— Bourgeois bourrins.

— Ah, ça serait dommage qu’on les oublie ceux-là, c’est sûr ! Monsieur Dieudonné...

— Appelez-moi Dieu, je vous en prie.

— Heu, si vous voulez

Non et deux fois non, je ne m’y ferais jamais !

Je bus une gorgée de thé le temps de reprendre contenance et d’avaler toutes ces nouvelles informations. Mon regard erra sur les murs défraîchis où survivait, épinglée, une vieille carte du monde.

— Vous évoquiez notre monde, repris-je justement. Mais quel est-il, ce monde ? Vous croyez qu’il est unique ? D’après Sven...

— Pour moi, il y a autant de mondes qu’il y a de cerveaux. Ceci en est une image protocolaire, convint-il en faisant un geste vers l’affiche décolorée. Dès lors, chez certains le monde ne doit pas être bien grand, je vous l’accorde. Chez Sven, je crois au contraire qu’il est très étendu, mais pas autant que chez vous, Rémi. Je me trompe ?

— En fait, c’est plutôt moi qui devrais vous poser des questions.

Perplexe devant cette question assez abrupte, je fis mine de boire à nouveau bien que ma tasse fût vide. Puis, sans savoir pourquoi je confiais, entière :

— En fait, j’ai expliqué à Sven que parfois, je me rendais dans une sorte d’univers parallèle. Avec mes amis, on...

— Avec vos amis ? Vous voulez dire que vous partagez l’expérience à plusieurs ?

— Nous sommes cinq. Grâce à un livre...

— Un livre ?

— Ça serait gentil de ne pas me couper à chaque phrase ou on n’aura jamais assez de papier pour finir.

— Pardon. Continuez, chère amie, je me tais.

Je lui racontai ainsi, sans recul, toute l’histoire¹² : le vieil appartement, le livre relié, les réunions nocturnes, l’Ideus façonné selon nos désirs, et le noir rampant qui annonçait l’effacement.

— ... Enfin, Sven a évoqué un carnet où, selon lui, des anciens auraient relaté leurs propres expériences de doubles mondes. Un sujet de discorde d’ailleurs entre les bibli qui y croient et les autres. Vous êtes le gardien de cette mémoire, voilà pourquoi je suis là.

— Rémi, tout ceci est passionnant. Effectivement, sans y avoir participé moi-même, j’ai déjà entendu des récits autour de mondes cachés dans les livres.

« Il y a longtemps, un jeune bibliophile intrépide aurait ouvert un passage, puis d’autres s’y seraient engouffrés. La différence avec votre voyage, c’est que chacun y allait seul, et jamais dans le même monde. Apparemment, c’étaient des expériences assez intimes.

« Pour ce qui est du fameux carnet, Beryl l’a mentionné dans les fichiers qu’elle a laissés, sauf que je ne l’ai jamais lu. Et pour cause : il aurait disparu avec elle.

11. — Moi je te verrais bien avec une petite frange effilée pour éclairer ton visaaage. Rémi ma chériiiiie, tu serais magnifAique !

— Bastille, pourquoi tu prends l’accent brésilien ? T’es chelou des fois...

12. Oh bah bravo, vive la France. Et dire que c’est à toi que l’on confie nos vies...

OceanofPDF.com

J'

— *BONHEUR-DU-JOUR.* — *Petit meuble avec de nombreux tiroirs qui servent à renfermer des papiers ou des objets précieux...*

— On est d'accord, les gars ? Chacun a compris sa mission ?

— Mais Pruine, tu vois bien que c'est tordu, ton plan. Cobalt n'est pas là !

— On essaie quand même. Le temps qu'on perd à tergiverser nous manquera à un moment au train où avance le néant. Faut qu'on se partage le travail. Neige, va vers la prairie. Toi, Fauve, continue jusqu'au grand lac. L'Écarlate, s'il te plaît, fais-moi confiance et regarde du côté de la forêt primordiale au pied de la falaise.

— Mais...

— Oui, je sais, c'est le territoire de Cobalt. Je crois qu'il comprendra. Moi, je vais faire un tour au croisement des rivières. On se retrouve au camp dans une heure.

Les papillons dans mon ventre s'agitaient dangereusement.

Depuis notre arrivée, j'avais la sensation que l'Ideus nous rejetait. Tout semblait à côté de ses pompes. Même le bruit de mes pas dans les graviers humides sonnait faux. Au bord de l'eau normalement tumultueuse, le courant était coupé : pas de mouvement, pas de vague, rien. D'un coup, cela m'étreignit. Il n'y avait aucun chant d'oiseaux, pas un souffle de vent non plus, à croire que le monde se déréglaît. Je marchai et marchai encore le long de la berge à la recherche d'un signe de vie dans cette nature morte : sans résultat.

Abattue, je retournai auprès des autres, qui n'allaient pas mieux que moi.

— Je ne comprends pas, commença Neige, il n'y a plus de traces des petits faons et de leurs parents. Aucune empreinte sur le sol, pas de branche cassée... À croire qu'ils n'ont jamais existé.

— Ils existaient pour nous, sœurlette, crut bon d'ajouter Fauve.

— En fait, ils n'existaient que pour nous, autant dire qu'ils n'existaient pas du tout. C'est mieux, t'as raison.

— Je suis désolé, je voulais juste te remonter le moral.

— Les enfants, ça ne sert à rien de se morfondre, tempéra L'Écarlate. Tout ceci est suffisamment bizarre sans qu'on s'embrouille les uns les autres. Bon Pruine, y'a plus âme qui vive ici. Les arbres perdent leurs feuilles, l'eau ne court plus, les animaux ont disparu. Le temps s'est arrêté ou quoi ? Et Cobalt qui n'est pas là pour nous aider.

— Mais oui, c'est ça ! Peut-être que l'absence d'un membre du groupe déséquilibre l'ensemble ! On est toujours venus à cinq et aujourd'hui qu'il en manque un, ce monde est bancal. Plus que d'habitude, je veux dire. Vous ne trouvez pas ça étrange ? Bon, évidemment, ça n'explique pas pour autant la disparition des paysages et les erreurs de la matrice d'avant...

— Pruine, on peut réfléchir à tes découvertes de l'autre côté ? intervint Fauve. Neige ne se sent pas bien et moi je ne suis pas super à l'aise non plus.

— Excusez-moi tous les deux. Rentrons.

*

La nuit était déjà bien avancée. Nous raccompagnâmes bien vite Molly et Milo. Puis, Bastille et moi marchâmes d'un pas moins vif par les rues vides pour nous laisser le temps de réfléchir.

— Le Dieu des faubourgs ne t'avait pas dit que les bibli « translittaient » toujours seuls et chacun chez soi en quelque sorte ? Y'a peut-être un lien ?

— C'est ce que je me disais. Imagine qu'en fait ces types passaient tout seuls dans un monde, et sans jamais y croiser personne. Imagine encore qu'ils arrivaient dans des endroits inconnus, déjà construits. Pas par l'un d'eux, bien sûr, puisqu'ils n'étaient pas dans les mêmes bouquins...

— Par qui alors ? Dans ta théorie, d'autres seraient venus avant ?

— Forcément. Réfléchis... Qui vient toujours dans un livre façonner un monde imaginaire ? Et qui le fait toujours en premier ?

— L'écrivain évidemment ! Pourtant, nous, on a bâti notre propre monde... On n'est pas entrés par effraction chambouler la déco de quelqu'un, comment est-ce possible ?

— T'as les neurones en vacances ce soir, ma grande. Qu'est-ce qu'on lit à chaque « translittation » ?

— Un vieux dico. Et ?

— Et qui écrit les dicos, championne ? Ils n'ont jamais un seul auteur, c'est toujours un travail collectif. Un groupe de vieux savants recueille et collecte les mots choisis avant d'en rédiger les définitions.

— OK. Donc c'est le livre de personne ou plutôt celui de tout le monde. Du coup, il se prête moyennement à un imaginaire en particulier, si je te suis bien. C'est pour ça qu'on a pu faire ce qu'on voulait. Personne ne s'y est installé avant nous. En même temps, qui lit un dico avec attention comme un roman à part des cinglés dans notre genre ?

— En même temps, Bastille, qui lit tout court de nos jours ? À mon avis, on est peinards, on peut lire ce qu'on veut, on ne va pas rencontrer grand monde !

— Hé, mais Rémi, c'est pas idiot ça ! On devrait tenter d'être infidèles à notre bon vieux dictionnaire. On pourrait se lancer dans un récit d'aventures ou une grande histoire d'amour... Je ne te dis pas tout de suite de sauter dans un polar, on risquerait d'arriver en plein crime avec notre bol !

— Lol, et en pleine histoire d'amour, on arriverait quand à ton avis ?

K

On a l'esprit mal tourné ou on ne l'a pas. Sacrée Bastille !

N'empêche, j'avais bien choisi mes copains. Ils étaient curieux, drôles, naïfs parfois, courageux souvent, et confiants surtout. Oui, notre force, c'était ça : la confiance.

Difficile d'aller contre le sens du vent, mais à plusieurs, en se serrant fort les coudes, on peut faire face et avancer. À nous cinq, nous avançons malgré les interdits et le désamour des gens pour les œuvres. Nous forçons le passage avec l'idée d'aller encore plus loin, « translitter » vers d'autres pages.

Le principal souci, c'était justement que les gens ne lisaient plus. Les livres devenaient des denrées rares ; seuls quelques exemplaires échappaient au feu et parvenaient par chance sous les yeux des fous, grâce à d'autres fous.

Je repensai soudain à notre premier livre, ce dictionnaire, cadeau posthume du grand-père de Gilles. L'avait-il gardé sciemment ? En avait-il percé le secret ? Souhaitait-il que son petit-fils en hérite ? En tout cas, courageusement, il avait conservé ce trésor de papier, malgré les injonctions à s'en séparer.

Les vieilles personnes avaient connu un autre monde, un monde où l'écrit avait des pouvoirs. Chaque mot renfermait une mémoire. Alignés, ils étaient l'histoire. Si seulement j'avais pu remonter le temps et retrouver ces témoins du passé...

Mais bien sûr ! Bon, remonter le temps, je ne le pouvais pas. Mais remonter au grenier, ça, ça pouvait se faire.

À pas de loup, je traversai la ville endormie et les deux rues qui me séparaient de chez ma grand-mère maternelle. Je n'étais jamais revenue chez elle depuis sa mort l'an dernier. J'avais peur de ne pas supporter la

morsure de l'absence entre ses murs. Je portais néanmoins toujours la clé de sa maison autour du cou, comme un talisman – une façon aussi de savoir que je pourrais me ressourcer au milieu de ses petites affaires quand j'en aurais les épaules.

Rien n'avait changé ici ; j'entrais dans un mausolée. La cuisine était bien rangée. Sur la droite, par la porte ouverte de sa chambre, j'aperçus sa robe de chambre négligemment jetée sur le lit. Elle pouvait revenir : tout était comme elle l'avait laissé.

Sentant les larmes monter, je traversai bien vite la pièce. Je passai dans l'arrière-cuisine pour emprunter l'escalier de meunier qui grimpait sous le toit. Sur le palier, à droite, je retrouvai mon passé dans la chambre d'enfant de ma mère. À gauche, c'était le passé de ma mamie qui dormait.

Petite, je n'osais pas m'aventurer dans ce grenier où ma grand-mère entassait la vie finie. J'avais perdu ma maman et l'idée qu'elle repose en morceaux entre des babioles et de vieilles fringues que je ne lui connaissais pas m'effrayait. Recomposer une personne à travers des objets tristement sans valeur pour moi rendait complexes les sentiments. Ce soir, comme prévu, je suffoquais en tenant dans mes mains un collier en plastique de petites perles bleues. Elle avait toujours fabriqué des bijoux qu'elle comptait vendre un jour. Elle n'en avait pas eu le temps. Cette nuit, ce collier n'était plus qu'un lien ténu à la petite fille qui m'avait donné le jour. Sans doute la nostalgie de l'inconnue qu'elle resterait pour moi.

D'autres cartons m'attirèrent tandis que je séchais mes larmes idiotes. Les perquisitions sauvages n'avaient pas tout volé. Quelques livres oubliés illuminèrent cette nuit sombre d'émotions solitaires violentes. Je me sauvai vers ma vie et mon lit, ce trésor contre moi.

K'

Alors... *La Tristesse du cake aux olives* – sans doute un drame culinaire –, *Devenez riches en vendant votre gras* – la suite du premier probablement –, *Le Bon, la Brute et le Moldu* – un « western spaghetti au basilic », indiquait la quatrième de couverture. Tiens, tiens... *Les Contes de la princesse Palourde*. Ce titre-là m'évoquait vaguement quelque chose. Ma grand-mère l'avait offert à ma mère du temps où les librairies existaient encore. La pêche n'était pas si mauvaise finalement.

Ce dernier livre m'appelait. Les estampes qui ornaient certaines pages avaient peuplé mes rêves de petite fille. Tandis que je le feuilletais rapidement, des titres d'histoires revenaient par vagues du fond de ma mémoire : *La Danse du dragon*, *La Sorcière du lac jaune*, *Le Premier Maître de la montagne*, etc. Ils étaient portés par la voix lointaine de ma maman, qui m'en lisait des pages pour m'endormir quand la vie était douce.

La torpeur m'envahit peu à peu. Plus que les mots, des sensations parcouraient mon corps. Je pouvais presque sentir le soleil taper mon crâne, l'eau tiède baigner mes pieds et la vase glisser entre mes orteils. Des chants inconnus me parvenaient soufflés par le vent...

*

Des montagnes bleues à l'horizon. Un soleil de plomb. J'étais plantée au milieu d'une rizière ! Sur les terrasses verdoyantes environnantes, des ombres, le dos courbé, repiquaient le riz en chantant. Je barbotais dans l'eau stagnante éblouie par la lumière oblique d'une fin d'après-midi.

Perdue sous une tunique de toile grise, pantalon large roulotté aux genoux, je tournai sur moi-même, jetant au loin mon regard de touriste. Des ardoises brillaient au bout du champ voisin. Levant bien haut mes pieds afin

que mes sandales ne soient pas aspirées par la boue, j’avançai péniblement dans ma ligne de culture jusqu’à la terre ferme d’un petit chemin. Celui-ci serpentait vers les quelques maisons fragiles que j’avais aperçues.

Les trois baraques aux planches disjointes n’abritaient personne. Les familles qui vivaient là devaient être au travail dans la rizière. Je poursuivis ma route, la poussière du sol collant à mes chevilles humides. Quelques enjambées plus loin, à l’embranchement de deux sentiers de forêt, un panneau de bois gravé de caractères complexes me confirma mon voyage en classe affaires pour la Chine. Et au vu de la nature dense, des constructions sommaires et des étoffes grossières que je portais, ce n’était pas la Chine de la 5G.

Le bruit d’un ruisseau aiguilla mes pas. Sur la berge, deux jeunes hommes assis sur des pierres surveillaient leurs cannes à pêche. Je m’approchai doucement et tendis l’oreille.

— Ah Da, je m’ennuie. Quand courrons-nous à nouveau la région pour les beaux yeux de la princesse ?

— L’aventure et l’exercice me manquent aussi, petit frère. J’ai bien peur qu’on ne revoie plus la fille du roi Dragon ni les berges de la mer de l’Est avant longtemps.

Le roi Dragon, la mer de l’Est, les deux frères et la princesse, tous ces détails réveillèrent ma mémoire. Je me trouvais en plein conte traditionnel chinois, et celui de la jeune fille du roi Dragon et des deux pauvres frères Ah Da et Ah Er avait bercé mes nuits d’enfant. Sauf que dans mon vague souvenir, les deux frères tentaient de séduire la princesse dans la quête dangereuse d’une perle de lune, pas en pêchant la carpe. C’en était trop, il fallait que j’intervienne.

— Bonjour !

Le cri qui suivit dénotait que, soit la politesse les horrifiait, soit – et c’était plus vraisemblable – il ne rencontrait pas souvent des gens par ici.

— Oups, désolée ! J’aurais dû me signaler moins vivement.

— Qui... Qui es-tu ? bredouilla le plus vieux en reculant subrepticement.

— Alors, pour faire court, je suis une fille qui vient de loin. Je vous connais, car ma mère me lisait vos aventures, il y a des années. En rouvrant

vosre livre ce soir, je me suis pour ainsi dire invitée chez vous sans le vouloir.

— Invitée ? Mais co... comment ?

— Grand frère, calme-toi... Tu veux dire que t'es une lectrice ? C'est bien ça ?

— Oui, en quelque sorte. Je feuilletais le bouquin à la recherche de mes souvenirs et me voilà. Croyez bien que je suis aussi surprise que vous.

— Ça fait une éternité que personne ne s'est intéressé à notre histoire, poursuit le plus jeune. Des tonnes de questions me brûlent les lèvres et tu ne sembles pas animée de mauvaises intentions. Voudrais-tu partager notre repas ?

— Avec plaisir. Je crois que nous avons beaucoup de choses à nous apprendre mutuellement.

Dans l'humble cabane, la bonne humeur avait remplacé la tension de mon apparition surprise. Sans doute trop heureux de tromper leur ennui, les frères mettaient beaucoup d'entrain à préparer le souper. Ah Da s'occupait de lancer le feu, tandis qu'Ah Er vidait la pêche du jour. Rapidement, le fumet du poisson grillé embauma l'air. De la porte ouverte, j'apercevais les premières étoiles de cette soirée printanière idyllique.

Sitôt servis, nous mangeâmes d'un bon appétit. Le bouillon de racines et les boulettes de riz gluant fourrées aux haricots qui accompagnaient le plat étaient aussi sublimes que dans mes fantasmes de Chine impériale.

Entre deux bouchées, je tentai de répondre à toutes leurs questions. Je racontai du mieux possible mes expériences de passages antérieures, ce monde créé à cinq et ses déséquilibres énigmatiques. Parallèlement, j'expliquai le déclin de la lecture dans notre civilisation, les livres qui étaient interdits et détruits, les rares qui étaient sauvés aussi.

Eux, de leur côté, me décrivirent comment, d'année en année, ils avaient été moins sollicités. Ils se souvenaient encore des périodes où ils vivaient à toute allure, jouant les scènes sans compter et avec fougue. C'était toute leur vie depuis des siècles. Puis, cette vie s'était ralentie jusqu'à s'arrêter totalement. Les journées s'étiraient tristement dans le silence et la solitude. Plus de princesse, plus de roi, plus de villageois à sauver. Tous les

personnages campaient chez soi, bloqués au premier chapitre. Grâce à moi, ils comprenaient enfin que ce n'était pas parce que leur histoire déplaisait, mais parce qu'on ne pouvait plus la lire. C'était une maigre consolation.

Le sommeil nous gagnant, Ah Er prépara un thé léger au jasmin qu'il versa dans trois tasses en fer blanc cabossées. Ah Da en profita pour dérouler des nattes de paille de riz au sol. Je m'assis sur celle qu'il avait placée au calme du fond de la cabane.

Le dos au mur de planches, les mains autour de la tasse fumante, je regardai les deux frères ranger les vestiges de notre repas de fête. Le thé bu doucement, je m'installai plus confortablement, posant la tête sur ma veste roulée en boule. Je glissais mes mains sous mon oreiller de fortune, quand mes doigts rencontrèrent un petit relief gênant, comme un petit objet dur sous ma couche.

À tâtons dans le noir d'encre qui mangeait le décor, je décoinciai entre deux planches des billes, une à une, reliées en chapelet. Un collier de plastique ! À peine eus-je le temps d'être surprise que je sombrai dans la nuit noire, gardant pour moi des questions brûlantes.

L

Le lendemain après les cours, Molly, Milo, Bastille et moi arrivâmes en délégation à la porte de Gilles. Il ne pouvait pas nous échapper indéfiniment. Je savais qu'il était là, je l'avais aperçu quittant l'école rapidement en direction de chez lui. Je frappais et frappais encore à sa porte avec la ferme intention de la défoncer au besoin quand...

— Oui, oui, c'est bon. Laissez-moi le temps de descendre au moins !

— Désolée, je me suis peut-être un peu enflammée. J'ai cru que tu ne voudrais pas nous voir ! On peut rentrer ?

— Tu n'es pas du genre à t'imposer, ça fait plaisir. Ouais, allez-y, mais ne parlez pas trop fort, mon père est couché en haut.

Vaisselle sale qui déborde de l'évier, linge qui traîne et odeur de renfermé : bienvenue chez les vieux garçons ! Gilles suivait nos regards blasés sur le désastre sanitaire qu'était son salon.

— Ne me jugez pas, sourit-il, je ne savais pas que vous viendriez ! Je n'ai pas franchement le temps de jouer du balai en ce moment. Entre les cours et mon père qui... Enfin, laissez tomber. Vous vouliez me voir ?

— Hé p'tite tête, tu sais que si ton père a un problème, tu peux nous le dire, l'interpella gentiment Bastille.

— C'est juste qu'il n'est pas au mieux. Il garde le lit et j'essaie qu'il ne manque de rien. Pour le reste, je me débrouille.

— Plus ou moins bien à ce que je vois, le taquina Molly.

— Allez, on va t'aider maintenant qu'on est là, compléta Milo qui attrapait déjà une boîte de pizza vide.

D'un coup de baguette, nous virevoltâmes comme des fées du ménage. En dix minutes, c'était plié¹³. Assis autour de la table basse, le groupe de conspirateurs était à nouveau au complet. Nous tînmes Gilles au jus des dernières avancées.

— Et donc, vous y êtes allés sans moi, souffla-t-il un peu chafouin. Et ça a donné quoi ?

— C'était franchement bizarre, répondit Bastille. L'Ideus était déconnecté. On se serait cru dans un décor en carton. Flippant. Mais ce n'est pas ça le plus important. Le truc ouf, c'est qu'on peut « translitter » séparément.

— Même dans un autre livre, précisai-je. C'est ce qu'on a pigé, Bastille et moi, après ma visite à l'archiviste. Restait plus qu'à essayer...

— Parce qu'évidemment, tu ne pouvais pas attendre qu'on soit là au cas où il t'arrive un pépin ? intervint par surprise une Molly au comble de la fureur.

— Ça t'étonne encore de la part de Rémi la malice ? rit Milo.

— Écoutez, je ne cherchais pas spécialement à le faire. J'ai retrouvé des livres chez ma grand-mère. Pis, en feuilletant celui dont je me souvenais, en un instant, j'étais dedans.

— Genre, t'as glissé ! Bah vas-y, raconte, fais pas ta mijaurée maintenant ! Le suspense est intenable, s'esclaffa Bastille.

Après mon récit, plusieurs réactions se firent entendre.

— Alors, dans les livres les personnages sont au point mort ?

— Oui, Molly. Je pense que, comme *Les Contes de la princesse Palourde*, les livres qui ne sont plus lus ne vivent plus. Les gens des pages attendent en vain de rejouer leurs scènes.

— Dingo ! Ils bougent que quand quelqu'un suit leurs aventures... Et tu les comprenais ? Je veux dire, ils parlaient ta langue ?

— Milo, j'ai toujours pas de prof particulier de mandarin, un vrai scandale ! En fait, vu que j'ai la version française du bouquin, la question de la traduction ne s'est pas posée.

— C'est marrant de savoir qu'il y a autant d'univers que de livres, considéra Bastille. Ça change la donne, vous ne croyez pas ?

— Surtout si ceux qui nous empêchent de lire le savent..., conclut le sarcastique Gilles.

Je gardai pour moi la trouvaille d'un collier me rappelant quelqu'un que je ne connaissais pas autant que je l'aurais souhaité. C'était peut-être juste une coïncidence qui ne valait pas plus qu'une larme de petite fille.

13. Note pour moi-même : penser à déclarer le travail dissimulé de mineurs dès que possible.

OceanofPDF.com

M

Les rafles de livres semblaient s'accélérer. Autant plus personne n'osait lire en public, autant chacun faisait encore ce qu'il voulait chez lui jusqu'à maintenant. Seulement, depuis peu, les caméras fleurissaient aux quatre coins de la ville et des commentaires déplaisants animaient les réseaux sociaux. Des escadrons d'hommes en uniforme quadrillaient les rues et défonçaient certaines portes. De là à penser à des dénonciations...

Bien sûr, les librairies étaient fermées depuis longtemps et acheter des bouquins relevait de l'illégalité. Mais cet empressement à faire disparaître le papier frisait le ridicule.

Les journaux n'étaient plus distribués, on ne vous notait plus le rendez-vous que vous preniez sur une petite carte chez le médecin ou le coiffeur, on ne remplissait plus de fiche de renseignements nulle part. Certaines choses manquaient moins que d'autres certes, mais toutes avaient une utilité. Au lieu de cela, les commerces, les entreprises, les administrations prenaient le train du numérique à marche forcée. Les dossiers se perdaient, les infos manquaient, les hackers fleurissaient. Résultat : un bordel monstre !

Ce vendredi après-midi, je n'avais pas cours. Vissée au canapé, j'avalais les infos des chaînes d'actu en boucle. La capitale inaugurait sa nouvelle école militaire nommée « Guerre propre » (guerre avec deux « r » bien sûr !), le ministre des Métadonnées se félicitait de ses bons chiffres et le directeur de la Banque du Temps disponible annonçait, sourire aux lèvres, qu'il ne restait plus que 20 % du stock national de livres à brûler. C'en était trop. Je me levai en mode automatique et sortis.

J'errais au hasard des rues, ces sombres idées plein la tête, quand une silhouette marronnasse qui ne m'était pas inconnue traversa le carrefour à petits pas pressés. Le Dieu low cost qui trottinait devant moi avait une tête

d'ampoule. Si personne autour ne faisait attention à lui, pour moi, il brillait comme un sapin de Noël.

N'ayant rien de mieux à faire, je le suivis... jusqu'au musée, dont il prit l'entrée des artistes à l'arrière en vieil habitué. J'attendis quelques instants avant d'entrer à mon tour.

— Sven, ça ne peut pas durer comme ça. Votre « travail^{[14](#)} » inutile devient gênant.

— Grand Dieu^{[15](#)}, non ! Ne me dites pas qu'ils vous ont convaincu aussi ! De ma cachette en haut de l'escalier en fer, sans voir les protagonistes, je pouvais sentir l'animosité entre eux. Je pensais pourtant qu'ils faisaient partie de la même équipe...

— Les livres vivent leurs dernières heures et vos gesticulations pour en sauver une poignée énervent en haut lieu. Vous ne comprenez pas que tout est bientôt fini ?

— Vous n'avez pas toujours joué ce jeu, Dieudo. Vous êtes navrant. Beryl avait plus de cran que vous !

— Ne m'appellez JAMAIS comme ça ! Quant à Beryl, Dieu seul sait où l'a menée ce superbe courage que vous lui attribuez généreusement.

— C'est vrai alors, vous savez où elle est ?

— Mais, mais non, voyons. C'est une expression ! Mon Di... Rhaaa que vous êtes bête, c'est affligeant !

— Et vous, vous n'êtes pas très malin pour un archiviste. Je ne suis pas seul...

— Ah, votre groupe de bibliophiles, c'est ça ? Depuis combien de temps n'avez-vous pas de nouvelles, mmh ?

— L'omniscience divine vous a quitté depuis belle lurette, mon bon ami. Les bibli sont plus discrets actuellement, c'est un fait. Et ils ont leurs raisons. Mais je ne parlais pas d'eux. Rémi ? Tu peux descendre si tu veux.

Wooo, je ne m'y attendais pas à celle-là ! Saisie, je mis quelques microsecondes à réagir. Je sortis de mon coin sombre et descendis les marches qui me séparaient de l'action principale.

— J'ai entendu la porte se fermer doucement une deuxième fois malgré tes précautions. Et puis, surtout, je t'ai vue dans le miroir sorcière juste

derrière monsieur !

— Bonjour Rémi. Je ne m’attendais pas à vous revoir si vite.

— Et moi, monsieur, je ne pensais pas que vous sachiez élever la voix ainsi. Je suis choquée.

— Dieudo a beau se la jouer pauvre pépère couleur de mur, j’ai tout de suite vu clair en lui. Ce n’est pas une limace inoffensive comme il voudrait qu’on le croie, non. Pas vrai, l’ami ?

— Sven, vous délirez enfin. Je viens simplement vous prévenir de faire attention à vous.

— Malgré votre sourire affable, ça sonne comme une menace, monsieur. Sven n’a peut-être pas tort de se méfier de vous.

— Rémi, chère enfant, ne vous mêlez pas de cette discussion entre hommes, je vous prie.

— Si, si, Rémi, n’hésitez pas à intervenir au contraire. C’est grâce à vous que j’ai démasqué cette crapule. Cela faisait quelque temps que j’avais des doutes, depuis la disparition de Beryl exactement. Il n’a pas eu la décence d’attendre qu’on soit sûr qu’elle ne reviendrait pas à son poste et s’est proposé tout de suite en tant que remplaçant providentiel.

Ce pauvre Sven tremblait d’indignation... ou d’abus de café, difficile à dire. Puis, un ton plus bas, il avoua :

— Le collègue de bibli réduit à peau de chagrin n’a pas opposé beaucoup de résistance à son élection, il est vrai. Tout ceci s’est goupillé à merveille en dehors de toute procédure traditionnelle. Vous saviez qu’elle ne reviendrait pas parce que vous avez tout organisé, j’en mettrais ma main au feu.

— Brûlez-vous la main si ça vous plaît, pour ce que vous en faites. Vous n’avez aucune preuve de ce que vous avancez.

— Pas de preuve ? Qu’avez-vous dit à Rémi déjà ? Ah oui, vous n’avez jamais lu le carnet, car il a disparu avec Beryl.

— Oui, c’est exact, à croire que vous étiez là avec nous, Sven, m’entendis-je rétorquer. Il y avait des micros ?

— Pas de micros, mais un chat malin en planque sous la fenêtre qui donne dans le salon. Son ouïe fine est aussi précieuse que sa parole d’argent. Je

confierais ma vie, et celle de mes amis dans le cas présent, sans hésitation à Myahoo, déclara le bibli en clignant de l'œil dans ma direction.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve, Einstein ?

— Je connaissais Beryl mieux que vous ne le pensez. Arrêtez cette comédie.

— Foutaise ! Vous ne l'avez jamais vue, elle me l'a dit elle-même.

— Elle non, son chat oui. Baron, son plus fidèle matou, me rendait souvent visite avant que... Bref, je sais grâce à lui qu'elle vous a montré le carnet. Pourquoi mentez-vous alors, Dieudo ?

14. Les guillemets se matérialisent, prononcés avec une bouche pincée.

15. La majuscule est confirmée par le ton narquois de son utilisateur.

OceanofPDF.com

N

On croit souvent à tort que les chats sont des êtres fourbes, mus uniquement par leur estomac ou leur confort. Ces tigres domestiques ont des manières nobles, la démarche souple hautaine, un regard dur pour qui les côtoie rapidement. Pour qui les aime vraiment, ils ont gardé de leur instinct félin un cœur de roi. Où se pose leur patte de velours est un territoire acquis sans violence ; où se pose leur amour est un refuge qu'ils retrouveront toujours.

Beryl avait construit un indéfectible lien avec ses tendres félins. Sven me confia que la disparition de l'ancienne archiviste correspondait à celle de Baron. Quelque chose me chiffonnait dans cette histoire. Pourquoi ce chat ne se manifestait-il plus non plus ? Et tous les autres, où étaient-ils ?

— Sven, vous m'avez bien raconté que les chats du service com' de Beryl fonctionnaient en réseau ? Connaissez-vous certaines des dames aux chats ?

— Eh bien, malgré la mise au rencart de pas mal d'entre elles à cause d'une bande passante qui n'était plus de première jeunesse, il reste quelques vaillants points relais. Nous ne sommes pas tous des vendus comme ce cher Dieudo^{[16](#)} !

Il ne me fallut pas longtemps pour convaincre Sven de me donner l'adresse d'une de ses grands-mères connectées, et de Beryl par la même occasion.

Je laissais au musée Dieu et son Ponce Pilate d'opérette et je fonçai chercher mes apôtres. Premier arrêt : Bastille.

Par chance, Gilles et elle discutaient tranquillement sur le perron de celle-ci. Ils m'emboîtèrent le pas sans tout comprendre de ce que je braillais en passant devant eux : « Dames aux chats... disparus... maintenaaaant ! » Cela leur suffit apparemment. Molly et Milo montèrent en marche tout aussi facilement quelques rues plus loin.

Dans le quartier des halles, la voie sans issue cachait des maisonnettes toutes mignonnes collées les unes aux autres. Au numéro 32, le rideau métallique défoncé du garage ne fermerait plus jamais et une jardinière d'hortensias mourait de soif. Je pris peur et sonnai fébrilement à l'interphone. Un déclic et la porte s'ouvrit. Nous entrâmes tous les cinq en grappe serrée pas rassurée.

— Il y a quelqu'un ?

— Oui da ! Continuez jusqu'à la cuisine, les jeunots, je prépare du thé.

À notre entrée dans la pièce ensoleillée, une dame énergique emballée de laine turquoise de la tête aux pieds et juchée sur une chaise branlante s'affairait à sortir une boîte en étain.

— Si c'est pour le thé, madame, ne vous donnez pas cette peine. Je vous assure qu'on s'en passera.

— Vous peut-être, jeune fille, mais pas mon chat. À dix-sept heures, c'est notre petite habitude. Aidez-moi plutôt à verser l'eau dans les tasses.

Puis s'adressant à Gilles :

— Mon grand, portez donc ce plateau, vous serez gentil.

Nous suivîmes la grand-mère jusqu'au salon, où un beau chat noir, confortablement assis dans un fauteuil club, toisait les surprises à deux jambes qui envahissaient son espace.

— Spoiler, nous avons de la visite.

Celui-ci posa son journal et saisit la tasse que sa maîtresse lui tendait.

— Avec beaucoup de lait, comme tu l'aimes.

— Il parle votre chat, madame ? demanda Milo.

— Oh, si vous saviez, c'est un moulin à paroles, ne regardez jamais un film avec lui ! Il doit faire son timide, glissa malicieusement la mamie turquoise les yeux rieurs.

— *Oh God*. Dje ne souis pas timide, dje souis anglais. Le *tea time* est sacwé¹⁷.

Affectueusement, la petite grand-mère gratta l'oreille de son chat qui ronronna par réflexe. Il se repris bien vite en fixant de ses pupilles fines les naissances de sourires sur nos faces de lune.

— Bon, jeunes gens, présentez-vous et dites-moi tout. Que nous vaut le bonheur de votre venue ?

— Eh bien, madame...

— Appelez-moi Lisette, voyons.

— Lisette, c'est une longue histoire...

Et je racontai encore une fois sans m'arrêter : les translitteurs... l'Ideus... Beryl... Dames aux chats... Sven et Dieudonné...

— ... C'est pour ça qu'en arrivant, j'ai eu la trouille qu'il vous soit arrivé quelque chose avec la porte du garage abîmée et les fleurs qui manquaient d'eau.

— Cette porte de garage a souvent le malheur de se mettre en travers de ma route quand je sors ma voiture, voilà tout. Quant aux fleurs, elles m'ennuient au plus haut point. Je ne fais pas une grand-mère très convenable, j'en ai peur.

— Pour résumer, Rémi, Lisette est une dame aux chats du réseau de Beryl, l'ancienne archiviste. Sauf que Beryl a disparu et ses chats avec. J'ai bon ?

— Exact, Bastille. Maintenant, avec les menaces du nouvel archiviste et les doutes de Sven...

— Vous aviez besoin de rencontrer l'ancienne garde, si j'ose dire.

— C'est un peu ça, Lisette.

— Comment était Beryl ? s'enquit Molly.

— Oh, mes enfants. C'était une amie adorable et d'une drôlerie infinie. Elle était vraiment surprenante. C'est elle qui a eu l'idée d'utiliser les chats, vous le saviez ? Y'a pas à dire, ça cogitait dur sous ce chignon sévère ! Pourtant, entre ses chats et ses livres chéris, il lui restait toujours du temps pour ses amies. Elle me manque beaucoup. Ce n'est plus pareil sans elle.

— Le réseau fonctionne encore, non ? J'ai eu l'honneur de converser avec le comte Myahoo.

— Myahoo n'est pas plus comte que moua ! miaula Spoiler. Mais c'est un *good soldier*^{[18](#)}.

— Mon chat se prend pour la réincarnation du général John Forbes. La guerre de Sept Ans est une véritable passion pour lui. Notez bien qu'on ne recrute pas des chats sans esprit. Même si c'est celui d'un autre !

Reposant sa tasse après un coup d'œil espiègle à son matou, elle poursuivit :

— Le réseau, disiez-vous ? Eh bien, il vivote encore. La disparition de Beryl nous a toutes beaucoup bouleversées et certaines, je ne les blâme pas, ont préféré mettre un terme à leur activité d'antennes-relais.

— Et vous-même, continuez-vous votre mission ? interrogea Gilles.

— Pour ce qu'elle vaut, oui. Je reste un point actif du service de communication, bien qu'à part pour servir Sven et quelques autres bibli esseulés, cette mission soit aujourd'hui assez limitée. Au grand dam de Spoiler d'ailleurs. Le pauvre déteste ce manque d'action. Que voulez-vous, le monde a bien changé en peu de temps. Les rues ne sont plus sûres pour les gens curieux et la majorité préfère désert.

— Et Beryl dans tout ça, Lisette ? Nous aimerions visiter son appartement. Avez-vous une idée de ce qui lui est arrivé ?

— Beryl, ma petite Rémi, était une femme adorable et une sacrée forte tête. Archiviste était le rôle de sa vie. Elle se consacrait entièrement à la bonne conservation des livres. Quand il a fallu non seulement les conserver, mais plus encore les protéger, les sauver de la bêtise, elle s'est jetée dans la bataille à corps perdu.

[16.](#) — Sven, tu déchires. Je viens de comprendre que plus on raccourcit un nom avec le ton dédaigneux adéquat, et plus le personnage rapetisse, s'enfonce dans le sol à coup de syllabes. Chapeau l'artiste !

— Plaisir d'offrir, chère amie.

[17.](#) Il nous tint à peu près ce langage : « Chapristi, laissez-moi boire mon thé pépouze les bouffons ! »

[18.](#) Je suis peut-être une buse en chinois, mais ça je sais : bon soldat.

OceanofPDF.com

O

Quittant Lisette et le confort de son salon, nous nous retrouvâmes sur le trottoir. Nous n'étions pas plus avancés qu'en arrivant, à part dans le temps. En effet, le ciel rose de l'automne confirma que la nuit s'approchait.

J'avais l'intention de visiter le petit nid laissé vacant par Beryl, mais cela pouvait peut-être attendre le lever du jour. Nous nous apprêtions à rentrer chez nous, quand... « Toc-toc. Toc-toc. »... un faible bruit nous interpella.

— Rémi, ça vient de la fenêtre ! m'indiqua Gilles.

— Regarde, le chat de Lisette nous fait signe, remarqua Molly. Il semble vouloir qu'on fasse le tour.

Dans le jardin derrière la maisonnette, Spoiler sortit par la chatière.

— *Young people*, que comptez-vous faire à présent ?

— Bah, manger et dormir, m'sieur, répondit Milo.

— On dit *Sir, little boy*, le reprit-il avant de nous regarder un par un intensément. Les chats vivent la nuit.

Il sauta ensuite prestement de la clôture au toit de la remise voisine en sifflant *God Save the Queen*. Dans le lointain, un long miaulement plaintif résonna.

— T'as capté quelque chose, Rémi ? lança Bastille.

— Pas vraiment. Je crois juste que mon lit attendra !

— Alors le nôtre aussi. En route !

Aux dernières lueurs du jour, mes copains et moi faisons le pied de grue à la porte de l'immeuble où avait vécu Beryl. Sans matériel d'escalade et encore moins d'aptitudes de grimpeurs à mains nues, la virée risquait de s'achever là.

— Bonsoirrr Rrrémi.

— Myahoo ? ! Vous tombez bien !

— Il n’y a pas de hasarrd. Spoilerrr m’a prrrévenu que vous aurriez sans doute besoin d’aide. Ainsi, voilà la bande au complet. Mes hommages, jeunes gens.

Sans attendre de réponse, le chat de Sven disparut à l’angle de l’immeuble. Moins d’une minute après, la porte du hall émit une petite sonnerie caractéristique. Myahoo nous accueillit, la patte sur le bouton de l’interphone.

— Une lucarrne rrrestait toujourrrs ouverrrte pourrr les urrrrgences.

— Merci, sans vous c’était cuit. Pouvez-vous nous indiquer l’appartement de Beryl s’il vous plaît ?

— Deuxième et derrrnier étage, porrrte drrroite. Une clé est cachée dans la boule de la rrrampe d’escalier. Ma mission s’arrête ici, les amis. Bonne chance à vous.

De nouveau seuls, nous montâmes au second. Gilles agrippa le départ de la rampe, qui se dévissa aisément. Nous demandant de rester derrière lui, il glissa la clé dans la serrure, la tourna doucement et ouvrit sans bruit. Nous nous suivîmes à la queue leu leu à l’intérieur de la petite entrée sombre. Une forte odeur de papier et de poussière nous prit à la gorge. Nous étions au bon endroit.

La lumière des réverbères filtrant à travers les fenêtres nous laissait deviner l’agencement et le mobilier du logement. Gilles s’engagea tout droit vers ce qui semblait être la pièce de vie, délaissant la cuisine et le bureau de part et d’autre du petit couloir. Il s’arrêta au seuil. Par-dessus son épaule, nous découvrîmes un salon sens dessus dessous. Les coussins étaient éventrés, les rideaux arrachés, les tiroirs renversés et les étagères de la bibliothèque vidées.

— Pour une archiviste, elle n’est pas super ordonnée, dis donc ! murmura Bastille.

— Ça confirme que sa disparition est louche, grommela Gilles en faisant le tour de la pièce. Je n’aime pas ça.

— C’est peut-être le nouvel archiviste quand il est venu prendre les dossiers de son prédécesseur ? chuchota Molly.

— Si c'est le cas, cet homme a une drôle de conception de son travail, répondis-je.

— Peut-être que les policiers sont entrés réquisitionner les livres ? tenta Milo.

— Je ne sais pas ce qu'il s'est passé ici, mais je n'ai pas envie de m'attarder. Cherchons vite si nous pouvons trouver quelque chose qui expliquerait sa disparition.

Dans la pénombre, nous nous activâmes chacun de notre côté. Nous retournâmes les tapis, secouâmes les coussins, scrutâmes les lattes du parquet, glissâmes les mains au dos des meubles et dans les garnitures des fauteuils, sans succès. Si Beryl avait conservé des bouquins ou des notes ici, plus rien ne subsistait après le passage des visiteurs indéclicats.

En sueur et recouverts de poussière, nous nous accordâmes une pause en nous asseyant où nous le pûmes. Le front plissé et les yeux qui roulaient dans tous les sens, Bastille paraissait perplexe.

— Cette dame n'a pas une grande bibliothèque ni beaucoup de rangement. Ça ne vous semble pas bizarre ? Rémi, tu te souviens du nombre de rayonnages croulants sous les ouvrages, des classeurs et des boîtes en tout genre chez Sven ? Une archiviste doit bien archiver quelque part !

— Sa bibliothèque Ikea m'a l'air misérable pour le job, Bast, t'as pas tort, dit Gilles en se levant. Regardez par terre, au plafond ou au mur si vous ne voyez pas des traces, un trou, etc.

Remplaçant *Les Experts* au pied levé, nous furetâmes partout, nez au sol, joue collée au papier peint.

— Les gars, v'nez voir !

Milo s'agitait en pointant le bas d'un mur du doigt.

— Des marques en arc de cercle discrètes sur le parquet, bien joué ! s'enthousiasma Gilles en plaquant ses mains contre la paroi.

Suspendus à ses gestes, nous le vîmes pianoter le long du mur avec dextérité. « Clic. » La cloison céda à ses charmes.

— Depuis le temps que je rêve de faire ça ! Sésame ouvre-toi !

Beryl cachait bien son jeu et ses trésors. Lorsque la porte se referma derrière nous, Molly alluma l'unique ampoule au plafond. Sa lumière crue révéla une enfilade d'étagères métalliques courant le long des quatre murs aveugles en béton. Elles regorgeaient de manuels, d'encyclopédies, de romans et de livres de poche proprement classés par taille et par genre. Au milieu de ce bunker, un petit bureau tout aussi bien rangé attendait qu'on s'intéresse à lui.

Un tiroir déjà ouvert devant elle, Bastille s'écria :

— Elle a une fiche par œuvre archivée, je suis impressionnée ! Date d'entrée, résumé, ancien proprio, nombre d'exemplaires en circulation : tout est consigné.

— Dans cette boîte-ci, ce sont les fiches des livres aujourd'hui totalement disparus, complétai-je, dépitée. Lisette avait raison, ce boulot, c'était sa vie.

— Ne fais pas cette tête, Rémi, dit Gilles en me souriant. Visiblement, les gars qui ont retourné son appart n'ont pas déniché sa planque, c'est une chance pour nous et on ferait mieux d'en profiter.

À nouveau, chacun de notre côté, nous inspectâmes les rayonnages et les cartons, feuilletâmes des livres par centaines, consultâmes les classeurs, qui contenaient une vie de données patiemment collectées, à la recherche de la moindre note, du moindre indice déterminant.

— En deux heures, on est peut-être devenus les rois de la fouille, mais pas de la trouvaille, les amis, soupira Bastille. Chou blanc de mon côté.

— Du mien aussi, j'en ai peur, ajouta Molly. Rien ne sort de l'ordinaire. Et toi, Milo ?

— Rien non plus ici. Par contre, je garderais bien ce bouquin avec des cowboys dessus. Je peux ?

— Moi j'embarque bien celui-ci à la couverture tout abîmée. On dira que ce sont des souvenirs. Tu sais, Milo, ça ne dérangera pas Beryl où qu'elle soit.

— Où qu'elle soit, Rémi ? Tu crois qu'elle est encore en vie ? s'étonna Gilles.

— Pour l'instant, c'est ce que je préfère me dire. L'absence de preuve n'est pas une preuve d'absence, comme dirait l'autre.

OceanofPDF.com

O'

La lune pâle étirait les cinq ombres échappées de l'immeuble, qui glissaient maintenant sur le bitume dans des directions opposées. D'autres ombres furent avalées à leur place par la porte, qui n'eut pas le temps de se fermer.

Je posai le livre rapporté de chez Beryl sur ma table de nuit. *Hijo de Tamaris*, drôle de titre. Elle avait dû beaucoup le lire vu son état. À côté de lui, mon réveil indiquait bientôt minuit. Les paupières lourdes, je m'allongeai tout habillée. Je plongeai instantanément dans un sommeil sans rêves, d'un noir très profond. Mon corps semblait être happé vers le sol. J'étais incapable de bouger. Un son très faible me parvint alors à travers la purée de pois qui emplissait ma tête. « Tic. Tic-tic. » Il fut suivi d'un « Poc » léger juste à côté de moi, puis d'un à peine plus fort et d'un second encore comme si quelque chose se posait sur le parquet.

Des murmures ? Oui des murmures que je ne compris pas. Un frottement de tissu tout près... Je me sentis glisser doucement. Était-ce dans mon sommeil ? Mon corps se fit plus souple, mon lit devint nuage. Je ne dormais plus, je somnais, évanouie.

Une lumière douce d'un blanc laiteux baignait mes paupières. Enveloppée d'une bulle moelleuse, je pris à nouveau conscience de mon corps, le poids de la fatigue en moins.

Je sentis un parfum de fleur subtil. Puis un souffle effleura mon visage. Le contact se fit plus insistant. Un fin duvet caressa ma joue. Ça chatouillait agréablement. J'ouvris enfin les yeux sur un délicat ciel rose... et une tête toute ronde, blanche et poilue.

— LA FILLE SE RÉVEILLE !!! LA FILLE SE RÉVEILLE !!!

Étonnement : je ne dormais plus ! Et j'avais perdu l'usage de mon oreille droite.

— Neko, calme-toi, va chercher Dame Kiken... Et arrête de tapoter la joue de la demoiselle s'il te plaît.

Un courant d'air et le silence. J'essayai de me redresser. À contre-jour, je devinais une gracieuse silhouette surmontée d'un haut-de-forme.

— Désolé, mon ami voit rarement des humains. Voulez-vous du thé ?

Pourquoi toujours du thé ? Ceci dit, celui-ci sentait divinement bon. La silhouette devint moins floue. Une patte élégante d'un gris sombre me tendit une tasse. Deux yeux verts perçants m'observèrent la boire avec avidité.

— Merci, ça fait du bien. J'avais la gorge sèche.

En regardant autour de moi, je m'étonnai.

— Où sommes-nous ? Et surtout qui êtes-vous ?

— Je me présente, Danshaku, ou Baron dans votre langue. Vous êtes chez moi. Disons que vous avez accepté mon invitation nocturne...

— Je vous signale que je dormais, je parlerais plutôt d'un enlèvement.

— Qui ne dit mot consent, miademoiselle. Miademoiselle ?

— Je m'appelle Pru... Pru... Pru... ne...

— Prune ? Comme c'est charmant. Je vous nommerai donc Umé. Bien. Que fait Neko ? Ah, le voici avec Kiken San.

Une dame très digne, vêtue d'un cardigan et d'une jupe droite bleue, fit son entrée dans la chambre en compagnie d'un gros chat blanc un peu pataud.

— Comment allez-vous, mon enfant ? dit-elle en s'asseyant près de moi et me prenant la main.

— Un peu perdue, mais je vais bien, merci. Pouvez-vous m'expliquer ce que je fais ici, madame ?

— Mon chat vous a « invitée » à ma demande, j'en ai peur. J'ai cru comprendre que vous aviez trouvé mon cabinet secret...

— Vous êtes B... B... Bon sang, ma bouche me joue des tours. Vous êtes l'archiviste !

— Ici, on me nomme Kiken. Ça signifie Péril. Je trouve que ça ne me va pas si mal !

— Miademoiselle Umé, miadame Kiken, il semble que vous ayez des choses à vous dire. Aussi, je vais vous laisser seules.

Le beau chat gris au chapeau sortit, suivi du gros chat blanc.

— Il vous a nommée Umé. Prune, c'est votre nom ?

— Pas tout à fait, mais ça fera l'affaire, Péril, répondis-je en souriant.

— Le japonais est une langue particulière.

— Le japo... Hein ? Je crois que vous me devez des explications !

— Ma p'tite fille, vous m'en devez autant. Il semble que mon livre de chevet soit devenu le vôtre par le plus grand des hasards.

Elle sourit.

— Vous voici dedans, reprit-elle. C'est drôle. J'avais tout prévu... La pièce secrète, une allure de mauvaise occasion et un titre peu attrayant. Parmi toutes les possibilités, c'est pourtant ce petit bouquin que vous avez pris, soupira-t-elle. J'avais tout prévu, sauf la curiosité d'une jeune fille ! Quoi qu'il en soit, cette nuit comme toutes les nuits, les chats sont sortis et ils ont eu la surprise de se retrouver chez vous ! J'ai alors pensé que je devais vous rencontrer.

— Pourquoi ?

— Pourquoi vous rencontrer ? Mais ma chérie, vous avez pris un livre, pas n'importe lequel soit dit en passant, et vous ne l'avez pas détruit. Mieux, vous l'avez gardé près de vous. Il est évident que nous sommes faites pour nous entendre.

— Excusez-moi, je suis peut-être lente...

— Vous vous demandez pourquoi toutes ces précautions ? Bien. On ne passe pas toute sa vie à classer des infos sans sentir le vent tourner tout de même. D'ailleurs, comment cela se passe-t-il chez nous ?

— Aussi mal qu'on peut le craindre. Les livres vivent leurs dernières heures et votre successeur ne fait rien pour lutter contre. Pire, je l'ai surpris en train de menacer un ami pour qu'il cesse de sauver ce qui peut encore l'être. Pourquoi avez-vous renoncé à votre travail ?

— Je vois que vous savez déjà beaucoup de choses sur le désastre annoncé et ma mission. Mais retenez une chose encore : je n'ai pas renoncé.

— ...

— On m'y a forcée.

De petits coups frappés à la porte l’interrompirent. Elle alla ouvrir.

— Miadame, pardonnez-moi de vous déranger. Danshaku vous invite à le rejoindre avec miademoiselle.

— Neko, nous te suivons. Venez Umé, il est temps que je vous présente ma famille.

En quittant la douillette chambre rose pastel où je m’étais réveillée, je découvris d’abord un vaste couloir d’un blanc immaculé largement éclairé par de grandes baies vitrées donnant sur un jardin merveilleux. Par-delà le verre, une grande étendue d’eau calme reflétait une nature verdoyante parsemée de quelques éclats de feuillage rouge : je me serais perdue avec plaisir entre ses arbres centenaires.

Suivant toujours Neko et « miadame », j’entrai dans une sorte de petit salon décoré comme une grosse boîte de bonbons. Au milieu des coussins rembourrés et des fauteuils de velours terminés par des pompons colorés, des chats jouaient aux cartes, quand d’autres discutaient simplement entre eux confortablement installés. Kiken adressa un sourire à chacun et un ronronnement général d’approbation résonna.

La pièce suivante était immense. Les murs étaient entièrement recouverts de tentures de fil d’or et d’argent étrangement trouées çà et là. Un sol de marbre couvert de tapis moelleux conduisait à une structure enlacée qui meublait tout le fond de la pièce.

— Mia très chère Kiken San, chère Umé.

Sous son haut-de-forme caractéristique, Danshaku nous attendait assis sur un arbre à chat gigantesque. Autour de lui, d’autres matous se réchauffaient allongés pile sous les rayons d’un généreux soleil.

— Cet endroit est magnifique, il ressemble à l’idée que je me fais du paradis. Du paradis des chats.

— Umé, vous avez tout compris, c’est exactement ce que Kiken San a su créer pour nous. Des couleurs chatoyantes, de belles matières à griffer, de quoi s’allonger, jouer, pêcher, grimper, on ne pouvait pas imaginer mieux. Miadame a pensé à tout.

— Quel est cet endroit ? Ou devrais-je dire quel est ce livre ?

— Il est ma « sortie de secours » ou « *door* ressuscitée », me répondit-elle avec un clin d'œil.

— Une anagramme !

— Oui, c'est tellement bête qu'on n'y pense pas. *Hijo de Tamaris* signifie « De Tashirojima ».

— L'île aux chats, traduit Danshaku pour moi.

Nous avons finalement pris place dans le magnifique jardin. Je buvais autant les paroles de Kiken que le verre de lait frais qu'on m'avait gentiment servi. Ainsi, malgré un travail de recherche acharné, l'archiviste qu'elle était n'avait pu contenir l'hémorragie d'œuvres massacrées, brûlées, perdues. L'oubli les guettait toutes. Elle avait alors eu l'idée de cacher ses archives pour qu'au moins un petit nombre d'entre elles survivent. Jusqu'à ce qu'elle pense à se planquer elle-même pour sauver cette mémoire... Et quoi de mieux que de se dissimuler dans un livre secret ?

— Alors vous avez écrit votre livre.

— Ça ne pouvait pas être autrement. Je voulais qu'il me ressemble totalement et que mes chats y soient bien avec moi. Regardez-les, c'est merveilleux. J'y ai mis tout mon cœur, mes préférences, mes références : le goût du voyage, un endroit qui vénère mes amis, le repos de l'esprit. En plus, il faut être un minimum curieux pour le trouver. C'est dire si nous sommes à l'abri de nos ennemis.

O''

Plus rien ne serait pareil. La lecture m'apportait une richesse que bon nombre de gens ne soupçonnaient même pas. L'art en général pouvait nous remplir de trésors d'émotions. Un disque, une peinture, un film : qu'ils tournent, s'exposent ou se projettent, ces morceaux vibrants d'imaginaire, ces éclats précieux et intimes, brillaient aux sens de tous. Nous pouvions les voir, les toucher, les entendre, les savourer.

Au-delà des mots, des jeux d'esprit, les créations littéraires demandaient un effort plus grand. On pouvait les regarder sans voir, sans percevoir. Ces créations ne prenaient vie qu'en nous, quand nous goûtions les mots.

Les faire rouler dans sa bouche, les poser sur sa langue, les avaler, les faire résonner dans sa tête... Nous étions les médias par lesquels un récit s'exprimait. Un livre fermé n'avait aucun pouvoir, car il ne disposait d'aucun support sur lequel se réfléchir. Seul, il n'était pas dangereux. En revanche, la rencontre d'un texte et d'un lecteur qui entraînait en résonance était une vraie bombe, une arme. Les mots y puisaient la vie, ils s'incarnaient. C'est pour cela qu'ils devaient disparaître en premier.

J'en étais là de mes réflexions dignes d'un samedi matin vaseux après une nuit vraiment à l'est, quand la sonnette retentit. Je descendis l'escalier et ouvris en grand sur quatre visages de ravis de la crèche. Je fis entrer mes amis et les invitai à monter dans ma chambre. Molly s'assit à mes côtés sur le lit, Bastille étala ses grandes jambes par terre, Milo prit une chaise et Gilles s'appuya au bureau. Ils se regardaient en souriant bêtement, c'était presque gênant.

— Vous, vous sentez le coup fourré à plein nez !

— Tu vas halluciner, jubilait Milo. Tu sais, le livre de cowboys que j'ai ramené...

— Oh non, ne me dis pas que tu l'as ouvert !

— En fait, ON l’a ouvert et ON¹⁹ a « translitté », ne put s’empêcher de couper Bastille.

— Quoi ? Mais quand ? Et pourquoi sans moi ?

— Quand ? Mais hier ! Là, c’est à toi de t’en vouloir, Rémi, enchaîna Gilles. On est passés te chercher, tu t’étais barrée on ne sait où encore.

— Hier ? Vous êtes sérieux ? On était ensemble chez Lisette et Beryl...

— Non, ça, c’était il y a deux jours, intervint Molly en me fixant étrangement.

Bref. Après cet interlude de réglage d’horloge interne, où je me rendis compte que je m’étais « absentée » vingt-quatre heures, ils me firent un résumé amusé de leur visite au Far West.

Ils étaient tombés dans un bled figé dans le temps que l’unique rue séparait en deux. Le saloon et la banque faisaient face au bureau du shérif et à l’entrepôt du fossoyeur. Entre les deux rives s’étendait une rivière de sable que les quelques habitants désœuvrés traversaient rarement, préférant rester du côté où l’on s’ennuie moins. C’est là aussi que nos quatre touristes du grand ouest de papier avaient posé leurs santiags.

Moteur. Action.

*

Il faisait très chaud, le soleil était perché au plus haut comme un pendu de grand chemin. L’air soulevait des vagues dorées au-dessus du sol. Foulard sur le nez pour ne pas avaler de poussière brûlante, Colt²⁰ entra dans le saloon d’une pichenette faussement détendue.

À une table, au milieu des joueurs de poker et des fermiers se rinçant le gosier, il repéra sans mal une belle jeune fille et un gros garçon ahuri. Elle s’éventait en regardant discrètement autour d’elle. Lui baissait les yeux vers sa chemise de flanelle sans comprendre : une étoile brillait à sa poche de poitrine. Non loin derrière ce couple dépareillé, une fille élancée drapée d’un long cache-poussière en cuir était accoudée au bar, mâchant

nonchalamment une tige de graminée. Elle fixa le nouveau venu en souriant. Tous deux rejoignirent les deux autres déjà assis.

— Sur l'étoile, y'a marqué shérif Fawn. C'est moi ? Je suis shérif ? demanda le petit gars étonné.

— T'en fais pas, bonhomme, tu ne devrais pas avoir trop de boulot vu l'ambiance du troquet, lui répondit la grande fille en s'asseyant.

La sœur du garçon sortit un bout de tissu en dentelle de son sac pour se tamponner le visage. Suspendant son geste, elle pâlit, puis souffla à voix basse :

— Regardez ce mouchoir, il est brodé au nom de Snow !

— Bien, bien. Shérif Fawn, miss Snow... Et miss Scarlet, j'imagine ? interrogea Colt en se tournant vers l'autre jeune fille.

— Yep, ça me va, cowboy !

— Attention cowgirl, on comprend pas tout avec le brin d'herbe entre tes dents. Bref. Moi, c'est Colt, renchérit ce dernier tout en fierté mal contenue. Dites, maintenant qu'on est tous réunis, vous ne trouvez pas que les gens d'ici sont un poil distants ?

Relevant la tête, chacun constata alors que le saloon s'était vidé. La seule personne encore présente se cachait derrière le bar. Scarlet se leva et s'approcha d'elle.

— Monsieur, bonjour. Mes amis et moi, on se demandait si ce village est toujours aussi joyeux...

— M'dame, c'est que des gens qu'on ne connaît pas, y'en a pas des masses par ici. Vous êtes même les seuls, répondit en tremblant le barman.

Le pauvre type s'appelait Joe. Les quatre amis le rassurèrent et lui expliquèrent rapidement être venus par goût pour le western.

— Malgré la chaleur et la saleté, ne put s'empêcher d'ajouter miss Snow.

Devant la perspective de compter quatre habitants de plus (et surtout quatre clients !), Joe se détendit et parla sans retenue des jours qui défilaient sans histoire, sans surprise et sans grande joie. Personne ne venait jamais au village, personne ne le quittait. L'ennui total, à ceci près qu'on pouvait se satisfaire de n'être jamais attaqué non plus !

L'idée que tout cela était dû au manque de lecteurs ne semblait pas l'effleurer. Colt et les autres n'eurent pas le cœur à lui avouer que, *primo*, il était dans un livre, *secundo*, il était un simple personnage et *tertio* ils allaient repartir sous peu.

Ils décidèrent de faire un tour en le laissant à sa joie d'organiser une fête ce soir pour leur arrivée. À peine leurs bottes s'étaient-elles posées sur le sable de la rue que trois types se plantaient devant eux, l'air peu amène. Ils avaient des têtes à s'appeler Bill ou Bob, le Stetson enfoncé bien bas sur le front.

— Hé, Bill, vise un peu la belle brochette de rigolos qu'on a là !

— Jack, j'ai cru que c'est notre jour de chance. On va enfin pouvoir s'amuser un peu !

Le troisième ne dit rien. Légèrement en retrait, il ne semblait pas partager l'amour de la castagne des deux imbéciles. Il se recula encore, faisant un petit signe de tête à Colt, puis se baissa. Il saisit une poignée de sable, appela ses acolytes et la leur lança dans les yeux. Colt poussa aussitôt ses amis sur le côté. Tous s'enfuirent en courant, sans demander leur reste, pendant que les dadas criaient en se frottant le visage.

Rapidement rejoints par l'homme qui les avait aidés, les quatre cowboys du dimanche le suivirent derrière le saloon et tous les cinq entrèrent ensemble dans un hangar où broutait paisiblement un âne.

— Je m'appelle Dean, se présenta le sauveur en fermant la porte de bois derrière lui. Je suis désolé pour les frères Warner, ce sont nos voyous maison.

Serrant la main chaleureusement à chacun, il poursuivit :

— Des gars ont quitté le saloon à toutes jambes en gueulant partout que des étrangers étaient chez nous. Fallait que je voie ça. Et les Warner aussi malheureusement.

— Pourquoi nous avoir aidés ? Et eux, pourquoi en avaient-ils après nous ? questionna Scarlet. On débarque à peine.

— D'abord eux, c'est un peu leur rôle ici, ma brave dame. Faut les comprendre, depuis le temps qu'ils ne peuvent terroriser personne. La chair

fraîche est rare ! sourit-il. Pis vous, c'est évident que vous êtes pas du coin. Je jurerais même que vous ne faites pas partie du décor, j'me trompe ?

— On peut rien te cacher, mon gars, répondit Colt. On vient d'assez loin.

— Votre accent, vos manières, vos fringues à peine sales... Vous êtes des super lecteurs, n'est-ce pas ? J'aurais jamais cru en voir un jour. Mais c'est la seule explication !

— Donc, vous, vous savez que vous êtes dans un livre. Parce que votre pote du saloon, lui, a dû boire ce détail ! ironisa Scarlet.

— Le vieux Joe a oublié, c'est mieux pour lui. Ça fait tellement longtemps qu'il ne se passe plus rien. Les Warner, par contre, c'est pas des flèches, mais ils savent reconnaître des gens sur qui ils peuvent taper sans sortir des limites. Et vous, clairement, vous ne manquerez à personne dans l'histoire.

— Sans vouloir vous commander, pouvez-vous nous éclairer, Dean ? couina miss Snow en époussetant une vieille caisse sur laquelle elle s'assit du bout des fesses.

— M'dame, je suis l'assistant du shérif et dans le récit d'origine, le nouveau shérif qu'on attend, il arrive jamais. Pourtant votre ami, là, porte une étoile²¹, c'est pas normal. J'ai peur que ça détraque tout. On n'a pas grand-chose, mais on y tient, vous comprenez ?

— Oui, on ferait mieux de partir, tu as raison, l'ami, convint Colt. Votre histoire est vieille, peut-être qu'on vous fait prendre des risques en la modifiant.

— En tout cas, je suis content de votre visite. Ça fait plaisir de savoir que notre monde intéresse encore. Venez, la voie doit être libre maintenant.

Marchant vers le soleil couchant, les quatre cowboys stagiaires se retournèrent une dernière fois vers Dean pour lui faire signe tandis qu'il disparaissait dans l'ombre.

Fin de *Danse avec les ploucs*.

[19.](#) Mais pourquoi tu cris en majuscule. Ça fait mal aux yeux !

[20.](#) — Colt ?

— Ouaip, figure-toi que ma langue a fourché. Mais du coup ça sonne bien, non ?

— Ça sonne comme un coup de flingue, little boy !

[21.](#) Ouh minute papillon, c'est de moi qu'il parle là ? Si tu touches à mon étoile, tu vas tâter de ma santiag !

OceanofPDF.com

P

À la fin de ce récit édifiant, nos rires rebondissaient sur les murs de ma chambre d'ordinaire si lugubre. J'aurais bien mâchonné un brin d'herbe coupé pour faire couleur locale. Cette aventure leur avait fait du bien ; elle les avait rassurés sur leur propre capacité à entrer en résonance avec un texte.

Moins loufoque, mon aventure « cha-ponaise^{[22](#)} » mit en lumière certains détails que nous recoupâmes de nos voyages respectifs.

Si nous étions conscients d'être nous-mêmes dans chaque livre, pour autant, nous nous sentions légèrement différents. C'est comme si nous nous adaptions au récit que nous intégrions. Nos caractères s'en montraient retouchés, infléchis ; dans les œuvres, nous collions davantage au papier !

Mon côté rêveur par exemple me faisait voir les paysages que j'avais envie de trouver, que ce soit les rizières de la Chine ancestrale ou le jardin zen typique du Japon. Dans l'Ouest américain sauvage, Molly, elle, avait développé sans le vouloir son penchant précieux, alors que Bastille, au contraire, jouait à merveille son rôle de baroudeuse façon Calamity Jane. Notre façon de bouger, et même de parler, passait aussi par le filtre du style de l'auteur, l'époque et le contexte de l'histoire.

Le plus marquant pour chacun de nous était que nous avions changé de nom. S'ils restaient suffisamment proches de l'appellation d'origine qui se devinait au-dessous, des variations de lettres manquantes ou de traduction nous faisaient cependant intégrer le nouveau texte au cordeau. Cobalt devenait Colt en resserrant le propos, comme Fauve devenait Fawn en traversant la frontière. Une sacrée histoire de caractère(s), le nôtre et ceux de nos noms de « translittérateurs » en surimpression ! Tout ceci mis bout à bout faisait qu'à l'intérieur des pages, c'était nous en plus grand, voire à gros traits, si j'ose dire.

Je portai le livre de Beryl comme un service en cristal. Dans mes mains reposait un monde entier que je ne voulais pas casser. C'est vrai pour tous les livres, pourtant celui-ci était bien plus fragile à mes yeux. Je posai ce monde au milieu de notre groupe.

— Tu dis que c'est Beryl qui a écrit *Hijo de Tamaris* ? demanda Bastille. Elle s'est inventé le lieu de sa cachette alors. Malin !

— C'est plus que malin même. Elle a créé son endroit de rêve particulier dans un petit bouquin insignifiant parce que justement, c'est le sien. C'est vrai, qui irait choisir ce livre-ci parmi tous les autres qu'elle conservait ?

— Tu veux dire à part toi, Rémi ?

— Tu peux te moquer, Molly, n'empêche qu'à mon avis, le nouvel archiviste, lui, ne l'aurait pas regardé.

— Beryl gardait de vrais trésors, de grands classiques, des éditions rares, des livres dédicacés, des souvenirs des générations passées. Il y avait des ouvrages bien plus attractifs que ce bouquin de poche inconnu, en convint Gilles.

— Moi, ce que je remarque, enchaîna Bastille, c'est que Beryl avait prévu qu'elle devrait se cacher, et ça, y'a un paquet de temps. Parce que, excusez-moi hein, mais on n'écrit pas un roman comme on fait sa liste de courses.

— Elle ne m'a pas vraiment donné d'explication. Elle m'a juste dit qu'on l'avait forcée à partir. Mais oui, t'as raison, elle a dû préparer sa fuite bien en amont.

Le silence s'installa entre nous. Toutes ces découvertes autour de Beryl, son appart fouillé, le bureau caché, l'élaboration de sa fuite et de sa retraite sur l'île aux chats, nous troublaient beaucoup. Les questions à base de « pourquoi » s'entassaient dans nos têtes.

Milo brisa ce silence maussade.

— Ça existe vraiment Tashirojima ?

— Oui, c'est une île japonaise, répondis-je, surprise. Les chats y sont rois ; par contre, je doute qu'ils habitent un château tel que celui que j'ai visité la nuit dernière. Beryl a dû enjoliver.

— Tu crois qu'elle est allée au Japon ?

— Je ne sais pas.

Je voyais bien que cette idée de voyage réel laissait des traces dans les regards pensifs. Ce n'est pas que nous ne ressentions rien en « translittant », au contraire. Nous percevions chaque émotion devant la beauté d'un paysage, la surprise de la découverte, et parfois même l'angoisse de la perte. Malgré tout, voir le monde en vrai, le partager, et que cela dure, devait être bien aussi. Faire le chemin, se fatiguer de la route, s'arrêter au hasard, vieillir ailleurs... Ça semblait si loin.

— J'aimerais partir un jour, soupira Gilles.

— Tu ne seras jamais assez loin pour oublier ton père et sa tristesse, voulut le réconforter Molly.

— On ne part pas forcément pour fuir. Moi, je partirais plutôt pour me trouver si je pouvais. Ici, je ne sais pas qui je suis.

— Pourtant, moi, j'ai l'impression de te connaître de plus en plus à travers nos voyages littéraires, intervint Bastille. Tu te découvres au fil des pages et dans le dernier western, ne me dis pas que tu t'es pas amusé un peu...

— Je te l'accorde, c'était sympa, admit-il, un éclat de malice scintillant dans ses yeux.

— Au moins, on ne souffre pas de jet-lag, relançai-je pour rire.

Puis, je me souvins que si, parfois, vingt-quatre heures nous manquaient. Bon dimanche !

22. Mot-valise (en carton) : mi-nou, mi-kado. Experte en jeu de mots, je vous avais prévenus.

Q

Les heures filent en traître en trop bonne compagnie. L'estomac dans les talons, nous nous rendîmes compte que midi était passé. Nous convînmes donc d'aller grignoter un truc ensemble sur les quais.

Le café du port était le seul ouvert le dimanche. Le menu du marché de la patronne était une institution chez nous. Frais, bons et pas chers, ses plats avaient le goût du bonheur. Petite, j'y venais souvent manger avec ma grand-mère. Nous nous y racontions nos secrets, nous y croisions toujours des visages amis.

Je volais des bouts de famille normale en sa compagnie, rêvant à ce qu'aurait pu être mon enfance avec une maman. J'appartenais à cette vie, à cette ville en ce temps-là, j'étais presque quelqu'un à la table du monde. Depuis, j'avais grandi seule et j'étais quelconque.

Bien sûr, j'y étais revenue à l'occasion avec les copains parce que c'était dans nos prix, mais c'était plus petit que lors de ces repas ravis à l'ennui. Événement à noter cette fois-ci, Gilles nous y accompagna, ce qui me toucha. Le restaurant, même de quartier, ne faisait pas du tout partie de son mode de vie. Avec un ours comme père et aucune grand-mère pour l'aider à s'y sentir légitime, il n'en passait jamais la porte.

Vous connaissez cette sensation de n'être pas à sa place, de paraître empoté comme des pauvres en première classe, jetant de brefs coups d'œil vers les autres pour savoir se comporter correctement... C'est le mini drame que vivait Gilles en cet instant. Nous fîmes mine de ne pas nous en rendre compte et Bastille commanda quelques assiettes d'entrées à partager sans façon.

La bouche pleine de miettes et de blagues, nous profitons d'un dimanche d'automne au ralenti, regardant les familles se promener, les enfants manger

des crêpes, les papys rentrer de la pêche... et les papys en costume marron gâcher notre soleil.

— Dieudonné ?

— Bonjour Rémi. Sont-ce là vos amis ?

— Y'a pas que ses fringues qui sont démodées, glissa Bastille entre ses dents.

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur l'archiviste ? questionnai-je abruptement.

— J'avais envie d'un cappuccino et comme c'est le seul commerce ouvert aujourd'hui... Puis-je me joindre à vous ?

— C'est pas de chance, on allait justement partir ! tenta Gilles en se levant.

— Je ne crois pas, monsieur La Corte, asseyez-vous.

Sur un geste de l'archiviste, un homme costaud se posta juste derrière lui et un second bonhomme s'assit à la table la plus proche de la nôtre. Le pauvre Gilles, encore sonné de s'être entendu appeler par son nom, se laissa retomber lourdement sur sa chaise.

— Vous nous connaissez ? l'interrogea Milo, le rouge aux joues sous le coup de l'émotion.

— Pour qui me prenez-vous, cher monsieur Savage ? Collecter des infos c'est une passion, un art de vivre, rétorqua-t-il, très fier de lui. Votre sœur et vous êtes les célèbres jumeaux du village nés siamois il y a tout juste quatorze ans. Quelle histoire !

Il nous regarda l'un après l'autre, prenant le temps de choisir sa prochaine victime.

— Vous, Bastille Alvim, comment vont vos oncle et tante restés au pays ? Et vous, cher Gilles, votre père se remet-il de sa chimio ?

— Je ne vous permets pas ! cracha Gilles en frappant du poing la table.

— Je n'ai que faire de votre permission, jeune homme.

Il sourit, dévoilant une dentition parfaite de carnivore.

— Nous gardons le meilleur pour la fin, n'est-ce pas Rémi Porete ou devrais-je dire Rémi *sans famille* ? ricana-t-il. Drôle de nom, hein, Porete ?

— Si vous avez un truc à dire, allez-y ! ripostai-je en essayant de me contenir.

— Oh non, *je dis ça, je dis rien*²³... C'est à vous de me dire des choses, les amis.

Il ménagea une pause pendant laquelle il but une gorgée de café. Puis, posant sa tasse très – trop – précautionneusement, il reprit :

— Qu'avez-vous trouvé au domicile de l'ancienne archiviste ?

— Cela ne vous regarde pas ! démarra un peu rapidement Bastille.

— Bien. J'en déduis donc que vous avez trouvé quelque chose. Merci.

— Moi, d'après les traces que vos complices et vous avez laissées, j'en déduis que vous n'avez rien trouvé, m'avançai-je à mon tour.

— La première fois certes. Mais grâce à vous, la pièce secrète ne l'est plus pour nous non plus.

— Alors vous en savez autant que nous, monsieur, intervint Gilles d'une voix blanche. Maintenant, veuillez nous laisser.

— Je finirai par tout savoir, n'en doutez pas. Vous devriez vous confier à moi avant qu'un incident fâcheux n'arrive à l'un de vous par exemple. Je m'en voudrais que nos rapports s'enveniment.

— Veuillez. Nous. Laisser, répéta Gilles en fixant Dieudonné sans ciller.

— Très bien, répondit sèchement l'archiviste en se levant de mauvaise grâce. Je ne souhaite pas créer un scandale au milieu de tous ces promeneurs le jour du Seigneur, mais nous nous reverrons, jeunes gens. Partons !

Le petit Dieu courroucé quitta la place, entouré de deux gorilles. Nous le regardâmes s'éloigner sans parler, encore sous le choc de sa visitation peu glorieuse. Pour couronner le tout, il nous avait laissé son addition. Il ne l'emporterait pas au paradis.

23. Rhaaa, y a rien de plus agaçant comme phrase toute faite... Surtout prononcée en italique !

OceanofPDF.com

R

Nous marchions le long du canal.

Sans autre but que de laisser cette rencontre derrière nous.

— Quel sale bonhomme ! s'exclama Molly.

— À cause de lui, j'ai pas pu manger de dessert, ponctua Milo.

— De toute façon, Mimi, tu l'aurais mal digéré face à ce vautour. Vous l'avez entendu avec son petit ton pincé ? « Vous devriez vous confier à moi avant qu'un incident fâcheux n'arrive à l'un de vous » ! Quel toupet !

— Ma Molly, c'est rare que tu t'énerves ainsi, sourit Bastille. N'empêche, c'est flippant. Qu'est-ce qu'on doit faire à ton avis Rémi ?

— Il sait beaucoup de choses sur nous, y compris des choses que nous ignorons les uns sur les autres, répondis-je en posant ma main sur le bras de Gilles, qui n'avait plus dit un mot depuis son coup de sang. Comment a-t-il eu ces infos ? Et pourquoi ces mystères autour de mon nom ? Mmh, je pense que je vais faire un tour du côté de chez Sven²⁴ ; il pourra peut-être nous aider.

— Moi, je rentre, Rémi. Faut que je retourne auprès de mon père.

— Bien sûr, Gilles, on comprend, t'en fais pas. Et vous, les jeunes ?

— Milo et moi, on rentre aussi. On a eu notre lot d'émotions pour aujourd'hui.

Il faisait encore bon dehors malgré le soleil timide de l'automne. Les feuilles rougissaient à peine et s'accrochaient vaille que vaille aux arbres du parc que Bastille et moi traversions pour rejoindre le musée. Une légère brise nous rappelait que l'hiver finirait par venir.

— Tu penses qu'on a quelque chose à craindre de lui ?

— Bast, je ne sais pas de quoi il est capable, soupirai-je en levant la main avant de frapper à la porte. Tout ce que je sais, c'est que Beryl a préféré fuir.

Au premier coup, la porte s'ouvrit seule en grinçant. Une faible lumière, aucun bruit... J'appelai doucement notre ami bibli. Pas de réponse. Nous nous avançâmes dans l'entrée exiguë, puis nous descendîmes l'escalier métallique comme deux apprentis ninjas.

À la dernière marche, nous découvrîmes Sven allongé face contre terre. Bastille s'élança vers lui et le secoua un peu vigoureusement en le retournant. Cela eut au moins le mérite de le ramener à lui : il gémit et ouvrit les yeux sur deux visages de gosses hagards.

Autour de nous trois, le désordre était indescriptible. Les étagères renversées et les dossiers éparpillés n'attestaient pas d'une visite amicale. L'état de Sven non plus.

— Sven, vous allez bien ? Que s'est-il passé ici ? m'écriai-je.

— Il... Il est revenu. Accompagné cette fois.

— Dieudonné ? Mais pourquoi enfin ? Que cherchait-il ?

— À me faire peur, Rémi.

Il se redressa avec peine et resta assis, dos au mur, la respiration filante. Tandis qu'il constatait, navré, ses années de travail mises à sac dans toute la pièce, Bastille essayait tant bien que mal de se rendre utile en ramassant les piles de documents à ses pieds.

— Laissez, chère enfant, ce n'est pas à vous de faire cela.

Je relevai la chaise près du bureau pour m'asseoir. Comme à son habitude, Bastille se posa par terre, les genoux ramenés sous son menton. Le bibli soupira.

— Il n'y a rien ici qui intéresse ce vieux fou et sa clique d'incapables, vous savez. Lui, ce qu'il aime, ce ne sont pas les romans de gare, les Harlequin et les mauvais polars. Ça, c'est pour les midinettes, les ados, les ouvriers selon lui. Il s'en fout de ces bouquins-là ; qu'on les détruise, ça ne le dérange pas. Le boulot, c'est le boulot.

Il toussa, reprit son souffle et la parole.

— Ce qu'il veut, lui, c'est empêcher les gens de penser surtout. L'idiot... Il n'a toujours pas compris qu'on pouvait apprendre beaucoup avec ce qu'il croit être de petits livres... Mes petits livres...

Sven était très pâle, la sueur perlait à ses tempes. Bastille lui toucha le front.

— Mais vous êtes brûlant ! On devrait vous emmener à l'hôpital, monsieur.

— Non merci, les enfants. Je reste avec mes livres. Jusqu'au bout.

— Jusqu'au bout ? Que voulez-vous dire, Sven ? m'inquiétai-je.

— C'est la fin. Je le sais.

— Mais non, c'est impossible ! Bastille, aide-moi, on va le porter !

— Non, ne vous fatiguez pas, je suis bien trop lourd pour vous. C'est trop tard de toute façon. Le poison monte...

Il nous repoussa gentiment et sourit en voyant nos yeux se voiler de larmes.

— Je suis entouré de mes livres et d'amies. Je suis heureux.

— Du... du... poison ? arrivai-je à articuler entre deux sanglots.

— Oui. Du venin exactement. J'aurais dû le voir venir...

Son regard devenait flou, sa respiration difficile.

— Restez avec nous, Sven. Parlez-nous, le suppliait Bastille. Ce venin, d'où vient-il ?

— C'est le mien... Les miens, devrais-je dire.

Il haletait, cherchant un second souffle, et se cramponna à moi.

— Méfiez-vous de Dieudonné, c'est... c'est un pervers. Il sait comment faire m... mal. Son pouvoir, ce sont les mots, les noms.

— Les noms, les noms, insistai-je en lui serrant la main plus fort, il connaît nos noms, Sven. De quoi doit-on se méfier, s'il vous plaît ? Aidez-nous !

Dans un dernier sursaut, le bibli tendit le bras. D'un doigt tremblant, il indiquait son bureau puis il souffla faiblement :

— J'ai écrit...

Sa tête s'affaissa sur sa poitrine et son bras retomba.

Le silence nous étreignit profondément, nous étranglant de son drap noir. Manquant d'air, Bastille se redressa péniblement en essuyant ses larmes. Elle ferma les yeux de Sven et se dirigea vers l'escalier.

— Je t’attends dehors, Rémi.

Seule avec la mort, je titubai jusqu’au bureau. J’écartai les papiers en vrac, agacée et trop triste pour y voir clair. Je remuais ma colère avec le fruit de la vie d’un homme en pensant qu’on était peu de chose...

Finalement, une feuille chiffonnée flotta vers le sol, où elle atterrit délicatement. Des lettres maladroitement avaient déchiré le papier par endroits. Je glissais mon maigre butin dans ma poche et sortis, laissant un ami regagner l’ombre.

24. — Ça pourrait faire un bon titre. Tu devrais y réfléchir Rémi.

— Mais oui Marcel... Heu Molly.

— Non, moi c’est Dave.

— Lol. Pas mieux !

S

La journée du lendemain s'étira à n'en plus finir, comme un mauvais rêve qui vous garde dans ses griffes et vous laisse vous débattre contre le vide.

D'heure en heure, traînant mon corps dans les couloirs de l'école, je portais le poids d'une tristesse infinie, additionnée dangereusement d'une belle part de culpabilité. J'aurais pu éviter ce drame, j'aurais dû ne pas me mêler de ces histoires. Dans l'ignorance, la vie était plus facile, plus légère.

Je l'aimais bien, Sven ; il était drôle, gentil, passionné. Il ne méritait pas de disparaître.

Bastille manquait à l'appel depuis le matin.

En rentrant chez nous la veille au soir, nous n'avions plus parlé, nous n'avions même pas lu le dernier message de Sven.

Le choc était trop grand pour nous.

Alors, je m'inquiétais de ne pas la voir assise à côté de moi en cours, et cela rendait ces souvenirs terribles encore plus lourds à porter.

Je n'assistai pas à la dernière heure, préférant courir pour accélérer le temps d'après.

Je retrouvai mon amie assise sur son perron, les genoux sous le menton dans l'attitude d'ado rebelle qui la caractérisait tant. Elle me parut plus petite que d'habitude, comme si elle était loin. Un pâle sourire m'accueillit.

— Il n'y a rien aux infos. C'est comme si tout ceci n'avait pas existé, dit-elle en guise de bonjour.

— Le musée n'ouvre pas le lundi. En plus, pas grand monde ne doit descendre au sous-sol. Peut-être que demain...

— Il va finir là tout seul. Ça me hante, Rémi. Aujourd'hui, je n'ai pas réussi à penser à autre chose.

— Ça passera. Ça finit toujours par passer, crois-moi.

Les secondes s'étirèrent, se posèrent sur nos épaules, nous enfonçant dans le sol comme un linceul de plomb.

— Il y avait quoi sur son bureau ? Il disait avoir écrit avant de... enfin, tu sais.

— Je n'ai pas osé regarder encore, avouai-je en abrégant sa gêne. J'attendais d'être avec toi.

Je fouillai ma poche fébrilement pour retirer ce bout de papier qui me brûlait la cuisse et la conscience. Je pris place sur la marche à côté de Bastille pour que nous puissions lire ensemble ce message de l'au-delà.

— « Orig. des noms ON-18/64. », déchiffrai-je. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— On dirait un titre de livre. Et peut-être une référence ?

— Quoi que ce soit, il faut qu'on mette la main dessus, qu'il n'ait pas écrit ça pour rien.

Bastille inspira profondément.

— Bon. Par où on commence ?

— J'ai bien peur que ce soit au musée, lui répondis-je.

— Alors, allons-y maintenant avant que je change d'avis.

Je crus apercevoir un début de sourire. Même triste, c'était bon à prendre.

Les abords du bâtiment étaient calmes. Depuis le trottoir d'en face, nous ne vîmes aucun attroupement ni mouvement bizarre. C'était le jour de fermeture de l'établissement et tout semblait normal. Nous nous approchâmes de l'entrée principale et fîmes le tour prudemment. La petite porte de derrière n'ayant pas été verrouillée, nous entrâmes sans peine comme la veille.

La même faible lumière, le même silence oppressant... J'avançai prudemment, Bastille sur les talons. J'observai autour de moi en descendant l'escalier : rien n'avait bougé, le plus grand désordre régnait dans la pièce. Arrivée à la dernière marche, je tournai la tête vers la droite et je stoppai net. Bastille me rentra dedans en ronchonnant, avant de s'apercevoir qu'une seule chose avait changé : le corps de Sven avait disparu.

Je n'osais plus remuer un orteil. Quelqu'un était venu après nous ? Était-il encore là à nous attendre dans un coin sombre ? Sven n'était peut-être pas mort ?

Ma tête bouillonnait, je ne respirais plus. J'avais l'impression d'avoir mangé du verre et qu'il me transperçait la gorge. Bastille réagit la première en me bousculant. Elle fit le tour de la pièce, enjambant les travées métalliques et les documents à terre. Elle se retourna vers moi et me fit un signe : il n'y avait que nous ici.

— Je n'aime pas ça. Sven ne quittait jamais cet endroit de son vivant, alors mort ? ! chuchotai-je.

— Nous devrions fouiller en vitesse et filer. Je n'ai aucune envie d'être la prochaine à disparaître. Je commence par le fond, toi ici. On se rejoint au milieu.

Encore une fois, nous plongeâmes dans la poussière. Je soulevais, remuais, brassais le passé. Des piles de papiers, de dossiers, classeurs et boîtes s'amoncelaient couchés par terre. Au bout de chaque travée, j'essayais de voir si une référence était notée, si un semblant de classement existait. Sans succès. Bastille n'eut pas plus de chance.

Le code ON-18/64 ne quittait pas nos pensées. Cette référence, si cela en était bien une, n'avait toujours pas plus de sens pour nous.

— Sacré Sven. Pour un bibli, ce n'était pas le roi du classement, soupira Bastille en tournant sur elle-même pour constater ses dires.

— Il laisse un beau bazar qui lui ressemble bien finalement ! Allez, sauvons-nous, on trouvera que des ennuis à rester plus longtemps.

Après un dernier regard sur l'ancre de notre bibli, nous éteignîmes la lumière.

S'

Je n'aimerais pas mourir un dimanche. C'est triste, le dimanche, surtout quand arrive le soir. Il tape au carreau et vous rappelle que tout va sombrer avant de recommencer. Plus personne ne peut vous sauver. Il faut savoir partir, quitter la chaleur de son foyer, s'arracher à des bras aimants.

Ce lundi soir était encore plus triste. Dans la cave d'un musée fermé, un corps avait disparu dans l'indifférence générale. J'avais mal au ventre comme les dimanches de mon enfance. Je tournais dans mon lit, les membres endoloris. J'aurais voulu me les arracher tant ils m'énervaient. Je ne trouvais pas ma place. J'avais chaud, puis très froid. Puis ce fut le noir absolu. Cerveau débranché, je sombrai enfin.

« Tic, tic. » Laissez-moi dormir. « Tic, tic, tic. » Qu'est-ce que c'est ? Est-ce que je dors encore ?

Je m'éveillai en sursaut. Assise dans le champ de bataille qui me servait de lit, je scrutai la pénombre, l'oreille aux aguets. Puis je sus.

À la fenêtre, de grands yeux bleus me fixaient. J'ouvris.

— Bonsoirrr Rrrémi.

— Myahoo, j'avais peur de vous avoir perdu aussi. Comment allez-vous ?

— Ainsi, vous savez... Il m'a bien semblé vous aperrrcevoirrr hierrr soirrr. Nous avons emmené mon maîtrre dans la nuit. En tant que messagers, c'est notrrre devoirrr. Il rrrepose désorrrmais dans le jarrdin de Lisette.

— Je suis désolée, nous n'avons rien pu faire...

Devenue tout à coup timide face à ce chat si digne, je cherchais mes mots.

— J'aimais beaucoup Sven, repris-je.

— Il vous aimait bien aussi, chèrrre Rrrémi. C'est pourrrquoi je venais vous prrrévenirrr de fairrrre attention à vous.

— Que s'est-il passé ? Je me pose mille questions. Étiez-vous là ?

— J’ai vu l’arrchiviste dans notrrre rrrue en fin de matinée. Mon maîrrre souhaitait l’accueillirrr seul. Aussi, j’ai prrris la décision d’averrrtirrr Lisette et Spoilerrr du danger qui rrrôdait. Quand je suis rrrevenu en soirrrée, c’était trrrrop tarrrd : mon maîrrre ne rrrespirrrait plus.

— De quoi est-il mort ? Il a eu le temps de me parler du pouvoir des noms et m’a laissé un mot énigmatique... Je suis perdue, comte Myahoo.

— Mon amie, Berrryl était et est toujourrrs notrrre boussole. Peut-être pourrrrions-nous lui rrrendrrre visite ensemble ? Elle doit m’attrribuer un nouveau maîrrre.

— Alors ne tarrrdons pas !

— Vous vous moquez ?

— Non, c’est un hommage, le taquinai-je amicalement en tendant le bras vers ma table de nuit et l’île de Tashirojima.

*

Myahoo s’installa confortablement sur mes genoux, oreilles grandes ouvertes, ses billes bleues fixées sur moi. Je pris le temps de choisir un passage du livre où Beryl était seule...

Ce devait être sa chambre. Le sol couvert de tatamis traditionnels nous accueillit, le chat et moi, plus durement dans mon cas que dans le sien^{[25](#)}.

Kiken, sobrement vêtue d’un kimono blanc agrémenté de jolies fleurs roses, leva un œil de son ouvrage de broderie. Elle était installée près de la fenêtre et un rayon de soleil illuminait son visage lorsqu’elle me vit.

Le sacré de Birmanie s’approcha d’elle et lui parla doucement, la tête de l’animal frôlant la joue de l’archiviste dans un geste affectueux. La dame fit un signe discret et le chat quitta la pièce.

— Umé Chan, j’aurais aimé vous revoir en de meilleures circonstances. Je viens d’apprendre la terrible nouvelle. Comment vous portez-vous ?

— Madame B... Kiken, pardon, l’idée que tout ceci ne soit plus un jeu me terrifie, avouai-je.

— Ça ne l’a jamais été, jeune fille, me reprit-elle un peu sèchement. Je n’ai pas voué ma vie à un jeu d’enfant. L’univers de papier est moins

mièvre qu'il n'y paraît.

— Je ne voulais pas vous offenser. J'ai effectivement appris à mes dépens que les livres renferment autant de belles histoires que de noirs desseins.

— Noirs dess(e)ins, ce sont les mots justes ! Sur la blancheur translucide et innocente du papier se tracent parfois des blessures, des cicatrices que l'encre tatoue dans le temps.

— La permanence donnerait son pouvoir à l'écrit ?

— Vous touchez un point sensible, Umé. Je pense qu'en effet, l'écrit tangible sur des livres supporte davantage l'épreuve de la longévité. Certaines œuvres de l'Antiquité nous sont parvenues sur des parchemins et témoignent de la vie des hommes de cette époque. Cela ne cesse de m'éblouir. Que pensez-vous que les générations futures retrouveront de notre histoire à nous ?

— À part les déchets plastiques et les carcasses de téléphones, vous voulez dire, Kiken San ? Nous écrivons toujours pourtant, c'est le propre de l'homme.

— Oui, mais nos écrits s'entassent sur des serveurs sous forme de codes binaires. Ils s'effacent sitôt lus, deviennent invisibles aux yeux, digérés par les machines, quand ils ne disparaissent pas tout simplement dans le néant. Et puis nous perdons le romantisme du geste du trait, le choix de la plume, l'odeur du papier...

— Si je vous suis, la mémoire numérique n'a de mémoire que le nom. C'est bien triste. Mais pourquoi brûler les livres ? Il ne restera rien alors ?

— Chère Umé, c'est malheureusement ainsi depuis toujours. Les livres font peur. On les brûle, car on se persuade qu'ils cachent des mensonges ou des perversions qu'il faut détruire avant que d'autres les lisent et les croient. Ce sont des instruments de pouvoir qui se partagent, se diffusent et s'infusent dans les esprits.

— Jusqu'à ouvrir d'autres horizons mêmes, j'en suis témoin.

— Nos dirigeants estiment sans doute que nous sommes trop bêtes pour comprendre et utiliser à bon escient la pensée des auteurs. *A contrario*, ils croient contrôler les idées diffusées en ligne, qui sont bien plus néfastes à mon sens...

— Parce qu'elles s'offrent aux yeux de tous ? risquais-je.

— Oui sans doute. Et puis parce qu’elles sont souvent brutales, moins réfléchies, comme si elles n’avaient d’autre ambition que d’exprimer l’aigreur de personnes sans matière.

Le constat était amer. Depuis son refuge, l’archiviste songeait sans cesse au déclin du monde littéraire. Un comble pour celle qui vivait dedans aujourd’hui. De plus, la tournure que prenaient les événements rendait illusoire son retour.

— Dire que maintenant, ce sont les gardiens des livres qui disparaissent, reprit-elle, abattue.

— À ce propos, voici le message que le bibli nous a légué.

Elle me le prit des mains et sembla perplexe.

— A-t-il eu le temps de vous en dire plus, mon enfant ?

— Il m’a parlé du pouvoir des noms et de venin, me rappelai-je douloureusement.

— *L’Origine des noms, L’Origine des noms*, répétait-elle, j’ai déjà entendu ce titre.

Elle se dirigea vers une commode, ouvrit un tiroir et consulta quelques fiches cartonnées.

— Zut, ce doit être un livre rare. Mais ce code « ON-18/64 », ça ne ressemble à aucun système de classement bibliographique.

Elle s’arrêta et réfléchit un instant. Elle bougeait imperceptiblement ses longs doigts et dodelinait de la tête dans une conversation intense avec elle-même.

— À moins que... Venez, Umé ! Il est temps que vous pénétriez au cœur de mon royaume.

Après une enfilade de couloirs et de virages négociés à vitesse d’archiviste pressée, une grande porte gardée par deux chats en arme surgit, puis s’ouvrit aussitôt devant nous.

— Vous voici dans ma salle des archives mentales.

Je ne voyais ni murs ni plafond. Une somme considérable de dossiers gentiment alignés le long de lignes suspendues s’étendait sans limites.

— Je garde ici la mémoire de tous mes travaux, de toutes mes recherches et surtout de toutes mes trouvailles, me confia-t-elle d'un air satisfait.

— Alors, voyons : O-N, comme « origine des noms »...

Un panneau de verre s'illumina juste devant elle. Au rythme de ses paroles, un schéma de traits colorés dessinait au fur et à mesure un arbre de données. Devant mon regard étonné, elle expliqua :

— J'ai dû faire une concession à la modernité. Mais il s'agit de mon serveur personnel, dit-elle en montrant son front. Il ne s'effacera qu'à ma mort, pas avant !

Une dizaine de bips et autant de flashes colorés plus tard, j'osai demander :

— Que trouvez-vous ?

— Eh bien, pas grand-chose, j'en ai peur. Si ce livre existe, je ne l'ai pas répertorié. De plus, ce format de code n'est pas reconnu.

— O-N, peut-être que ça ne signifie pas « origine des noms » ?

— Oh, mais attendez, vous avez sûrement raison ! Tentons autre chose ! O-N, les initiales du nom d'un auteur ?

« Bip, bip. »

— Non. Une maison d'édition ?

« Bip, bip. »

— Encore non. Une association ? Un collectif ?

« Bip, bip. »

— Toujours non.

— Et pourquoi pas un lieu ?

— Un lieu, non, je viens d'essayer. Par contre, ce pourrait être une direction, qu'en pensez-vous ?

— O-N pour... ouest-nord par exemple ?

— Oh, Umé, je crois que nous chauffons. Ouest-nord, 18 et 64... Des coordonnées GPS !

L'écran de verre scintilla de plus belle. Un point lumineux vert apparut sur un planisphère.

— L'Islande ! Nous avons notre point de départ.

25. Eh vas-y que je roule-boule... c'en est presque vexant.

OceanofPDF.com

T

Le comte Myahoo dormait au milieu de mon lit. Son ronronnement m'apaisait, bien que je n'eusse plus de place pour m'allonger correctement. « Prenez-le à vos côtés, c'est mon souhait et le sien. » Les derniers mots de l'archiviste avant mon retour m'avaient surprise autant que comblée. L'équipe des « translitteurs » comptait désormais un membre de plus.

Pour la première fois depuis longtemps, je quittai à regret ma chambre au matin. L'animal avait rempli ce lieu de doux sentiments dont j'avais le plus grand mal à me défaire. Et c'était délicieux d'avoir moins froid au-dedans.

À la pause de midi, je retrouvai tous les copains. Nous mangeâmes au lance-pierre²⁶ avant de nous éclipser du côté du stade, où Myahoo patientait. Le noble comte prit les choses en main... ou en patte d'ailleurs !

— Bonjourrr, les jeunes. Rrrémi vous a rrrésumé ses rrrécherrrches ?

— Vous savez, monsieur le chat, vous devriez peut-être éviter certains mots.

— Milo, tu ne manques pas d'« r » ! s'exclama Molly, ce qui nous fit tous beaucoup rire et détendit l'atmosphère.

— Excuse-les, Myahoo. Je crois qu'ils t'ont adopté ! le rassurai-je en lui caressant le dos. Oui, je leur ai rapidement raconté.

— Islande, énonça-t-il malicieusement, cela vous évoque-t-il quelque chose ?

— Je crois me souvenir que la première fois qu'on l'a rencontré avec Rémi, Sven nous a dit que son nom était scandinave, releva Bastille.

— Sven, ce pourrait être d'origine islandaise ? intervint Gilles.

— Ça collerait avec l'origine des noms, les amis. Mais pourquoi a-t-il parlé de pouvoir ? Qu'est-ce qu'on peut bien faire d'un nom sachant d'où il vient ?

— ...

— Peut-être retrouver son écriture originelle tout simplement ?

— Myahoo, t'es un génie ! Comme les noms communs, les noms propres ont des racines, une ascendance historique bien sûr !

Gilles venait de nous vriller les tympans. Nous ne pouvions que partager cette joie, disons, bruyante.

— OK donc, le prénom Sven a certainement subi des modifications avec le temps, développa Bastille. Et maintenant la question à un million : quelqu'un sait écrire l'islandais ?

— Parmi nous personne, je le crains, répondis-je. Par contre, je connais quelqu'un qui sait à peu près tout...

— Tu n'es pas sérieuse ! On ne va pas aller voir Vicky après tout ce qu'on a dit sur elle !

Gilles ne décolérait pas. Pour lui, la documentaliste Vicky Pédia était le mal absolu. Il faut dire que depuis qu'elle était arrivée dans notre école, la disparition des livres s'était dangereusement accélérée. Elle ne jurait que par l'ordinateur et était devenue la meilleure amie de tous les élèves fainéants grâce à la magie du copier-coller, qui permettait de s'octroyer les recherches des autres.

— Écoute, si t'as une meilleure idée, je prends. En attendant, même si je n'aime pas ce qu'elle représente, Vicky est une source d'information qu'on ne peut pas sous-estimer maintenant.

Nous confiâmes notre gros chat aux bons soins du soleil avant de regagner de notre côté l'ombre des couloirs du collège. Je traînais derrière moi quatre mines de plus en plus défaites à mesure que la porte du centre de documentation et d'information se rapprochait.

— Oh c'est bon, restez là, j'y vais !

La salle que j'avais connue remplie de livres jusqu'au plafond paraissait nettement plus vaste lestée de ses étagères. De grandes tables sur lesquelles trônaient des écrans espacés d'un mètre occupaient le centre de la pièce. Devant bon nombre d'entre eux, des jeunes semblaient hypnotisés. Je pris place à mon tour à un des rares postes laissés vacants.

— Pffff, je ne sais même pas comment ça marche, cette machine...

— Bonjour, puis-je vous aider ?

La voix chantante me fit sursauter. Une grande blonde avait surgi derrière moi avant que j'eusse le temps de bidouiller quoi que ce soit.

— Tiens, un nouveau visage ! Je ne vous ai jamais vue ici depuis la rentrée, mademoiselle. Souhaitez-vous que je vous explique comment vous servir d'un ordinateur ?

— Heu... Oui, s'il vous plaît.

Les doigts de Mme Pédia survolaient le clavier avec dextérité. La souris semblait être une extension naturelle de son bras. Grâce à son efficacité, en peu de temps, j'en avais pigé assez pour me débrouiller seule. Je me hâtai de la remercier pour pouvoir faire ma recherche tranquille.

— N'hésitez pas à faire appel à moi au besoin, jeune fille. Et dites à vos amis cachés dans le couloir que je ne mords pas ! ajouta-t-elle dans une tentative de sourire aimable.

Depuis son aquarium de verre, la documentaliste ne me quittait pas du regard. Son sourire faux restait accroché à sa face de cire sur laquelle glissait toute forme de vie. J'essayais de taper vite pour me débarrasser de sa surveillance.

Un chœur de jeunes vierges me cueillit à ma sortie.

— Aloooooors ?

— Alors elle est flippante. Mais j'ai l'info. Sauvons-nous !

[26.](#) — Ça ferait un chouette nom de restaurant, les gars !

— Tais-toi et mâche, Milo ! On nous attend.

U

« Sveinn, forme originelle norroise, toujours en usage en Islande. » Cette phrase résonna sous un coin du préau, où nous nous étions regroupés pour que je lise à mes amis tout ce que j'avais tiré de ma recherche informatique.

— Sveinn est devenu Sven, précisai-je.

— Et « Sveinn » devient « venins » !

— Oui, Gilles, t'as saisi.

— Mais enfin, en jouant avec les lettres, on ne peut pas tuer quelqu'un ! Comment la transformation d'un mot peut-elle influencer l'objet qu'il désigne ? s'indigna Molly.

— Comme la transformation d'un nom influe sur celui qui le porte, j'imagine, soupira Bastille.

— Comment ça ? questionna Milo.

— Écoute, bonhomme, c'est simple. Si tu t'étais appelé Robert, peut-être que t'aurais aimé les pulls jacquard et la pétanque, poursuivit-elle.

— Et qu'il aurait parlé comme un dico ! Bonjour les clichés, ricana Gilles.

— Je comprends ce qu'elle veut dire, reprit Molly. Notre nom nous conditionne. Il nous donne une partie de notre identité, qu'on l'assume ou pas.

— Les Émilie sont jolies et les Raoul sont cools !

— Gilles, je te sens un poil moqueur, intervins-je.

— C'est pour ne pas pleurer, parce que sinon, franchement, ça fait froid dans le dos.

La sonnerie de reprise des cours stoppa là notre débat enflammé. Nous convînmes de nous rejoindre le soir à l'appartement du grand-père de Gilles. Nous avions besoin de retrouver la sérénité originelle.

Tordus, mélangés, éclatés, réécrits : dans nos têtes cet après-midi-là, inutile de préciser que chacun de nos prénoms avait subi toutes les

combinaisons possibles. À part que Milo et Molly étaient les deux faces d'une même pièce, ce que nous savions tous déjà, rien ne laissait présager de danger immédiat.

— Tu oublies une chose, Rémi, c'est que Dieudonné connaissait aussi nos noms de famille.

— Ah, Gilles, toujours là pour nous filer la pêche !

Mais il avait raison. Nos noms complets donnaient à notre adversaire un avantage certain que je ne saisisais pas encore. Cela ne m'empêchait toutefois pas d'avoir peur de ce qu'il pouvait en tirer.

Le vieil appartement nous entourait, c'était comme une douce ellipse dans le temps. Ces souvenirs, ces murs où s'étalait l'art d'un autre et qui renfermaient le nôtre, nous protégeaient de l'extérieur. Nous revenions au commencement, où nous n'imaginions pas tout ce que les livres avaient à nous offrir... et à nous prendre aussi.

Depuis, bien sûr, nous avons fait du chemin. Nous avons « translitté » ailleurs, visité d'autres contrées, d'autres genres littéraires. Alors que notre premier monde rêvé s'atrophiait, notre imaginaire entier n'en finissait plus de grandir.

Aujourd'hui, confortablement installés dans les fauteuils remontés de la cave du grand-père de Gilles, nous prenions conscience du pouvoir de lire (encore meilleur quand on est bien assis !)

— Qu'est-ce qu'on peut faire contre l'archiviste ? Et pis, c'est quoi un blase pareil, « Dieudonné » ? Si ça se trouve, c'est même pas son vrai prénom.

— Je te rappelle que tu t'appelles Bastille...

— Oui et alors, Rémi Porete ?

— Porete, justement, ce nom avait l'air de bien lui plaire, à ce petit monsieur mal-aimable, renchérit Gilles.

— Et je vous avoue que je ne sais pas pourquoi, les amis, je l'ai jamais particulièrement trouvé digne d'intérêt.

— T'as pas regardé au CDI du collège si tu trouvais quelque chose dessus ?

— Non, je voulais tellement m'éclipser rapidement du contrôle de la Vicky que j'y ai pas pensé. Faudrait y remédier, mais cette fois, c'est pas moi qui m'y colle, elle est trop bizarre ! Gilles, s'te plaît, les ordi, ça te connaît mieux en plus ? !

— Bon OK, j'irai demain à la pause déj.

— Et maintenant, si on en profitait pour retourner dans l'Ideus ?

— Bonne idée, Molly ! Si tout le monde est d'accord, je vais chercher le livre.

Au matin, il me restait de notre visite un goût de trop peu. Notre monde s'était rétréci indéniablement. Les grands espaces que nous avions rêvés et construits patiemment ressemblaient maintenant à un jardin de ville à peine assez grand pour respirer la nature.

La déception se mêlait aussi d'amour et de douceur pour ce paradis perdu. Toutefois, nous ne devions pas nous bercer de nostalgie sans nous battre. Cette nuit m'avait redonné de la force. Il me tardait d'en faire part à mes amis dès ce soir. Mais avant, je devais faire un choix.

— Myahoo, mon beau, tu penses que c'est grave si je ne vais pas en cours aujourd'hui ?

— Chèrrre Rrrémi, tout dépend de ce que tu comptes fairrre de ce temps librrre.

— Je crois que j'ai besoin de parler avec Beryl.

— Si c'est juste pour parrler, pourrrquoi ne lui écrrris-tu pas ?

— Lui écrire ?

Ce chat surprenant m'apprit alors que je pouvais simplement partager mes pensées en me servant des pages blanches de la fin du livre de l'ancienne archiviste. En préparant sa fuite, elle avait tout prévu jusque dans les moindres détails.

Je m'installai à mon bureau et tâchai de résumer les questions qui peuplaient mon esprit. Ce n'était pas évident, aussi, je ne manquai pas de raturer certains passages, énervant la bonne élève planquée en moi. Malgré tout, à la fin, mes paragraphes tenaient plus ou moins la route. Soudain,

mon écriture hésitante et mes traits décevants s'effacèrent, laissant apparaître un texte tapé proprement qui faisait suite aux jolis mots de Beryl.

Je me tournai vers Myahoo sans comprendre. Allongé dans le carré de soleil sous la fenêtre, il se contenta de me dire :

— Tu aurras ta rrréponse en rrrentrarrant. Passe une bonne jourrnée à l'école, mon amie^{[27](#)}.

^{[27](#)}. Je l'ai pas vue venir celle-là. Myahoo, t'es vraiment un chat-mot.

OceanofPDF.com

V

« Les livres sont de la matière vivante, qui ne cesse de se construire, de se reconstruire, au rythme de la vie des personnages qui, pour leur part, bougent en fonction des différents lecteurs. Lui, froid comme un courant sous-marin, ne peut s'émouvoir de ce qui lui échappe. » Ainsi commençait la réponse de Beryl. Le moins que l'on puisse dire, c'était qu'elle avait su parfaitement décrire le nouvel archiviste Dieudonné.

La réponse tant attendue se poursuivait de la sorte : « Vous devez manier les mots comme lui le fait, mais ce n'est pas suffisant pour le vaincre. Votre arme à vous est le cœur. Le refuge des émotions doit être pour vous votre arrière-pays, votre abri au calme, votre maison avec jardin. N'oubliez jamais que le pouvoir de la littérature est au centre du savoir et du sentir. Les mots, vous les avez ; les maux, vous allez les donner. Je vous fais confiance parce que je vous connais. »

Loin de me rassurer totalement, Beryl me confortait au moins sur un point : Dieudo était froid et ne comprenait pas les livres comme nous. Il ne pouvait donc pas les investir et entrer sous leur peau de papier pour vibrer physiquement. Il gardait la distance propre aux scientifiques devant l'objet de leur étude et alignait les lettres parfaitement, mais sans sentiment. La poésie, les émotions nées de figures de style et de rencontres inédites le laissaient de marbre. Et cela devait le rendre fou.

Je courrai partager ma découverte avec mes amis. Comme la veille, nous nous étions donné rendez-vous au vieil appartement. Tous m'attendaient déjà quand je passai la porte grinçante. Et ils n'étaient pas les seuls.

— Bonsoir jeune fille. Je désespérais de vous voir.

— Pas moi, monsieur, je puis vous le garantir.

Dieudonné et ses deux sbires étaient assis sur les fauteuils avec mes amis, ficelés façon gigots, à leurs pieds. Les quatre paupiettes avaient la tête des

mauvais jours, attendant d'être mangées. Les invités surprise souriaient, prêts à faire un bon repas.

— Pourquoi les avoir attachés ? m'indignai-je.

— On n'est jamais trop prudent, ma petite dame, surtout depuis que je sais de quoi vous êtes capables, répondit tranquillement l'archiviste. Je n'ai pas envie de vous chercher dans des milliers de livres.

— Prenez garde, monsieur, on pourrait croire que vous n'aimez pas lire.

— C'est surtout chercher que je n'aime pas. Je préfère confier ceci aux autres. Tenez d'ailleurs, voici Jean-Eudes qui revient.

Il se leva et alla accueillir un troisième sbire à la porte. Ils échangèrent à voix basse et un objet passa de l'un à l'autre. Puis, tandis que le dernier arrivé s'installait aux côtés de ses collègues sur les fauteuils, Dieudonné se rapprocha de moi.

— Jackpot, chère amie ! Nous avons enfin mis la main sur Beryl. Ou sur son nouveau « chez elle », prit-il un malin plaisir à dire en agitant *Hijo de Tamaris* sous mon nez.

— Mais comment... Vous êtes allés chez moi ? !

— Je vous l'ai dit pourtant, on vous connaît. Vous suivre était simple ; vous comprendre, encore plus. L'engeance poilue qui dormait sur votre lit, chère Rémi, n'a essayé que de défendre ce petit bouquin moche avant de se sauver lamentablement. Ce n'était pas difficile, même pour Jean-Eudes, de comprendre la valeur de cet objet diabolique gardé par un chat !

« En sus, vous n'êtes pas discrets les jeunes, vous nous facilitez le travail en vous déplaçant en troupeau et en laissant des traces. Ainsi, vos recherches au CDI étaient du pain bénit. Oui, oui.

Je bouillais intérieurement. Il s'en rendit compte et ne put cacher sa joie.

— Tut, tut, tut ! Vous servir des ordinateurs de votre collège était une erreur de débutant. Plus encore, le faire deux fois et imprimer vos résultats ! Avec votre aide consentante, une copie de tout nous a été gentiment envoyée directement.

D'un signe de tête navré, Gilles me confirma qu'il était retourné consulter Vicky Pédia. Mon nom ne devait plus avoir de secrets pour grand monde à part moi.

— La documentaliste est avec vous ?

— Oh, mon petit, que vous êtes mignonne ! Mme Pédia n'est ni avec ni contre nous. Elle fait partie d'un système qui la dépasse, voilà tout.

Il parlait, parlait, parlait, se berçant lui-même avec délice au son de sa propre voix. Laissant dériver mes pensées, je captais un mot sur trois ou quatre : « data », « recherches », « réseau », « information », etc. À demi endormie par ce bruit de fond agaçant, je remarquai un mouvement fugace dans la lumière de la fenêtre. Sans s'en rendre compte, Jean-Eudes avait rapporté plus qu'un livre de chez moi.

Loin de mes préoccupations, notre ravisseur achevait son discours.

— ... C'est pourquoi il paraissait évident que vous étiez aidés par Beryl.

Il attendait visiblement des félicitations de ma part pour sa perspicacité plutôt lente. Elles ne vinrent pas. À son plus grand déplaisir.

— Bien. Trêve de bavardage, enchaîna celui qui parlait seul depuis vingt bonnes minutes. Je veux que vous rameniez l'ancienne archiviste ici, dans ce monde, ou je me verrai contraint de faire du tort à vos amis.

— On appelle cela de la torture, monsieur. Tor-ture. Dites-le.

— À une syllabe près, vous avez compris l'idée, chère Rémi.

Il tint le livre de Beryl ouvert devant moi et précisa :

— Lisez dans votre tête, je ne veux pas que...

Vlang ! Du verre et du bois qui éclataient l'empêchèrent de terminer sa phrase. La fenêtre s'ouvrit en grand, cassant les carreaux à la volée. Projetés à l'intérieur de la pièce dans un courant d'air et de poils, des chats de toutes sortes envahirent le salon comme un dragon de fourrure bariolée. Surpris, Dieudonné et ses hommes n'eurent pas le temps de bouger que des griffes et des miaulements aigus déchiraient vêtements et tympanes. Le comte Myahoo, tel un général à l'assaut d'un territoire ennemi, donnait des ordres à ses poilus. Mes amis furent promptement délivrés et dans la cohue, j'attrapai *Hijo de Tamaris*, que l'archiviste avait fait tomber. Croisant les yeux bleus de mon chat fidèle, je n'hésitai plus à lire aussi fort que jamais. Et le livre resta derrière nous.

OceanofPDF.com

V'

Dans un beau roulé-boulé qui nous aurait valu la note maximale si la cascade était une épreuve des Jeux olympiques, un tas de bras, de jambes et de pattes entremêlés atterrit dans la salle du trône.

La vaste pièce de marbre blanc résonna de cette magistrale entrée en matière. Chats et humains légèrement étourdis, mais remis sur pied, nous vîmes l'hôtesse des lieux marcher vers nous dans un éternel kimono fleuri.

— Mes amis, vous voici, quel bonheur ! J'ai craint d'agir trop tard !

— Ainsi, c'est à vous que nous devons le sauvetage de l'armée des chats ? Ils sont tombés à point nommé, merci !

Le calme zen avait remplacé la frénésie de la scène précédente. Quand le thé fut servi – ou le lait suivant votre pelage –, le rythme cardiaque redescendit et le temps s'étira à nouveau suffisamment pour laisser les mots plus que les coups se partager l'espace entre chacun.

Notre sauveuse, depuis son exil japonais imaginaire, avait été prévenue du drame que nous vivions par ce précieux messenger qui était devenu mon chat.

— Je vous ai choisie pour nouvelle maîtresse. Je pourrai fierement ce serrerment, mon amie.

Je compris alors qu'il ne s'était pas simplement sauvé, mais qu'il avait suivi l'inconnu qui avait osé le déranger pour fouiller ma chambre. Puis, ayant constaté notre mauvaise posture, il s'était débrouillé pour nous apporter toute l'aide possible.

— C'est Rizetto^{[28](#)} qui m'a contactée et mes troupes se sont chargées du reste sous les ordres de votre valeureux compagnon Nya^{[29](#)}. Sa présence d'esprit n'a d'égal que son courage. Je constate que mon réseau fonctionne à merveille, même sans moi. C'est une bonne chose, crut bon de positiver notre hôte.

— Une bonne chose effectivement. Une meilleure aurait été peut-être de nous prémunir du danger. Vous êtes partie, mais lui non.

Ma phrase était plus violente que je l’aurais voulu. Je m’excusai.

— Non, ne vous donnez pas cette peine, vous avez raison de vous émouvoir. J’aurais dû prévoir que ma fuite ne suffirait pas à arrêter ce monstre.

— Vous nous devez quelques explications. Cet archiviste est vraiment dangereux. Que nous veut-il ? Et pourquoi tant d’acharnement ? demandai-je pour tous mes amis sans voix au chapitre après ces événements traumatisants.

— Avant tout, vous devez savoir que cette histoire a commencé il y a bien longtemps, quand les livres faisaient peur...

*

Porete, Porete, Porete... J’entends mon nom comme une clameur lointaine. Puis le son devient plus fort, rebondissant à l’horizon, me revenant tordu : Pô-ré-teu. Cette façon de parler me semble ancienne.

Une odeur rance me saute aux narines. Les pavés gris de la ruelle sombre où je me trouve luisent d’eau sale. La voix de la foule qui gronde fait des vagues sur les murs aux moellons mal dégrossis. Cette onde m’attire et me repousse. J’avance jusqu’à l’angle de la petite rue. Une lumière vive frappe ma rétine sur le côté, fragmentant le noir de la nuit.

C’est un grand feu entouré d’ombres menaçantes au milieu de la place. Les maisons aux façades qui se penchent vers cette scène se serrent les unes contre les autres pour se protéger. Le bois et la pierre tremblent sous les éclairs des flammèches. Au centre, des hommes revêtus de robes de bure épaisses lèvent les bras pour repousser une foule qui vocifère. Les moines encapuchonnés gardent farouchement des piles de livres près du brasier et en jettent dedans sous les cris.

Je sens à présent la chaleur du feu et l’odeur de brûlé tant je suis proche. Bousculée par les gens, je partage la colère et la peur qui les étreignent. Ils gueulent à mes oreilles sans que je comprenne.

Soudain, mon regard croise celui d'un de ceux qui entretiennent le feu. Sans s'attarder sur moi, il sourit de sa besogne, saisissant nombre d'ouvrages dont il nourrit les flammes. Son sourire méprisant et ses yeux froids égratignent mon front. Plus proche encore, je brûle de savoir...

Les livres entassés, abîmés, ventre à l'air, ce sont eux qui crient mon nom. Les feuilles fragiles partent en fumée dans un souffle d'agonie que je suis seule à entendre.

Simple âmes... Miroir des simples âmes... Le titre brille sur la tranche comme s'il m'appelait. La mémoire endormie émerge douloureusement. Je perçois des amalgames de pensées qui pointent et percent les souvenirs lointains d'un cerveau de papier. Le miroir des simples âmes... *Le Mirouer des simples âmes anienties et qui seulement demourent en vouloir et désir d'amour*. Le jour se fait quand se déchire le voile du temps. J'en suis éblouie. Simple âmes...

La foule d'âmes simples justement tente de sauver ce qui peut l'être, grappillant à quatre pattes les morceaux de texte qui s'envolent poursuivis d'étincelles. Certains se brûlent les doigts le cœur consumé par les idées de ces lignes enflammées.

Ils me font vivre par leurs gestes désespérés jusqu'à ce que je remonte le cours du texte. Je ne peux qu'observer ces malheureux sans leur dire que je respire à nouveau. J'inhale la fumée, qui me redonne forme. Mon corps souple se remplit du souffle chaud de toutes ces âmes délaissées.

Je remonte le fil du texte. Je connais ces mots parce que j'en suis l'auteur. Je connais leur douleur parce que je l'ai vécue. Le feu m'a dévorée comme il dévore le papier en cette nuit. Je crois que mon âge s'écrit aujourd'hui en trois chiffres...

[28.](#) « Lisette » en japonais livresque.

[29.](#) Miaulement nippon pour un comte poilu autrement nommé Myahoo.

[*OceanofPDF.com*](#)

W

— Rémi ? Rémi ?

— Beryl ? Où sommes-nous ?

— On est chez vous, je pense.

La grande dame fit le tour de la pièce, s'attardant sur les livres qui traînaient çà et là. La porte s'ouvrit doucement, Bastille et Gilles entrèrent dans ma chambre.

— Ouf, t'es réveillée ! Avec les autres, on s'inquiétait, commença Bastille, la bouche pleine. Au fait, on s'est permis de manger tes biscuits dans la cuisine en attendant. Je vais prévenir Milo et Molly que tu vas bien.

Après avoir fermé la porte derrière elle, Gilles vint s'asseoir sur le lit à côté de moi.

— T'es tombée dans les pommes dès que Beryl a commencé son histoire, m'expliqua-t-il.

— Oui, c'était assez inattendu, reprit celle-ci. Votre pouvoir pour entrer en communion avec les textes est si fort... Vous n'avez même plus besoin d'un support : un simple récit vous emporte. Je suis réellement impressionnée.

— Comment sommes-nous arrivés ici ? Que faites-vous avec nous ? Pourquoi ai-je eu cette vision ? Aïe, ma tête !

— Doucement, Rémi, commence pas à t'enflammer^{[30](#)} à peine remise, dit Gilles en me prenant la main.

— Votre ami a raison, essayez de rester calme. Vous avez reçu un beau choc en tombant, estima-t-elle en soulevant ma frange avec tendresse. Jeune fille, j'aimerais beaucoup répondre à toutes vos questions, sauf que nous sommes là grâce à vous.

Je n'eus pas le temps d'en demander plus que le reste de la fine équipe s'invita à mon chevet. De bavardage en confession joyeuse, j'appris ainsi

qu'à la fin du récit de Beryl, mes amis s'étaient aperçus que j'étais toujours « absente ». Ils m'avaient secouée gentiment sans résultat probant. Vaseuse, j'avais fini par murmurer quelques mots incompréhensibles. Et en une seconde, tous s'étaient retrouvés autour de mon lit avec moi dedans.

— Franchement, je n'ai pas compris, avoua Bastille. Toujours est-il que c'est bien qu'on soit de nouveau chez nous.

— Oui, poursuivit Gilles, mieux valait ne pas rester entre les mains de Dieudonné. Au fait, il a toujours votre livre en sa possession, Beryl.

— Oh, les enfants, ce qui se joue là est d'autant plus essentiel. Nous sommes pour ainsi dire à la croisée des chemins et il le sait. Rapprochez-vous tous, nous devons parler.

Je réussis à m'asseoir en m'appuyant aux coussins que Molly installa dans mon dos. Je voulais bien entendre ce que Beryl avait à nous exposer. Elle tenait à ce que nous comprenions bien les liens du temps qui enserraient les personnages que nous étions tous devenus.

— On rentre tous aisément dans les livres, on y intervient, parfois même, on y vit. Pour lui, c'est évident que nous sommes dangereux. Nous sommes une partie vivante de ce qu'il souhaite anéantir.

— Vous dites qu'on est des personnages ?

— Milo, je dis ça pour simplifier la façon dont il nous voit. Vous devez savoir que lui, tout archiviste qu'il a réussi à être, ne peut pas « translitter ». Il n'a pas cette faculté et j'ai toujours eu la sensation que ça le rendait fou.

— La jalousie ? avança Molly. Et quand vous parlez de sensation que vous avez toujours eue, c'est depuis quand exactement ?

— Je vois qu'on ne m'a pas menti concernant la perspicacité de chacun de vous, répondit Beryl en me souriant. Il s'agit bien de jalousie et je le sais depuis que l'on m'a imposé cet homme comme successeur il y a trois ans.

— Un successeur imposé, c'est peu commun ! réagit Bastille.

— Ça, jeune fille, c'est parce que vous ne connaissez pas encore le fonctionnement du monde, se surprit-elle à rire. En vérité, le service des bibliothécaires n'est pas différent d'un autre. Nous avons une hiérarchie qui nous impose parfois des collègues ou des décisions barbant. Moi, j'ai eu le bonheur de voir arriver Dieudonné.

— Pourquoi lui ? Et pourquoi avec vous ? intervint à son tour Gilles.

— Parce qu'il a su tout faire pour. Sachez que ce cher homme a toujours, et je dis bien toujours, été là, près des sphères du pouvoir, n'est-ce pas Rémi ?

— C'est vrai, je l'ai vu ce soir jetant les livres au feu.

Tout me revint alors : mon nom, la foule, le brasier, les moines. J'en fis part à mes amis sans omettre aucun détail.

— Ce livre, c'était le tien, hein ? questionna Molly. Gilles nous a résumé les résultats de ses recherches sur l'ordinateur du collège pendant que tu dormais. Tu portes le nom d'une religieuse célèbre autrefois pour ses écrits jugés hérétiques.

— Mon nom était inscrit sur la couverture. Puis, j'ai effectivement ressenti un lien très fort avec le texte brûlé. Si fort que je me suis sentie brûlante aussi.

— Marguerite Porete a fini brûlée vive, conclut abruptement Gilles.

Je brisai finalement le silence qui suivit cette déclaration.

— Parmi les moines de l'Inquisition qui mettaient en scène l'autodafé de ces œuvres impies se trouvait Dieudonné.

— Tu parles parfois comme un livre, Rémi, c'est bluffant ! ne put s'empêcher de remarquer Milo.

— Je dirais même comme une bible, releva Molly sans oser me regarder.

— Vous ne croyez pas si bien dire les enfants, les coupa Beryl.

« Rémi est la descendante de la sœur Marguerite... Et de ses écrits. Cette femme de lettres mystique a laissé plus que des cendres sur la terre : notre amie en est le fruit.

— Que voulez-vous dire ? m'avançai-je.

— Mon enfant, votre illustre aïeule a implanté des idées très fortes dans certains esprits du Moyen Âge. Son livre *Le Miroir des âmes simples* a été le plus combattu par le pouvoir religieux de l'époque. Et le plus défendu aussi par tous les autres.

— Vous voulez dire que...

— Oui, Rémi. Ce livre est celui pour lequel a été fondé l'ordre des bibli.

[30.](#) Choix de mots délicat mon ami, si tu savais.

OceanofPDF.com

X

Mes amis tombaient de sommeil, aussi avaient-ils fini par rentrer chez eux. Je pensais qu'ils ne craignaient rien tant que leurs parents étaient là. En revanche, Beryl demeura auprès de moi encore un peu pour être sûre que j'allais bien. Nous en profitâmes pour revoir ensemble les zones d'ombre de cette grande histoire qui nous unissait.

Marguerite Porete était une béguine très pieuse qui avait vécu dans la foi en Flandres à la fin du XIII^e siècle.

Sa vie, sa famille, tout restait assez obscur, car d'elle, il ne subsistait pas grand-chose. À part un livre qui en son temps avait remué le monde chrétien – autant dire le monde tout court au Moyen Âge. Ce n'était qu'un message d'amour sur de longues pages, parfois confuses, où les sentiments dialoguaient avec la raison.

Ces premiers détracteurs y avaient vu un texte hérétique qui passait outre l'Église et sa doctrine. La brave femme y donnait naïvement sa définition d'une piété idéale, dans la pauvreté, l'immédiateté et sans le superflu de l'ordre ecclésiastique. Elle avait fini brûlée comme son livre, condamnée par ceux dont elle pensait se passer sans violence.

— Cette œuvre est la seule connue de la pensée du Libre-Esprit, conclut Beryl.

— Grâce au travail des bibli, c'est merveilleux ! répondis-je, la tête pleine de souvenirs du passé. Mais comment se fait-il que j'aie tout ressenti si fort, que cette histoire me colle au corps ? Et pourquoi Dieudonné me colle-t-il, lui ?

— Je ne connais pas tous les détails, Rémi, mais en sauvant ce livre, mes prédécesseurs avaient la certitude de sauver bien plus. C'est comme si à chaque génération, Marguerite renaissait sous des traits nouveaux. Telle une croyance qui ne veut pas mourir.

Beryl laissa sa dernière phrase entrer en moi, puis elle m'expliqua :

— Tous les archivistes se sont vu désigner un membre de la famille Porete à surveiller ou plus exactement à protéger. Votre grand-mère et votre mère ont eu leurs propres archivistes, l'un travaillant plus longtemps que l'autre malheureusement... Moi, je suis le vôtre et vous, vous êtes le descendant qui m'est attribué.

— Oh... Heu...

— Je vous suis depuis que vous êtes née, Rémi, c'est ma mission, mon sacerdoce. En plus de sauver le plus de livres possible naturellement.

— Et Dieudonné dans tout ça ? tentai-je de dire en gardant pour moi les émotions qui me submergeaient.

— Il est là pour le dernier exemplaire du *Miroir des âmes simples*. Avouez que sa nomination en tant qu'archiviste tombait à point. C'est l'Inquisition qui revient.

Myahoo rentra par la fenêtre pour nous prévenir que Lisette avait préparé une chambre pour Beryl. Il se proposait de l'y accompagner par mesure de sécurité. La grande dame sortit avec son prince chat charmant.

Restée seule, je ne pus fermer l'œil tant tout ceci était dingue. Moi, ma mère et ma grand-mère, descendantes d'une religieuse brûlée vive pour un livre ? Une hérétique trop croyante ? L'Inquisition qui n'avait pas lâché l'affaire ?

La bataille autour de Dieu semblait d'un autre âge ; celle autour des livres aussi. Les gens ne lisaient plus et ne croyaient plus. Enfin, c'est ce que je pensais jusqu'ici. Voilà pourtant que tout était remis en cause par une quête qui me dépassait. Non, décidément, je n'avais pas sommeil.

Dans la rue à minuit, comme une vieille habitude désormais, mes pas résonnèrent au milieu d'un lotissement quelconque où je m'étais déjà aventurée voici quelques mois. Devant le jardinet que je n'avais pas oublié, je vis de la lumière à l'intérieur. Ainsi, l'archiviste avait regagné sa tanière après ses méfaits. Je risquai un œil à la fenêtre du salon, où je découvris le

diabie assis au coin du feu, malgré la douceur de la nuit. Il lisait. Je faillis rire de l'ironie. Le chasseur de livres qui lisait...

Un bruit dans les feuillages me fit sursauter. Je ne vis rien pourtant. Le bruit se fit plus proche. N'était-ce vraiment que le vent ?

— Psitt, psitt. Miademoiselle !

Je me baissai pour regarder sous les branches le cœur battant. Ouf, je reconnus vite le pelage gris foncé et les beaux yeux verts de Baron, le chat fidèle de Beryl que j'avais rencontré au Japon des rêves.

— Miademoiselle, que faites-vous là ? Ce pourrait être dangereux !

— Et vous, Baron ? Est-ce une idée de votre maîtresse ?

— Elle m'a confiée la mission de surveiller notre ami en effet.

Son timbre grave avait un effet apaisant. Je me sentais moins fragile à ses côtés, pourtant ce n'était qu'un chat.

— Je sais ce que vous vous dites, miademoiselle : « Ce n'est qu'un chat. » Alors je me dois de préciser : « Ce ne sont que DES chats. »

Je levai la tête et constatai des dizaines de points brillants dans les fourrés. L'armée des poilus de Beryl, dont les yeux reflétaient la lune, nous entourait, silencieuse et précieuse.

— Ensuite, poursuivit Baron, nous sommes plus que des chats. Nous avons été aimés, nous le sommes encore et surtout, nous avons été créés pour réaliser quelque chose. Car c'est important d'avoir un but, miademoiselle, vous le savez mieux que quiconque.

— Parfois, cette conscience me terrifie, lui murmurai-je. Au fond, j'ai toujours eu la sensation que ma vie ne m'appartenait pas entièrement, que je servais quelque chose de plus grand.

— Alors, entre créatures, on se comprend. Rentrez et accordez-vous un peu de sommeil pendant que nous veillons pour vous.

Y

Au matin, la tête me tournait légèrement. Sans doute un contrecoup de ma chute de la veille. Je descendis et remarquai que j'étais seule dans la maison. Cela faisait bien trois jours que je n'avais plus croisé mon père. M'en portais-je plus mal ? Pas vraiment, sauf que le frigo commençait à sérieusement crier famine. Cela me donna une bonne raison de m'inviter à déjeuner chez Lisette, où le thé était si bon.

La vieille dame m'accueillit avec un franc sourire ; Spoiler, son chat, d'un miaulement coincé. Voir son quotidien ainsi dérangé par tant de visiteurs le défrisait vraisemblablement. Je trouvai Beryl assise au salon, plongée dans ses pensées. À mon approche, elle sursauta vivement.

— Pardonnez-moi, Rémi, je suis un peu sur les nerfs en ce moment. Allez-vous mieux aujourd'hui ?

— Oui, merci, dormir m'a requinquée. Où étiez-vous à l'instant ?

Visiblement gênée, elle ne répondit pas et fut sauvée de l'embarras par l'arrivée de Lisette et de son plateau.

— Ma petite Rémi, vous êtes bien pâlotte. Du thé vous fera du bien. Beryl, en reprendrez-vous également ?

— Avec plaisir, Lisette, s'empressa-t-elle de dire en saisissant sa tasse. Oh quelle idiote je fais, j'en ai renversé. Non, ne bougez pas, je vais chercher de quoi nettoyer, mesdames.

— Beryl me semble tendue, confiai-je à Lisette une fois l'archiviste sortie.

— Oh, chère enfant, il y a de quoi. Avec ce gredin à nos troussees ! Et puis le livre qu'il cherche nous cause bien des soucis depuis si longtemps. Surtout maintenant...

— ... Qu'il a disparu ! compléta Beryl depuis la porte du salon.

La grande dame reprit sa place et ménagea un silence qui me parut interminable avant de s'expliquer.

Elle avait toujours fait son travail comme elle l'entendait, avec conviction et un sens très développé de l'importance de sa mission. Aussi, elle n'avait qu'une confiance très modérée envers la hiérarchie de l'ordre des bibli.

Sans en avertir personne, elle avait pris la liberté de garder avec elle son bien le plus précieux, *Le Miroir des âmes simples*, et l'adresse où je grandissais loin de tout ça.

Tout se passait plutôt tranquillement. Beryl cherchait des livres à répertorier en jetant un œil à mon enfance. À part les quelques lectures du soir que s'autorisait ma mère, je ne développais aucune passion pour la lecture, et passant outre sa propre passion, Beryl s'en satisfaisait, me croyant ainsi à l'abri.

Puis était venu le temps de la néo-inquisition, de la révolution de la bêtise, des chaînes d'infos en continu, des réseaux sociaux et du mauvais usage de l'informatique où tout s'était précipité. On préférait se regarder soi plutôt que les autres, entendre sa voix plutôt que celles des autres et ne plus lire, surtout ne plus lire : trop long, trop compliqué, trop daté.

Dans cette accélération du vide, des livres disparaissaient en grand nombre, les lecteurs devenaient des pirates et, moi, je découvrais mes pouvoirs.

— Oui, j'ai toujours eu du nez pour me révéler au bon moment, tentai-je pour alléger l'ambiance.

Peine perdue.

Alarmée de tous ces changements, Beryl avait commencé à rédiger son roman *Hijo de Tamaris* afin de se ménager une échappatoire au cas où. Bien lui en avait pris, puisqu'un nouvel archiviste était tombé du ciel comme par enchantement. Ce « hasard » lui avait confirmé qu'il fallait avant tout protéger le fameux livre. Elle l'avait donc confié à Lisette, qui avait pour instruction de ne pas lui révéler en retour où elle le cacherait.

— Simple précaution, car je n'aurais jamais rien révélé, mais mes écrits, peut-être, m'informa Beryl. Si seulement Lisette avait mieux choisi !

— De mon côté, j'ai confié l'ouvrage à un bon ami. Oh, un homme très bien qui partageait ma passion pour la peinture. Nous nous rendions

souvent ensemble au musée avant que celui-ci ne soit remplacé par cette horreur de cire, continua Lisette en s'égarant dans ses souvenirs.

« Seulement j'ignore où il a pu ranger le trésor, je ne connais même pas son adresse. Beryl m'en veut de ne pas en savoir plus sur la cachette éventuelle.

— Qui était-ce ? m'enquis-je vivement.

— Un professeur de dessin très gentil, Santu La Corte. Malheureusement, il est décédé il y a quelque temps. Peut-être le connaissiez-vous, vos amis et vous ?

— La Corte ? C'est le nom de Gilles. Mon Dieu, se pourrait-il qu'il s'agisse de son grand-père ?

— Rémi, que se passe-t-il ? Vous... vous savez quelque chose ?

— Lisette, Beryl, nous étions justement chez ce monsieur quand nous avons dû fuir Dieudonné hier.

Je dus reprendre l'histoire de mon point de vue pour qu'elles comprennent toutes deux l'incroyable concours de circonstances qui avait contraint nos vies dernièrement : Gilles, qui nous avait invités chez son grand-père après sa mort ; la découverte du lieu, puis d'un livre qui nous avait ouvert l'esprit ; cet appartement qui était devenu notre repaire, où Santu avait dû cacher le dernier exemplaire de Marguerite Porete confié par Lisette et où enfin Dieudonné nous avait attendus.

Ce dernier savait-il que ce qu'il désirait le plus au monde pouvait être ironiquement là où il nous interrogeait ?

— Pensez-vous que le livre peut encore s'y trouver, Rémi ? demanda fiévreusement Beryl.

— Mes amis et moi n'y avons rien vu de tel. Le seul livre qu'on a dégotté, c'est un dictionnaire. C'est aussi l'ouvrage qui nous a révélés à nous-mêmes en tant que « translitteurs ». Et aujourd'hui, je prends conscience qu'il n'y a sans doute pas de hasard à cela. Santu La Corte, était-il des vôtres ?

— Un bibli ? Non. Mais c'était un sympathisant à notre cause, se rappela Lisette, le rose aux joues. Je pouvais me fier à lui, il aimait sincèrement les arts et souhaitait participer à leur survie en nous aidant.

— Je ne savais rien de lui, Lisette !
— Vous êtes si solitaire, mon amie, ce n'est pas le cas de tout le monde.
— Bon, bon, s'emporta légèrement Beryl, que la dernière remarque avait saisie. Nous devrions nous rendre compte par nous-mêmes si le livre se trouve chez ce monsieur. Posons nos tasses, mesdames !

Au pied du bel immeuble près du parc, je me rappelai avec nostalgie ma première visite. La course folle dans l'escalier me paraissait dater du siècle dernier. J'avais tant appris depuis.

— Ainsi, c'est ici que vivait Santu, s'émut Lisette lorsque j'eus ouvert la porte du vieil appartement. Cela lui ressemble, c'est grand, clair et calme... et surprenant avec toutes ces couleurs au mur. Il devait y être heureux au milieu de ses œuvres.

— Nous nous y sentions bien aussi, avant que Dieudonné ne vienne souiller les lieux.

— Rémi, Lisette, trêve de sentimentalisme, voulez-vous ! Nous avons une mission à accomplir.

— Beryl, vous êtes si prévisible, se permit de ponctuer Lisette en me souriant.

Nous fîmes le tour des pièces. Celles-ci étant quasi vides depuis le décès de leur propriétaire, nous ne mîmes pas longtemps à accomplir cette tâche. Nous ne découvrîmes aucune cachette, aucun livre autre que celui dont nous avions pris possession deux ans plus tôt.

— Nous sommes perdus ! s'alarma Beryl.

— Pas de panique, chère amie. Si nous ne l'avons pas, Dieudonné non plus. Baron en est témoin.

— Pardonnez mon emportement, Lisette. Je crains bien que la situation m'échappe.

Tandis que je les entendais se chamailler gentiment d'une oreille distraite, un étrange doute m'envahissait. Des fourmis me mangeaient le bout des doigts avec insistance. Je posai ma main sur un mur pour en sentir le froid et la rugosité. Ce contact fut électrique comme avec une peau sensible.

J'avais tant de fois laissé courir mes idées le long de ces traits, de ces formes, de ces couleurs. Je les avais tant regardés sans les voir.

— Mesdames ? S'il vous plaît !

C'est pas possible, elles sont sourdes comme des pots ! Respire, Rémi.

— MESDAMES ! S'il vous plaît. Regardez.

Le bras tendu, je suivis du doigt une ligne qui commençait à la porte d'entrée : un mince fil de vie, noyé dans la masse des autres formes, se lovant au cœur de l'immense labyrinthe qu'est le monde.

— Ce décor, il m'a toujours déroutée et c'est ce qui me plaisait. Je l'ai regardé tant de fois sans le voir. Sans le lire, devrais-je dire.

— Mais oui, on distingue des mots, remarqua Beryl, le nez collé au mur. Attendez ! Ce sont des phrases !

Chaussant ses lunettes et se rapprochant à son tour, Lisette suivit attentivement le chemin qui s'ouvrait désormais à nous. C'était un paysage à présent avec ses monts et ses vallées et un ciel pur qui se dégageait à mesure qu'on le parcourait.

Revenues de cette contrée secrète, nous prîmes du recul au milieu du salon, contemplant l'œuvre de deux vies, voire de beaucoup plus. Nous venions de trouver *Le Miroir des âmes simples*^{[31](#)}.

^{[31](#)}. — Il nous faudra beaucoup plus d'un chapitre pour résoudre cette histoire, Rémi.

— Ça tombe mal, parce que voici venir le dernier !

Z

— Alors mon grand-père a eu ce livre entre les mains et l’a sauvé en le recopiant intégralement sur les murs de son appartement ?

— Je sais, ça paraît complètement dingue, mon Gilou. Parfois, le hasard fait bien les choses. Ce qu’on cherchait était sous notre nez depuis le début.

— Il m’a donné ses clés peu de temps avant de mourir. À cette époque, on se côtoyait moins. Il avait toujours mille choses à faire. Maintenant, je crois qu’il préparait son départ. Il se savait malade.

— Et il t’a donné ses clés sachant que t’en ferais bon usage. Gilles, ton grand-père avait confiance en toi. C’est cela qu’il faut que tu gardes en toi.

— Qu’est-ce qu’il a fait du livre à ton avis, Rémi ? me demanda-t-il après une courte pause.

— Peut-être l’a-t-il détruit. Sinon pourquoi se donner tout ce mal. Hé, mais... attends, c’est quoi ça ? dis-je en scrutant de plus près un pan de mur côté fenêtre, puis un autre dans le couloir et encore un autre vers la chambre. Gilles, ça, c’est encore plus dingue. Sacré papy, dis donc !

— C’était vraiment un archiviste de premier ordre, conclut Gilles en revenant au salon.

— On parle de moi ?

— Beryl, quelle surprise ! m’exclamai-je un peu fort. Entrez ! Où est Lisette ?

— Elle est partie apporter de la nourriture à Baron et son équipe. Apparemment, Dieudonné n’a pas bougé de chez lui depuis hier.

— Bonjour Beryl. Rémi vient de tout me raconter pour mon grand-père. J’aurais aimé parler de lui avec Lisette. Vous pensez qu’elle en a pour longtemps ?

— Mon cher Gilles, vous devriez aller l’attendre chez elle, évoquer Santu avec vous lui fera certainement grand plaisir. Spoiler vous ouvrira la porte.

— Oui, s’il est dans un bon jour ! rit mon ami avant de s’éclipser.

Restées seules au milieu de l'appartement qui avait livré certains secrets la veille, Beryl et moi n'osions déranger les fantômes. C'était un moment suspendu, à la fois beau dans sa simplicité et terrible parce que tout serait bientôt fini.

— C'est étrange d'être entouré d'un livre. Les murs forment une seconde peau et nous sommes à l'intérieur comme si nous en étions les personnages.

Absorbée par tous ses mots que je voyais à présent nettement, je laissai retomber le silence entre nous. Beryl, triturant son sac à main machinalement, semblait aussi se laisser porter par l'instant qu'elle avait tant désiré.

— Il est devant moi, Rémi. Je vais enfin pouvoir...

— Le détruire ?

C'est à ce moment-là que, dans toute bonne série qui se respecte, on balance la pub. Je ne respirai plus, concentrée sur ses yeux soudain noirs.

L'ambiance changea. Physiquement, je sentis l'air devenir plus froid et dense. À couper au couteau. Littéralement.

— Tu le sais depuis longtemps ?

— Ah, alors c'est fini les politesses, on se tutoie maintenant ?

Je passe les détails éculés d'une scène où le méchant éprouve le besoin irréprensible de s'expliquer avant d'agir. « Bla-bla-bla, c'est pas ma faute, bla-bla-bla, je vais devoir te tuer, bla-bla-bla... » Pathétique et assez décevant de sa part.

Boum, boum, boum ! Des coups répétés à grande vitesse résonnaient dans la cage d'escalier. Ils se rapprochaient aussi sûrement de nous que le mot fin de cette histoire. Abrégeant le suspense, la porte sauta dans un ultime fracas d'éclats de bois et de voix.

— Gilles, Bastille, les jumeaux, vous avez ramené la cavalerie à ce que je vois ! Je suis tellement contente que vous soyez là !

— Rémi ? Ça va ? beugla Molly sortant de sa zone de confort.

— Oui, ne vous inquiétez pas tous ! Je me doutais qu'elle souhaiterait prendre le temps de savourer sa victoire en long, en large et en travers. Elle a la langue bien pendue, un vrai supplice.

Encore sous le choc de l'arrivée en fanfare de tous les autres protagonistes, Beryl se tenait bêtement au milieu de la pièce, les bras ballants, la bouche ouverte. Enfin, elle ne trouvait plus rien à dire. Myahoo, à ses pieds, repoussa son sac, qu'elle avait laissé tomber de surprise. Le contenu se déversa à terre.

— Pioche, bombes de peinture, sacs-poubelles. Vous comptiez refaire la déco ? lui décocha Gilles, les dents serrées.

— Beryl, que se passe-t-il ? Les jeunes ont essayé de m'expliquer en m'amenant ici, mais j'ai du mal à les croire. Parlez, je vous en conjure !

Les mots de Lisette moururent dans sa gorge.

— Eh bien oui, parlez ! C'est le bon moment, il me semble ! fulmina Dieudonné en écartant les gens entre lui et elle.

— Même vous..., furent les premiers mots de l'ancienne archiviste, et les seuls.

Murée dans le silence, elle nous observa les uns après les autres, hautaine.

Cette suffisance dévoilait peu à peu sa vraie nature. Elle se savait supérieure, avait réfléchi pour le rester et refusait d'avoir échoué. Cette situation en agaçait plus d'un. La tension dans le salon devenait électrique. Même Spoiler, d'ordinaire si maître de lui, montrait des signes de nervosité.

— *Young lady*, ma patience est mise à rude épave.

— Puisqu'elle ne veut pas en prendre la responsabilité, je vais résumer à sa place, m'excusai-je presque. Je ne sais pas exactement quand les premiers doutes ont surgi. Peut-être qu'inconsciemment, je savais que j'étais manipulée. Baron me l'a rappelé la nuit dernière : « Nous avons été créés pour réaliser quelque chose », a-t-il cité. Mais je dois d'abord tout replacer dans le contexte.

« Avant qu'on apprenne à « translitter », Beryl se reposait³². Elle s'était éclipsée, pensant que son rôle se limitait à ce que je me tienne tranquille. Et c'était le cas, puisque je n'ouvrais pas de livres, que ma mère était morte et que tout s'organisait magnifiquement pour que personne n'en ouvre plus.

« Malheureusement pour elle, le hasard, le grand-père d'un ami et l'amour de ma mamie ont fait que j'ai lu. Et en plus, j'ai aimé ça. Finies les

vacances pour la dame. Elle devait alors préparer fissa son retour côté coulisses. Elle est donc apparue par petites touches à chaque chapitre de nos vies jusqu'à ce qu'on la retrouve pour de bon. Un vrai jeu de piste pour jeunes chiens fous.

« Après coup, je me dis que sa première faute a certainement été de rester si longtemps cachée tandis que le monde des livres s'écroulait. L'archiviste représente pour moi le dernier rempart ; son absence et son inaction à un tel moment semblaient peu logiques. Alors bien sûr, on pouvait croire qu'elle préférerait se cacher d'un ennemi plus grand. Mais, avec tout le respect que je lui dois, celui-ci n'est pas si coriace. Il ne sait même pas se servir convenablement des livres.

— Non, mais dites donc, vous y allez un peu fort !

— Monsieur Dieudonné, veuillez l'excuser, mais c'est tout de même un peu vrai, intervint Bastille. Vous semblez ne pas aimer les livres et vous ne voyagez pas dedans. Ça la fiche mal pour un archiviste ! Vas-y, Rémi, continue.

— Bon. Ce n'est donc pas pour l'amour des livres que Dieudonné a repris le poste de Beryl, c'est entendu. Non, il l'a remplacée, car en haut lieu, on soupçonnait Beryl de laxisme³³, voilà tout. Et plutôt que de contredire sa hiérarchie, elle a fui.

« Dieudonné n'avait plus d'autre choix : pour retrouver Beryl, il devait retrouver *Le Miroir des âmes simples*, pour lequel tout archiviste a voué sa vie. Ironiquement, ceci accréditait par là même la fuite de celle-ci. Merveilleux, n'est-ce pas ?

« Encore une fois avec tout mon respect, ajoutai-je avec un regard appuyé vers le petit homme en complet marron, notre fameux limier sait se faire royalement détester. Son allure de mafieux teigneux et mesquin...

— S'il vous plaît, je suis là, s'étrangla Dieudonné.

— Elle a dit avec tout son respect, soupira Milo en levant les yeux au ciel.

— ... Son allure de mafieux, disais-je, et sa propension à en faire trop – les coups des noms de famille et de la prise d'otage étaient particulièrement saisissants ! – ont donné corps à l'angoisse feinte de la pauvre Beryl. Elle n'avait plus qu'à attendre qu'on mette la main pour elle sur *Le Miroir des âmes simples* afin de court-circuiter Dieudonné.

— Je ne peux pas le croire. Beryl est quelqu'un de passionné. Et puis c'est elle qui m'a confié le livre. Si elle avait voulu le détruire, elle aurait pu le faire bien avant !

— C'est vrai, Lisette, elle aurait pu. Mais se jouer des gens est plus fort qu'elle³⁴.

« En tant qu'archiviste, elle a manipulé tout son petit monde : vous, le pauvre Sven et toutes les gentilles dames aux chats, chats compris. Elle s'est entourée de personnes solitaires et suffisamment entières pour ne voir que le bon chez les autres, avouai-je à la vieille dame en lui tenant les mains. Elle s'est crue maline en vous confiant ce livre et en souhaitant ne rien en savoir.

— Elle n'a pas prévu votre attachement à mon grand-père, ma petite Lisette, s'émut Gilles. Vous avez déjoué ses pronostics en vous faisant confiance tous les deux. Elle a vraiment perdu le livre à ce moment-là.

— Mais, et Sven alorrrs, miaula tristement Myahoo. C'est elle aussi ?

— Oui, mon beau chat, lui répondis-je affectueusement. Dieudonné n'a pas ce pouvoir comme nous le savons maintenant. Tuer par anagramme, c'est au-dessus de ses moyens. Avec tout mon respect, monsieur.

— Hé oh, ça va bien maintenant !

— C'est vrai que vous étiez encore mieux qu'elle aurait pu l'espérer en méchant d'opérette. Elle m'a même habilement suggéré une ressemblance entre vous et un moine de l'Inquisition ! Mais vous n'êtes finalement qu'un subalterne chargé de mettre la main sur une brebis galeuse³⁵. Mais je crois que ce ne sera pas encore pour cette fois-ci...

En un instant, Beryl disparut et je ne fis rien pour la retenir.

— Elle lisait les murs depuis le début ! me lança Gilles en riant à moitié.

— Oui, évidemment. Et elle ne sera pas déçue du voyage, parole de narratrice.

[32.](#) Là je peux vous dire que ce n'était pas le cas. Elle se taisait, mais ses yeux grands ouverts parlaient pour elle.

[33.](#) Son laxisme était loin en cet instant, tant elle marmonnait silencieusement...

[34.](#) Qu'était-elle en train de faire, là, à votre avis ?

[35.](#) La bouche tordue, le regard vitreux et les légers spasmes de Beryl m'avertirent...

OceanofPDF.com

Z'

Les idiots ! Me laisser, moi, dans une pièce avec un livre au mur ! Ils n'ont donc rien retenu de leurs expériences et de toute la puissance d'un cerveau bien entraîné comme le mien.

Je vais revenir aux sources de mon savoir, de ma mission. Ils croyaient me tenir, mais c'est moi qui les tiens tous à présent. Pour me rattraper, ils devront venir à moi et je connais cette œuvre comme personne... Je vais plonger dans les abysses de l'écrit et de l'amour réunis, au temps où les hommes connaissaient la valeur des idées.

Je me sens déjà plus forte, tandis que les premiers mots résonnent :

*Vous qui dans ce livre lirez, /
Si vous le voulez bien entendre, /
Pensez à ce que vous direz, /
Parce qu'il est rude à comprendre /
[...] Théologiens et autres clercs, /
Vous n'en aurez l'entendement, /
Même en ayant les idées claires, /
Si vous n'avancez humblement ; /
Amour et Foi conjointement /
Vous font alors craindre ³⁶ Raison...*

Les pavés brillent, les formes deviennent molles et les couleurs flanchent. Pas un angle n'est droit, alors que dans mon souvenir les sentiments étaient tranchants, aussi tranchants que la naïveté d'une femme éprise de la vérité du cœur.

*Liez donc toutes vos sciences /
Qui par Réseau sont assurées ; /
Mettez plutôt votre confluence /
En celles qu'Amour peuple vos données, /
Et que Toi sais illuminer ; /*

*Ainsi comprendrez-vous ce livre /
Qui par Amour fait l'âme vieille*[37](#).

Le voyage se dérègle, certains mots sont tordus.

Le sens me quitte, je dévie. Je flotte au milieu de la folie. Les fautes de frappe sont comme des bleus, des claques, des flashes qui aveuglent.

Pourquoi ne les ai-je pas vues plus tôt ?

Je ne contrôle plus rien. On m'a trompée, le texte mélange les époques.

Je suis perdue.

*

Vous savez ce que veut dire « être perdu » ?

Dans un livre, c'est quand on perd le nom d'un personnage, quand on oublie où l'on en est dans la trame, quand on ne sait plus qui parle. Mais c'est rarement désagréable d'être perdu quand on accepte de se laisser porter au gré des lignes, pendant quelques soirées au coin du feu et jusque sous la couette. Les héros sont des amis, parfois des personnes qu'on déteste, puis qu'on déteste détester, mais qu'on n'abandonne pas pour les voir grandir ou perdre à leur tour. On prend plaisir à en espérer d'autres heureux une fois la couverture refermée.

On souhaite en retrouver certains, prendre de leurs nouvelles. Alors, on revient auprès d'eux, rouvrant leur livre comme une porte d'où émane une odeur familière, la promesse d'un bon moment dans une maison de vacances longtemps endormie où l'on se réapproprie chaque recoin avec délice en marchant pieds nus avec confiance sur le dallage chauffé par le soleil. Un bon livre est un morceau d'été, un lit douillet, les bras d'une maman.

Bien sûr, parfois, nous tombons sur des bouquins légers qui nous épargnent l'angoisse vide d'une salle d'attente, nous accompagnent le long d'un trajet en train et pas plus loin. Alors oui, un roman jauni oublié sur un chevet ne laissera peut-être pas un grand souvenir, mais il nous emmènera toujours au-delà des murs de notre chambre d'enfant.

Je jubilais à l'idée que Beryl était incapable de ressentir tout ceci. Encore moins là où elle était à présent, condamnée à errer dans ce qu'elle ne maîtrisait pas.

L'ancienne archiviste subissait la rencontre fortuite d'une sœur du Moyen Âge et d'un grand-père artiste à la mémoire fuyante. Goutte à goutte par touches personnelles, les mots de l'un avaient infusé le texte de l'autre jusqu'à créer une œuvre hybride.

Quant à l'œuvre des origines, le texte qu'elle s'était efforcée de suivre dans ce récit et au-delà du mur, celui qui surpassait tous les autres, je l'avais entre le pouce et l'index au moment même où j'ai écrit ces lignes... et vous, quand vous l'avez lu, à chaque fois que vous avez lu et quand vous lirez encore. Parce que tous les livres sont LE livre.

[36.](#) Elle aurait pu « vaincre Raison » en choisissant mieux ses combats.

[37.](#) Moi je n'oublierais plus le texte original, qui coule dans mes veines : « Humiliez donc toutes vos sciences / Qui par Raison sont assurées ; / Mettez plutôt votre confiance / En celles qu'Amour peut vous donner, / Et que Foi sait illuminer : Ainsi comprendrez-vous ce livre / Qui, par Amour, fait l'âme vivre. »